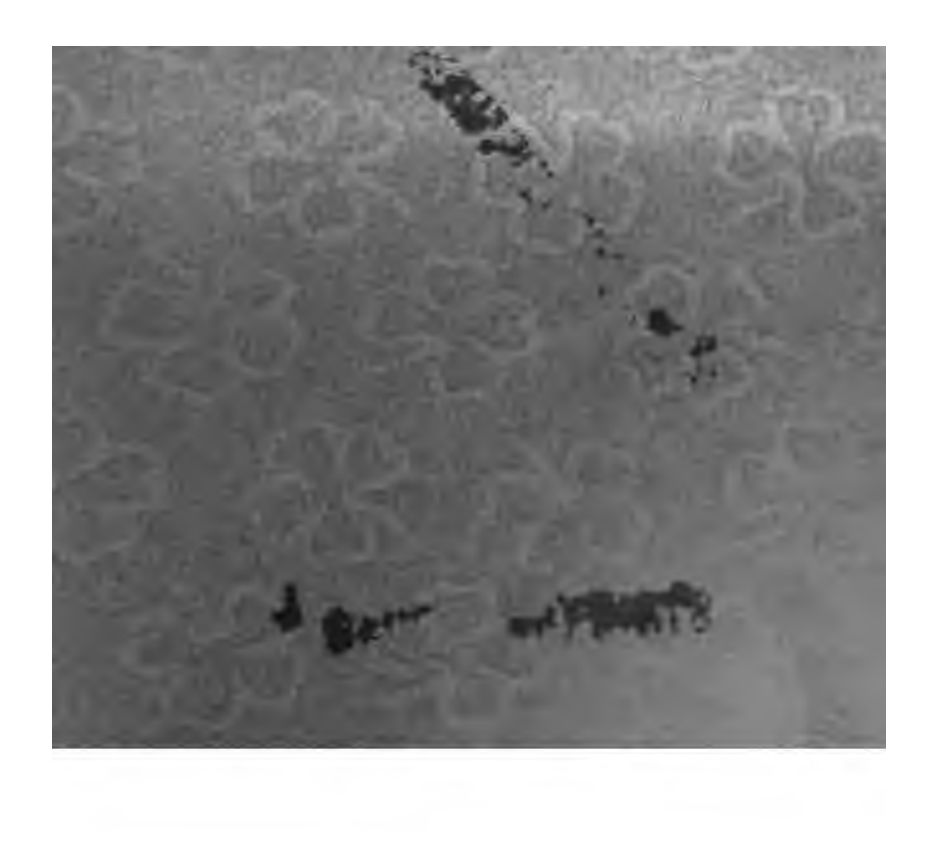
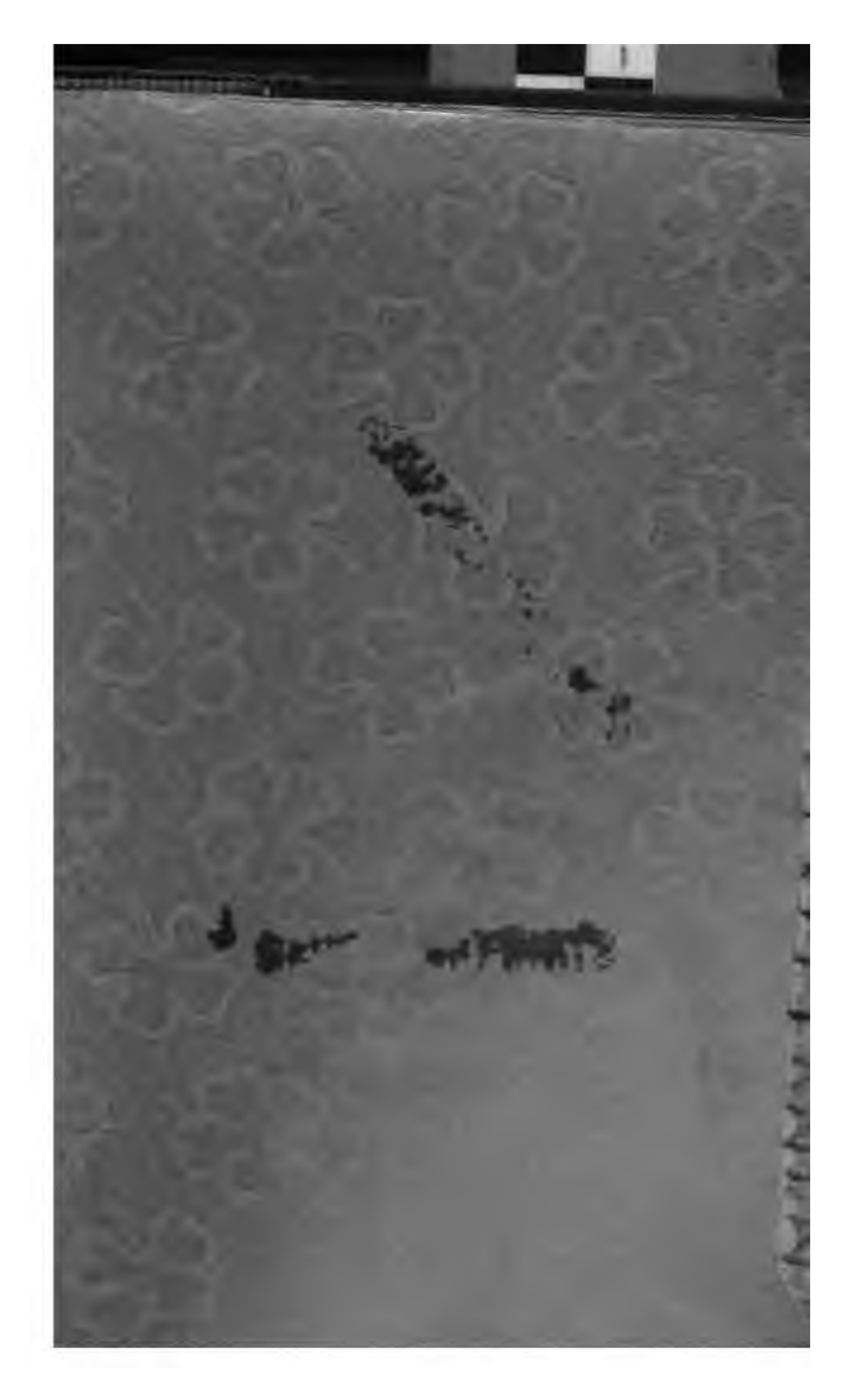

STANFORD LIBRARIES




STANFORD LIBRARIES



[redacted]



AU CONGO

CARNET DE CAMPAGNE

ÉPISODES & IMPRESSIONS

DE 1889 A 1897

PAR

[Oscar]

le commandant MICHAUX

Du 1er régiment de lanciers,

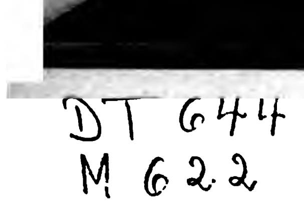
Membre honoraire de la Société Royale de Géographie.

LIBRAIRIE FALK FILS

15-17, Rue du Parchemin, 15-17

BRUXELLES

1907



LIÉGE. — Imp. LA MEUSE

PROLOGUE

A mes anciens camarades d'Afrique.

Ces quelques souvenirs de voyage, je les écris pour vous, sans la moindre prétention.

N'étant pas littérateur, je n'ai qu'un but : vous rappeler à vous, mes vieux camarades, certaines heures passées ensemble, heures heureuses ou malheureuses suivant les circonstances, parfois heures tragiques même, mais maintenant heures chéries, je dirai heures bénies, puisque nous ne les revoyons plus qu'à travers le prestige qu'apporte le recul du temps.

Nos douleurs, nos souffrances, nos déceptions, les dangers que nous avons courus, ne nous apparaissent maintenant que comme de pittoresques incidents de voyage uniquement destinés à leur donner plus de relief, à leur servir de point de repère.

Aussi; ne nous reste-t-il plus dans l'esprit que l'ensemble de l'œuvre accomplie et, dans le cœur, que le souvenir de ces jours virils, où nous aspirions tous à faire quelque chose, à devenir quelqu'un ; où nous n'avions qu'un désir : la réussite de l'œuvre congolaise, qui se

dessinait à peine, mais que nous sentions devoir être grande et généreuse.

Ce sont ces heures que j'évoque, ce sont ces heures que je veux revivre quelques instants avec vous.

Je n'essaierai pas de poétiser les lieux, ni de dramatiser les choses, ce que je veux, c'est être vrai et vous reparler familièrement, en camarade, de ce que nous avons vu, de ce que nous avons fait ensemble.

Ces quelques souvenirs je ne les écris sous l'influence de personne, ni avec l'idée préconçue d'attaquer ou de défendre qui que ce soit. Toutes les réflexions que je ferai me sont absolument personnelles et ne me sont inspirées que par les faits dont je fus témoin. Je me suis surtout astreint à ne cacher aucune des fautes que j'ai commises pendant mon long séjour au Congo; espérant faire œuvre utile en instruisant mes jeunes camarades, qui pourront profiter ainsi d'une expérience que nous, « les anciens », nous n'avons pu acquérir, hélas! qu'à nos dépens.

CHAPITRE I[er].

Le départ d'Anvers. — Mes compagnons de route. — Où sont mes malles? — L'Ile de Wight. — Du champagne en chantant, une douche en dormant. — On ferme toutes les écoutilles : C'est la tempête ! !..... — Las-Palmas : Les beautés de l'Ile, ses produits.

C'était à Anvers, le 2 décembre 1889, par une des plus froides journées dont je me souvienne ; il gelait à pierre fendre et le thermomètre marquait certainement 10° sous zéro ; la bise vous coupait littéralement la figure.

Nous devions partir à 10 heures du matin, mais, des retards s'étant produits, nous ne démarrâmes que vers midi et demi.

Nous étions tous sur le quai, entourés de quelques parents et amis attristés, car à cette époque il n'y avait pas, comme maintenant, de départ officiel ni de musique militaire. Ces départs ressemblaient quelque peu à des enterrements, où les partants jouaient « les premiers rôles », car, parmi les ouvriers de la première heure beaucoup déjà, et des plus braves étaient partis, et bien peu, hélas ! étaient revenus. On nous condamnait donc d'avance, et beaucoup de nos amis venaient plutôt avec l'idée bien arrêtée de nous dire adieu tout en nous criant, mais sans y croire, « Au revoir ! ».

Tous nous grelottions parmi des sanglots étouffés, parlant à peine, répondant la plupart du temps par un triste sourire aux dernières recommandations des êtres chers qui nous entouraient et tous aussi, au fond du cœur, nous souhaitions le départ pour mettre fin à cette scène déprimante.

Enfin, ce vieux sabot qui portait le nom d'« Ambriz » se décide à quitter ses amarres. Vite, un dernier baiser, une dernière étreinte, une recommandation suprême, le cri « au revoir!...... » et lentement, comme à regret l'« Ambriz » quitte ses attaches pour nous faire voguer vers ce qui alors était encore l'Inconnu; quelque temps encore les mouchoirs s'agitent: appuyés contre la chaîne qui servait de bastingage, nous regardons avec nos jumelles ces petits carrés de toile qui, pour le commun des mortels, représentent si peu de chose et qui, pour nous, symbolisent le passé et, qui sait, pour certains sont peut-être aussi l'espérance.

Enfin, le dernier mouchoir s'est perdu à l'horizon, le bateau vient de tourner le coude d'Austruweel, plus rien, que le sentiment de l'isolement!...

Nous descendons dans la boîte que l'on a décorée pompeusement du nom de cabine, et pendant une minute, mais une minute seulement, la nature reprend ses droits; tantôt, en présence des parents, des amis, il a fallu montrer

bonne contenance, faire le fort, maintenant que l'on est seul avec ses pensées, seul avec soi-même, le cœur se gonfle comme s'il allait éclater. Un nom aussi nous vient naturellement aux lèvres et comme au temps de son enfance on se surprend à murmurer. ...... Oh! maman!!

On pleure un peu; mais ne souriez pas: cela fait tant de bien. Puis, comme honteux de sa faiblesse, mais soulagé d'un poids immense, on se sèche les yeux, on se les rafraîchit quelque peu et on remonte sur le pont pour faire la connaissance de ses compagnons de voyage.

Pour nous, ce fut vite fait, nous n'étions que sept passagers de première classe.

Je vais vous les présenter au courant de la plume. — Deux officiers, Vanderlinden et Bureau; deux ingénieurs du chemin de fer du Congo, Paulissen et Goffin; un ancien congolais, Poncelet, qui a déjà séjourné trois ans au Congo; enfin Finsch partait comme gérant pour l'hôtel de Boma; charmants camarades tous!

Bureau, bon garçon ayant toujours la pipe à la bouche et sur les lèvres un sourire un peu ironique.

Vanderlinden, toujours correct, ne craignant qu'une chose: salir ses manchettes ou déranger le nœud de sa cravate; au demeurant, un cœur d'or.

Paulissen, boute en train, prenant la vie par son bon côté, s'était donné la mission de relever par de bonnes

plaisanteries, le moral de ceux d'entre nous que le spleen guettait.

Goffin, nature fine et contemplative (ce qui ne l'empêchait pas d'être un pince sans rire irrésistible), ne sortait guère de sa rêverie que pour lancer une boutade, qui ratait rarement son effet. Peut-être prévoyait-il déjà qu'il aurait un jour l'honneur de terminer et de mener à bien l'entreprise alors à peine ébauchée du chemin de fer du Congo.

C'était mon compagnon favori et c'est avec lui que j'ai visité les différentes escales.

Poncelet, que nous avions surnommé « Luteté » en souvenir du poste où il avait passé la plus grande partie de son premier séjour en Afrique, était notre « ancien », et comme tel, il nous donnait des conseils, qui, disait-il, devaient nous préserver des fièvres bilieuses ou hématuriques ainsi que la dysenterie, mais, en même temps, il nous en faisait une peur bleue, ainsi que des serpents qu'il disait plus gros que notre cuisse et des scorpions, bêtes à mille pattes et tarentules qu'il faisait ressembler aux bêtes de l'Apocalypse.

Nous le respections comme notre mentor, tout en nous disant intérieurement qu'il avait exagéré un peu.

Quant à Finsch, comme il était le seul d'entre nous qui parlât couramment l'anglais, et que dans tout l'équipage

personne ne parlait français, il nous rendait les plus grands services comme interprète ; mission qu'il remplissait d'ailleurs avec la meilleure grâce du monde.

J'allais oublier mon ami Pitch, mon inséparable chien. Pitch était un spits de grande race d'une férocité extrême, mais d'un dévouement et d'une intelligence hors ligne.

Mes camarades de route vous étant connus, je continue mon récit.

Je vous ai dit qu'il faisait un froid de loup, de plus il ventait à nous démâter ; mon chapeau menaçait à chaque instant de me quitter sans permission préalable. Je voulus le remplacer par une coiffure plus commode. Je descends donc dans la cale pour prendre ma toque qui se trouvait dans une de mes malles.

Après une demi-heure de recherches vaines, je vais prier Finsch de s'informer auprès d'un des officiers du bord, de l'endroit où l'on avait remisé mes malles.

Celui-ci consulte son bordereau, une fois, deux fois, puis me regardant bien en face, comme pour mieux juger de l'effet qu'il va produire, il me dit : « Monsieur, il n'y a pas de malles pour vous à bord ! »

Au premier moment, je suis tellement bouleversé, tellement atterré, que, pendant quelques secondes, j'en perds la parole.

Puis me ressaisissant un peu, je m'écrie : « Comment,

pas de malles à bord, c'est impossible »... — « C'est cependant comme cela, Monsieur, voyez plutôt vous-même le bordereau... »

Oh! ce bordereau! je le parcourais dans tous les sens, je l'auscultais en quelque sorte, j'aurais voulu lui faire dire qu'il avait menti!

Mes malles étaient restées sur le quai, il n'y avait plus de doute possible; je partais au Congo avec deux chemises, deux paires de bas, six mouchoirs de poche et un pantalon de rechange, le tout contenu dans une valise à main!

Le coup fut terrible, j'en restais atterré. Mais comment, me direz-vous, la chose était-elle possible?

Oh! c'est très simple : au dernier moment, comme j'avais encore quelques achats à faire en ville, un de mes camarades s'était mis à ma disposition pour faire embarquer mes bagages; comme j'avais toute confiance en lui, j'avais accepté son offre avec le plus grand plaisir. Malheureusement, mon camarade eut la mauvaise idée de charger de la chose un de ses amis, qui probablement, en chargea un troisième, qui, lui ne chargea personne ni ne se chargea de rien du tout.

Bientôt, le bruit de mon aventure, aussi extraordinaire que peu agréable, se répandit parmi mes nouveaux camarades et bientôt aussi, tous furent réunis autour de moi ;

un peu, je crois, pour me plaindre et beaucoup par curiosité.

Nous tînmes conseil : que faire ? La plupart d'entre nous étaient d'avis qu'il n'y avait qu'à débarquer à Flessingue et reprendre le steamer qui partait le mois suivant.

Je fus premièrement assez de leur avis, mais bientôt me rappelant la scène des adieux, je revis ma chère maman faiblissant une première fois au salon puis au moment du départ, s'élançant sur la portière, comme si elle avait voulu m'arracher de la voiture. Je la revis aussi, tombant par terre comme une masse, pendant que je m'enfuyais au galop.

Puis ce fut la scène d'Anvers ! où mon vieux père avait voulu m'accompagner et où sous mes yeux attristés, deux de mes cousins avaient dû le transporter du quai.

Tout cela était donc à recommencer ! Non, tout ce qu'on voulait, mais pas cela ! Aussi ma résolution fut-elle vite prise, j'enverrais de Flessingue une dépêche chez moi et une à M. Walford, l'armateur, afin que l'on m'expédiât mes malles par le prochain bateau et en attendant leur arrivée, comme j'avais eu la précaution de me munir d'une somme relativement assez forte, j'achèterais du linge et des effets à la première escale.

Ainsi fut fait, grâce à l'obligeance de tout le monde, je n'eus pas trop à souffrir de cette...... mésaventure. Elle

eut même ceci de bon : j'en conservai cette moralité que, chaque fois qu'il y a moyen de faire ses affaires soi-même cela vaut toujours infiniment mieux que de les confier fût-ce à ses meilleurs camarades.

Vous parlerai-je du bas Escaut? Non, c'est trop laid et trop triste, il ne faisait qu'augmenter notre propre tristesse !

Je passe donc Flessingue et je quitte l'Escaut pour entrer dans la Manche.

Ma première nuit à bord fut la plus mauvaise ; il me semblait que je ne pourrais jamais m'habituer à dormir dans cette espèce de boîte à cigares, j'avais aussi un peu de fièvre, mais ce n'était pas étonnant après les émotions de la veille.

Comme diversion, vers 11 heures du matin, nous apercevons l'île de Wight.

Précisément, à ce moment, plusieurs passagers sont pris du mal de mer.

Ils ont une façon très drôle de saluer cette terre anglaise, mais personne ne rit, chacun s'attendant à y passer ; pour mon compte, j'en fus quitte pour la peur.

La côte méridionale de l'île de Wight, est en amphithéâtre, bien abritée contre les vents du Nord, égayée de châteaux et de villas situés au milieu de jolis parcs se distinguant les uns des autres par leur originalité.

Nous y remarquons aussi des falaises crayeuses, ainsi que des maisons peintes en couleurs très voyantes, telles que : rouges, vertes, jaunes, bleues, etc. ; le tout, grâce à un clair soleil, forme un tableau dont l'ensemble est assez réjouissant à l'œil.

Notre pilote vient de nous quitter, il emporte avec lui nos lettres, les dernières qui seront datées d'Europe.

La mer est assez forte, il part dans un canot conduit par deux rameurs. Ils sont ballottés d'une façon effroyable et à chaque instant nous croyions les voir chavirer. Pauvres diables !...... quelle existence, mon Dieu !......

La vie est assez monotone à bord, et, contrairement au proverbe, on peut dire que « les jours se suivent et se ressemblent ». Aussi le moindre incident est-il le bienvenu et sert de prétexte pour se réjouir. C'est ainsi qu'un jour après-dîner je m'assieds par inadvertance dans le fauteuil du capitaine. Aussitôt, je suis salué d'un hourra formidable et l'on m'apporte la carte des vins en grande cérémonie. Je commande quelques bouteilles de champagne, d'autres font de même, le capitaine trinque avec nous et bientôt chacun y va de son speech puis de sa chanson. Pas fameux, le champagne du bord, mais enfin, je crois m'apercevoir qu'il grise quand même.

Bref, le combat finit faute de combattants et chacun s'en va se coucher et peut voir se réaliser en rêve le secret désir

de son cœur. Je parle pour les autres, car pour moi mon rêve devait s'interrompre pour me faire rentrer d'une façon assez brutale dans la réalité.

Nous étions dans le golfe de Gascogne: la mer était quelque peu démontée, la prudence nous faisait un devoir élémentaire de bien fermer nos hublots, mais comme nos cabines étaient grandes comme des portefeuilles, le champagne aidant, je trouvais qu'il manquait totalement d'air et, confiant dans ma bonne étoile, je me couchai bravement sous mon hublot ouvert. Je dormais du sommeil du juste un peu éméché, quand, patatras, je reçois la plus belle douche d'eau de mer que jamais phoque ait rêvée.

Je pousse un cri, saute de ce que ce jour-là je pus appeler ma baignoire et j'assiste, bien malgré moi il est vrai, à un spectacle inoubliable. Comme la mer était des plus phosphorescente chaque goutte d'eau brillait comme un rubis et ma cabine, semblable aux grottes des fées, paraissait tapissée de pierres précieuses, c'était féerique, mais comme j'étais trempé et gelé jusque la moelle des os, je dois avouer que j'admirais moins cette féerie que je ne l'aurais fait dans des circonstances normales.

Le lendemain de cette soirée et de cette nuit mémorables nous réservait d'autres surprises; lorsque vers 8 heures du matin nous montons sur le pont, la mer est complétement démontée.

Le capitaine, ainsi que les officiers du bord, paraissent inquiets, on ferme toutes les écoutilles, tout est barricadé, au lieu d'un homme il y en a trois au gouvernail. C'est la tempête qui s'annonce.

Quelques-uns de nous obtiennent du capitaine la permission de rester sur la passerelle, car le pont est inhabitable.

De gros nuages noirs comme de l'encre ont déjà voilé l'horizon, ils semblent se poursuivre dans une course folle et bientôt obscurcissent le pâle soleil qui nous éclaire et qui semble renoncer à lutter contre eux.

Le vent, comme s'il voulait se recueillir et garder toutes ses forces pour l'assaut qu'il va nous livrer, est tombé tout-à-coup. Chacun de nous est pâle et ne parle guère à son voisin. Les ordres du capitaine sont brefs et saccadés, les matelots les exécutent tous au pas gymnastique et parent le vaisseau comme pour un combat. C'en est un d'ailleurs qu'il va falloir livrer et non pas contre des hommes, mais contre les éléments déchaînés.

L'attaque ne se fait guère attendre : bientôt, une trombe apparaît sur notre droite, elle arrive sur nous avec une rapidité foudroyante, elle nous rejoint, nous enlace, nous étreint. Un éclair succède à un éclair ou plutôt dix éclairs nous aveuglent à la fois ; il y en a partout, dans le ciel, à l'horizon, sur les vagues ; et pendant ce temps le tonnerre

gronde et fait un tel vacarme que c'est à croire que le ciel va s'écrouler sur nos têtes.

Nos mains s'incrustent pour ainsi dire dans le bastingage de la passerelle, car il s'agit de ne pas nous laisser enlever par les vagues. Tout craque autour de nous, notre grande vergue vient d'être enlevée comme un simple fétu de paille et les plus gros cordages sont rompus comme de minces fils de soie, toute l'ossature du vaisseau gémit, se plaint, le vieil «Ambriz» semble nous dire qu'il n'est plus de force à résister à de pareils assauts.

Il se comporte bien cependant, tantôt il est couché sur un flanc, tantôt sur l'autre; tantôt aussi il se cabre comme s'il voulait se renverser, d'autre fois suspendu au sommet d'une vague, il pique droit dans l'abîme d'où il ne semble plus devoir sortir, mais toujours il se redresse et comme un vieux cheval de bataille, quoique blessé, il fait face à chaque vague, l'attaque par le front; cent fois vainqueur, cent fois il retourne à l'attaque.

Pauvre vieux « Ambriz », hier nous ne savions quel mal en dire et maintenant tout notre espoir réside en lui. Cependant, peu à peu, la mer se calme, le vent faiblit; peu à peu également notre sang qui s'était figé dans nos veines circule plus librement et nos figures épouvantées reprennent un peu de sérénité.

Alors, nous regardons autour de nous : tout est cassé, tout est tordu, nous l'avons échappé belle !

Pour nous consoler, le capitaine nous apprend que dans deux jours nous serons à Las Palmas.

C'est égal, maintenant qu'elle est passée, je suis content d'avoir vu cette tempête ; mais je vous jure bien que je n'ai pas le moindre désir de la voir recommencer.

Mardi 10 décembre, vers midi, nous nous précipitons tous vers l'avant du navire : on vient de nous dire que l'on apercevait les grandes Canaries. Armé de mes jumelles, je distingue très bien les côtes. C'est splendide ! Avant-hier, tout respirait le carnage, la dévastation, l'épouvante et l'horreur. Aujourd'hui, tout est calme, tout est beau, tout nous porte à la joie, tout nous dit d'aimer, l'on se sent heureux de vivre.

La brise parfumée qui nous vient des bouquets d'orangers, est si faible que c'est à peine si elle ride la surface de la mer qui est entièrement bleue. Quant à l'île, c'est merveilleux ! Je voudrais vous en faire une description quelque peu ressemblante, mais j'aurais tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer.

Toutes les maisons d'un blanc de neige, harmonieusement étagées sur la montagne, sont en style mauresque le plus pur. Les voyant ainsi, je dirai semées au milieu des orangers, des palmiers, bananiers, cocotiers, cactus, etc.,

on se croirait aisément en Orient et, l'imagination aidant, on se figure à chaque instant voir apparaître sur ses toits plats, quelque prêtre de Mahomet appelant les fidèles à la prière.

Un canot nous mène à terre et nous allons à Las Palmas, qui se trouve à près de deux lieues du port. Les chevaux de l'île sont de petite taille ; ce sont de véritables poneys ; mais ils sont très courageux et peuvent parcourir à une allure relativement rapide de très grandes distances.

Nous avons fait les deux lieues qui séparent le débarcadère de la ville, d'une seule traite et au trot allongé.

Sur la route et en ville, j'ai d'abord regardé les femmes qui, enveloppées d'un châle, comme les femmes arabes et l'amphore sur la tête, s'en vont prendre de l'eau aux fontaines. Jusque maintenant, c'est tout-à-fait biblique. Leur démarche est lente et majestueuse, leur corps souple ondule sur des hanches à la ligne opulente, elles glissent plutôt qu'elles ne marchent ; la plupart n'ont pas de corset, tout en ayant l'apparence d'en avoir un.

Les femmes sont généralement bien, quelques-unes ravissantes. La figure est d'un ovale parfait, le teint est mat quoiqu'un peu bruni, la lèvre bien dessinée est fine, d'un rouge presque sanglant. Les dents bien plantées sont d'un blanc laiteux, le nez est droit et moyen, la chevelure portée en nattes sur le dos est aussi longue qu'abondante.

Les extrémités, elles, sont presque trop petites, les oreilles c'est à peine si on les aperçoit; les mains sont des mains d'enfant; les pieds sont si petits que l'on est étonné de les voir supporter le poids du corps. Quant aux yeux, je puis vous dire qu'ils sont très noirs, qu'ils sont très grands, qu'ils sont bien fendus, qu'ils ont de longs cils recourbés. Mais ce que je ne puis vous dépeindre, c'est le regard de ces yeux. Ce regard, rapide comme la flèche, s'enfonce comme elle, les effluves dont il est chargé, vous pénètrent, vous enveloppent, vous magnétisent en quelque sorte. Et pendant qu'elles passent, belles, souriantes, provoquantes, vous vous surprenez, restant en place abasourdi, un frisson vous secoue tout le corps et longtemps encore ce regard fascinateur vous poursuit, vous obsède.

Malheureusement, il y a une ombre à ce beau tableau. Si vous leur demandiez leur profession, beaucoup d'entre elles, presque toutes, vous la diraient sans rougir, car depuis longtemps elles ont fait litière de tout préjugé. Ne croyez pas non plus à leur désintéressement.

L'indigène de Las Palmas, ne voit dans tout étranger qu'une proie que le ciel lui envoie et qu'il s'agit de tondre, de plumer, en un mot d'exploiter par tous les moyens possibles.

Nous allons visiter le Musée. J'y remarque surtout des

momies que l'on me dit provenant des habitants primitifs de l'île.

Nous allons aussi voir la Cathédrale, qui est très belle, très imposante. Le chœur se trouve au milieu de l'église, et, au moment où nous entrons, une vingtaine de prêtres et d'enfants de chœur chantent les vêpres à pleine voix, bien qu'il n'y ait que deux personnes dans l'église.

Quand on entre dans cette basilique, qui est immense et très sombre, on éprouve un sentiment de tristesse et de malaise.

L'autel, très beau, est en argent massif et vaut, m'a-t-on dit, trois cent mille francs.

En sortant de l'église, nous nous rendons à l'hôtel pour le dîner. Les mets y sont assez bons, l'addition surtout est salée: 187 francs pour sept personnes; c'était prévu, cela ne nous effraie donc pas trop.

Le lendemain, nous visitons avec Goffin la partie supérieure de la ville; le Resco est d'un pittoresque sale.

Certaines maisons sont creusées dans le rocher ou, pour mieux dire, dans la lave. Ce sont de véritables cavernes sans air et sans lumière.

Les types des habitants sont différents de ceux de la ville basse. Il semble qu'ils soient tout à la fois un composé de l'espagnol, du maure et du nègre. Je n'ai plus jamais retrouvé ce type nulle part.

Goffin a voulu prendre le croquis d'une des femmes et lui a même offert un schelling, mais elle s'y est refusée absolument et s'est même enfuie. Comme ces peuplades sont très superstitieuses, elle s'est probablement figuré qu'on voulait lui jeter un sort.

Quant à l'ensemble de la ville et de la rade, vues d'en haut et par un beau soleil comme celui qui nous éclaire, c'est superbe.

Redescendus dans la ville basse, nous avons voulu goûter des produits de l'île: les oranges sont délicieuses, les goyaves un peu fades; quant aux bananes et aux mangues, comme c'est la première fois que j'en mange, je trouve qu'elles ont les premières un goût de savon et les secondes de térébenthine.

Le vin n'a pas meilleure grâce devant moi; le muscatel, quoique passable, est trop doux et le vino-tinto ne vaut absolument rien.

Vers minuit, le chargement étant complet, nous regagnons l'Ambriz. Nous sommes tous fourbus, éreintés et c'est presque avec bonheur que nous reprenons possession de la maigre couchette qui doit reposer nos membres épuisés.



CHAPITRE II.

Un ex-cisailleur de haies improvisé coiffeur. — Entente peu cordiale entre les mules achetées à Las-Palmas et leurs conducteurs anglais. — Une bande de marsouins fait escorte au navire, — Coups de feu dans la nuit. — Sierra-Léone à l'heure du marché. — Un guide peu recommandable. — Une distribution des prix chez les petites négresses. — « Est-ce bon, Goffin ? » — Mort tragique de Smith. — A la lueur des éclairs.

Le lendemain de notre départ de Las Palmas, nous nous levons assez tard et le soleil est déjà très haut à l'horizon lorsque nous faisons notre première apparition sur le pont. Il chauffe ferme et, d'un commun accord, nous décidons de nous faire tondre, seulement comme il n'y a pas de coiffeur à bord, la question est assez embarrassante.

Nous dénichons cependant un matelot qui a déjà cisaillé des haies dans son jeune temps et celui-ci, moyennant un juste tribut, consent à nous débarrasser de notre toison. Armé d'une formidable paire de ciseaux, le brave homme y va de tout cœur; il coupe avec rage, avec passion et, d'escaliers en escaliers, il arrive triomphalement au sommet de notre occiput.

C'est presqu'aussi pittoresque que le Resco de Las Palmas. Aussi chaque nouveau tondu est-il accueilli par un éclat de rire.

Hilarité aussi, sur le pont, lorsque les matelots con-

duisent à l'avant du navire les mules achetées à Las Palmas. Celles-ci, têtues comme toutes leurs consœurs, refusent d'avancer et ruent avec une conviction remarquable, malgré les remontrances que leurs conducteurs leur font en anglais. Goffin prétend que le manque d'entente entre eux provient uniquement de la différence de leur nationalité.

Il y a aujourd'hui huit jours, nous débarquions à Las Palmas et c'est encore un de nos sujets de conversation favori.

Vers le soir, nous apercevons une bande de marsouins.

Ils suivent le navire par bandes et ne l'abandonnent guère. Ils nagent presque à fleur d'eau avec une grâce et une vélocité extraordinaires ; à chaque instant, ils font des bonds de plusieurs mètres hors de l'eau ; à ce moment, on ne peut mieux les comparer qu'à des chevaux sautant des obstacles, tant leurs bonds sont réguliers et faits avec ensemble.

Mais voici la nuit, tout se tait à bord, le ciel est serein et s'illumine de milliers d'étoiles, la brise est si douce que c'est à peine si elle nous caresse, la mer est aussi calme et aussi unie qu'une glace.

Pour mieux jouir de ce grand repos, de ce calme parfait au milieu de l'immensité, je vais m'asseoir seul à l'avant du navire.

La mer étant précisément ce soir très phosphorescente, les marsouins qui nagent en avant du navire semblent s'y atteler. Ils sont rendus lumineux par le frottement de l'eau et figurent réellement des poissons de feu, dont les formes sont parfaitement dessinées.

Ils laissent derrière eux un sillage phosphorescent, donnant l'illusion que des serpents enflammés les poursuivent.

Imaginez-vous une vingtaine de marsouins, chacun poursuivi de son serpent, le tout décrivant des méandres gracieux avec une vitesse considérable et se maintenant en avant du navire, et vous aurez une idée du spectacle magnifique qu'il m'était donné d'admirer.

Le bonheur d'être, de respirer, de me sentir vivre, de contempler ce spectacle unique; toutes ces sensations si diverses et si neuves étaient si fortes qu'elles m'en avaient détendu les nerfs.

Je voyais le tout comme dans un rêve délicieux, que l'on craint de voir finir, ma jouissance était telle que j'en ressentais presque une douleur physique.

Dans mon extase, je ne trouvais qu'un mot pour dépeindre mon admiration, pour crier mon bonheur; des deux mains me comprimant la poitrine, je me surpris à murmurer: « Mon Dieu, que c'est beau! que c'est donc beau!... »

Mais voilà le capitaine et mes camarades qui viennent

me retrouver, ils ont discuté la vélocité des marsouins et mon adresse comme tireur. Un pari s'est même gagé ; on a parié qu'en deux coups de fusil, je ne pourrais pas tuer deux marsouins. Quelle aberration mentale me saisit alors, quelle sotte gloriole me tente, je ne sais. Mais le fait est que, saisissant mon fusil, en deux coups de feu je tue deux de ces beaux marsouins.

Les autres s'enfuient dans toutes les directions et l'« Ambriz », privé de par ma faute de son cortège lumineux, vogue maintenant tristement dans le silence de la nuit.

Mes camarades me félicitent vivement de ce beau coup et ils veulent à toute force m'entraîner avec eux, pour aller boire le champagne que je leur ai fait gagner, mais, furieux contre eux, furieux contre moi-même surtout, je refuse tout et je vais m'enfermer dans ma cabine, me traitant de sot, de bourreau, regrettant ma vision, mon beau rêve, comme un enfant qui a cassé son jouet, comme une femme qui a gaché son amour.

Tristement je me couchai et, passant ma vie en revue, je me revis enfant, adolescent, puis homme, et je fus forcé de m'avouer que, la plupart du temps, j'avais toujours été le bourreau de mon bonheur, soit en n'ayant pas su le comprendre, soit en n'ayant pas su le garder.

Le lendemain matin, nous étions en vue de Sierra-Léone.

C'est moins beau que Las Palmas, mais la rade est très pittoresque.

Ce qui attire surtout l'attention de tout Européen, qui n'a jamais vu l'Afrique, c'est la végétation qui est réellement magnifique. Quelques spécimens d'arbres sont tellement hauts, que nos plus beaux peupliers paraîtraient à côté d'eux de simples arbrisseaux.

Mais revenons à la rade, où beaucoup de barques à mat de bambou se balancent indolemment. Dans l'une d'elles, une lady passée au cirage et abritée sous un immense parasol blanc, daigne à peine nous regarder.

Il y a assez bien de navires en rade, entre autres deux garde-côtes anglais. Très jolis ces garde-côtes blancs avec leur équipage tout de blanc habillé.

Mais le plus gai va commencer. Nous sommes entourés de barques remplies de moricauds.

En un clin d'œil, tous ces démons noirs escaladent le pont de l'« Ambriz » et nous offrent en vente des hamacs et des fruits. Ils nous offrent également de nous conduire à terre et tout cela au milieu de cris, de disputes, de rires, de danses et de contorsions invraisemblables; c'est à se croire au milieu d'une troupe de démons en goguette. Nous en sommes presque ivres, rien que de les voir, de les entendre.

Enfin, après force coups de poing, nous parvenons à

nous caser dans une barque, car tous veulent nous avoir dans.la leur : ils nous enlèvent réellement de force.

Nous voilà à terre, nous visitons rapidement la ville européenne peu intéressante et nous nous enfonçons de suite dans la ville indigène.

C'est l'heure du marché et il y règne une animation extraordinaire. On y vend là des fruits de toutes espèces, du tabac, du vin de palme, du poisson, du pain, etc.

Tous les noirs adultes sont habillés ; les enfants, eux, sont complètement nus.

Nous examinons et sommes examinés curieusement. Hommes et femmes engagent avec nous, en mauvais anglais, des bouts de conversation où l'on ne se comprend guère et qui se terminent toujours par des rires d'un large, qui ne finit qu'aux oreilles.

Des jeunes filles de dix ans, complètement femmes, du reste, et vêtues seulement d'un pagne, exécutent devant nous, dans l'espoir de récolter quelques pièces, des danses aussi monotones que provoquantes.

En somme, de bons enfants ces nègres ; seulement, ne pas oublier que dans toute transaction avec eux il est de règle de toujours offrir le quart de ce qu'ils vous demandent.

Vers le soir, nous trouvant en appétit, nous commîmes

la naïveté de demander au jeune mulâtre qui nous servait de guide, de nous conduire dans un bon restaurant.

Il n'eut pas une seconde d'hésitation et nous conduisit dans une maison où l'on nous offrit une hospitalité aussi peu farouche que peu écossaise.

Aussitôt que nous eûmes reconnu l'endroit où nous nous trouvions, nous battîmes en retraite, non pas cependant sans avoir eu l'occasion de faire quelques constatations assez intéressantes : les murs sont couverts d'images pieuses. Nous avons même remarqué un Christ en croix. Il est vrai qu'on lui avait tourné la face vers le mur!!

Nous trouvons aussi sur la table des livres anglais, où des camarades ont traitreusement inscrit en français des avertissements très utiles pour certains de leurs compatriotes, mais je crois, en certains cas, assez préjudiciables au commerce de la maison.

Le ventre creux, mais l'esprit dispos, nous rentrons à bord vers minuit. Le lendemain matin, nous retournons à terre, chacun va de son côté, je voyage avec Goffin et je m'en félicite, car pendant que les autres flânent dans les cafés de l'endroit, nous visitons la ville et les environs, voulant tout voir et goûter à tout. Cette manie nous a même valu une petite aventure dont nous avons bien ri depuis.

Il faisait très chaud, nous avions soif, et passant devant

une boutique, nous y remarquons des fruits gros comme des cerises et d'un rouge si beau qu'on les mangeait des yeux : « Dis-moi, Goffin, quel fruit cela peut-il bien être? — Je ne le connais pas, mais il me paraît très rafraîchissant. — Si nous entrions. — Je le veux bien. — Ces fruits qui sont à la vitrine, est-ce bon, madame? Est-ce que cela se mange? — Mais certainement, monsieur. — Veuillez nous en servir pour six pences, s'il vous plaît. »

Goffin en prend un, le croque. « Est-ce bon? — Délicieux! goûte. »

J'en prends un également, mais à peine l'ai-je mis en bouche qu'il me semble avoir l'enfer dans la gorge, tant cela me brûle.

Je regarde Goffin d'un air effaré, celui-ci se tordait de rire. Nous venions de manger chacun une gousse de piment; seulement, comme Goffin avait été la première victime de la méprise, il n'avait rien voulu me dire afin que je le fusse à mon tour; deux heures après, nos bouches brûlaient encore.

Ce qui nous a quelque peu consolés de cette petite mésaventure, c'est la connaissance que nous avons faite, quelques instants après, du directeur de la mission catholique.

Etant par hasard entrés dans l'église, nous y avons rencontré cet excellent homme, qui nous a donné tous les renseignements que nous désirions.

Entre autres choses, il nous a dit qu'il y avait seize ans qu'il habitait l'Afrique et, comme il est doué d'une excellente santé, c'est rassurant pour l'avenir. Il nous a dit aussi que primitivement son église n'était fréquentée que par vingt fidèles, alors que maintenant elle l'est par huit cents.

Il nous conduisit ensuite à la maison dirigée par les Sœurs. C'était justement la distribution des prix. Là, nous avons été réellement émerveillés. Tous les murs de la salle étaient couverts de différents ouvrages de mains exécutés par les petites négresses. C'était magnifique et d'un fini parfait.

C'est égal, il en aura fallu du temps et de la patience aux bonnes sœurs pour arriver à ce résultat.

Nous remarquons parmi les jeunes mulâtresses des types réellement beaux, entre autres une toute petite fille qui a bien les plus beaux yeux que j'aie jamais vus. Ce sont deux véritables diamants noirs.

La sœur supérieure est Française, les autres sont irlandaises, l'une d'elles est fort jolie.

Nous causons gaiement avec elles et le Père supérieur. On se sent tout réconforté par l'amabilité française si différente de la politesse si froide des Anglais, avec qui nous sommes en contact depuis Anvers. Aussi, est-ce à regret que nous quittons ces bonnes sœurs. Ce sont probablement

les dernières femmes blanches que nous verrons d'ici trois ans.

Nous allons ensuite visiter les casernes et les forts qui sont en construction. Diable, il chauffe sur la montagne.

En descendant, nous voyons le Palais du gouverneur, qui est assez joli, et est entouré d'un très beau parc.

En route, nous rencontrons un officier anglais qui se fait porter en hamac par quatre nègres. Les pauvres diables marchent tout le temps à une espèce de pas gymnastique assez raccourci et, chose curieuse, au lieu de porter le bois du support sur les épaules, comme cela se ferait chez nous, ils le portent sur la tête.

Nous rencontrons aussi des nègres et des négresses habillés de la façon la plus originale et l'on ne peut mieux les comparer qu'aux caricatures américaines exposées aux vitrines des magasins de cigares.

Les ladys affectionnent surtout les chapeaux multicolores et à plumes, ainsi que les tournures gigantesques.

Quant aux gentlemen, j'en ai vu un en pantalon noir, gilet blanc, redingote et gibus, mais les pieds nus ; il est vrai qu'il en avait d'énormes et qu'il n'avait peut-être pas trouvé de bottines à sa pointure.

Ce qui est aussi très caractéristique, c'est que tous ont une canne à la main. Les nègres de Sierra Léone peuvent au besoin se passer de chemise ou de souliers, mais pour

rien au monde ils ne sortiraient sans leur stick, ils se croiraient déshonorés.

Vers le soir, nous rentrons à bord, fatigués, mais très contents de notre excursion.

Maintenant, en route pour Boma, où sauf imprévu, nous serons dans huit ou dix jours.

Nous avons embarqué à Sierra Léone trente-cinq nègres pour participer au service du bord, car il fait trop chaud pour faire effectuer ce service par notre équipage européen.

La mer est assez mauvaise et nous roulons et tanguons d'une façon très désagréable.

Deux jours après notre départ de Sierra Léone, vers 7 h. 1/2 du soir, nous étions tous assis sur le pont à l'arrière du navire; le steward, un nommé Smith, apporte aux matelots leur seconde ration de rhum.

Brusquement, il revient vers nous en titubant, épanchant le rhum et s'accrochant aux bastingages. On se précipite vers lui et on le descend dans sa cabine, où le docteur lui reconnaît les prodromes d'une attaque d'apoplexie. Il est vrai que Smith est énorme et des plus sanguin; il devait s'attendre à un accident.

Il revient cependant à lui et le voyant causer avec le docteur, nous remontons sur le pont.

Dix minutes après, le second steward vient parler bas

au capitaine, qui, en passant devant nous, nous dit : « The chief steward is dead ».

En effet, nous précipitant tous dans la cabine, nous ne trouvons plus qu'un cadavre.

La face est un peu bleuie, mais l'expression est calme, il n'a donc, probablement, que très peu souffert. Il est étendu sur le dos, le ventre ballonne la chemise, les jambes sont nues.

Une décomposition rapide étant à craindre, le capitaine décide que l'immersion aura lieu dans la nuit.

L'orage commence à gronder comme si la nature voulait ajouter au tragique de la scène à laquelle nous allons assister.

Ainsi que dans les romans, la cérémonie se fera à minuit, à la lueur des éclairs. Quatre matelots apportent le corps et le déposent sur le pont.

Le bosman lui attache, avec des cordes fortement serrées autour des chevilles dans lesquelles elles tracent de profonds sillons, quatre morceaux de fer, afin qu'il s'enfonce plus vite dans la mer.

Le ventre oscille de bâbord à tribord, sous l'action du roulis, et prend des aspects lamentables sous le blanc de la chemise. Le chef d'équipage coud ensuite le cadavre dans une toile, pendant que les officiers du bord, les mate-

lots et les passagers découverts font en commun la triste veillée du mort.

Les figures, insuffisamment éclairées par deux lanternes, sont blafardes. De temps à autre, des éclairs illuminent le navire et le roulement grave et profond du tonnerre, trouble lugubrement le silence de la nuit.

La toile étant cousue, le chef steward est placé sur deux planches mises en travers du pont, les pieds du cadavre sont contre les bastingages, la tête vers l'axe du bâtiment.

Il suffit de soulever les planches du côté de la tête pour que le corps glisse à la mer.

En attendant, on le recouvre du drapeau anglais avec une lanterne à la tête et une aux pieds. Tout le monde s'éloigne, sauf un matelot qui veille, assis sur l'écoutille.

Nous nous asseyons à l'arrière avec le capitaine, tous, comme cela se comprend, péniblement impressionnés.

L'orage se rapprochant de plus en plus, la cérémonie funèbre, qui devait avoir lieu à minuit, est avancée.

Il est onze heures et demie.

Le navire stoppe et il règne à bord un silence absolu, interrompu seulement par le bruit des vagues, qui viennent battre les flancs du bateau et qui semblent lui réclamer leur proie.

Le capitaine se place devant le corps entouré de ses officiers, du médecin et du commissaire du bord, ce dernier

est scandaleusement ivre! En arrière, les hommes de l'équipage et nous. Le capitaine lit lentement les prières des morts à la lueur d'une lanterne qu'un matelot tient au dessus du livre.

A ce moment, tombe une pluie diluvienne; l'orage atteint toute son intensité. Tout le monde se retire sous la tente de l'arrière, laissant le corps seul, inondé, comme foudroyé, par les éclairs qui se succèdent furieusement à de courts intervalles. Tout paraît s'acharner sur ce pauvre cadavre!!

Le capitaine, reprenant alors sa prière, dit en anglais: « C'est pourquoi je confie ce corps à la mer. »

Des matelots s'avancent sous l'averse qui fait rage, retirent le drapeau mortuaire et soulèvent les planches.

Le corps glisse rapidement, presque sans bruit, dans la vague, laissant après lui une trace phosphorescente. Mais tout à coup un cri d'horreur s'échappe de toutes les bouches.

Le corps qui, ai-je dit, est énorme, a été mal lesté et, véritable fantôme, il vient de nous apparaître au sommet d'une vague.

Grandi par l'optique, grandi par notre imagination frappée, il est immense. Tantôt nous le voyons couché sur une vague et comme bercé par elle, tantôt il nous apparaît debout sur son sommet; balancé d'arrière en avant, il semble nous faire de profonds et macabres saluts.

Nous voudrions en détourner les yeux, mais la peur nous cloue sur place. Les yeux hagards et démesurément ouverts, les poings crispés, une sueur froide au front, nous le regardons malgré nous, tout en souhaitant de ne plus le voir.

Enfin, il disparaît brusquement. L'un de nous émet l'idée qu'il vient probablement d'être happé par un requin. La prière des morts continue alors dans le recueillement général, interrompue seulement de temps à autre par les hurlements d'une chienne.

Le 25 décembre, quatre jours après la mort de Smith, nous passons sous l'Equateur, mais nous étions tous encore trop émus pour nous livrer à des manifestations de fête. Il n'y eut donc pas de baptême et la journée s'écoula plutôt tristement.

Le soir au dîner, nous avons, suivant l'usage en Angleterre, de l'oie, du dindon et du plumpudding ; mais il n'y a pas d'entrain à table, car la plupart d'entre nous, traversant l'espace par la pensée, se reportent un an en arrière et se revoient, à pareille date, entre têtes blanches ou têtes blondes, à qui ils distribuent des baisers par douzaines, aussi si les ondes sympathiques ou magnétiques existent, plus d'un cœur en Belgique a dû se resserrer en mangeant le gâteau familial.

CHAPITRE III.

En vue de Banane. — Triste impression. — Le brave Docteur Etienne. — Le genièvre au Congo, c'est la mort...... des microbes. — Petit « Boma » deviendra grand. — Merci, Meuleman ! — De ci, de là, cahin-caha. — Mort du Docteur Petit. — « Vous devez être très fort en artillerie ! — La 1re batterie congolaise. — Chasses aux antilopes à coups de canon. Mon dernier fait d'armes remarquable comme commandant d'artillerie.

Le dimanche 30, après vingt-huit jours de traversée, nous sommes en vue de Banane.

La voilà donc, cette terre du Congo, terre vers laquelle depuis si longtemps ont tendu toutes nos aspirations. Le voilà donc, ce minotaure, comme les journaux de l'époque ont l'habitude de le nommer.

Sera-t-elle pour nous une terre clémente ? Sera-t-elle pour nous le monstre impitoyable qui, né sans cœur, fera pleurer nos mères?

Dieu, seul, pourrait nous répondre !

En attendant, nous sommes réduits à nos seules impressions. Elles furent plutôt tristes. Je me trouvais dans ma cabine quand on vint me dire que l'on était en vue de Banane.

Monté de suite sur le pont, j'éprouvai une amère déception. Après Las Palmas, si riant et si pittoresque, après

Sierra Léone, toute débordante de vie et d'animation, la mélancolique Banane, sur sa lagune de sable, au bord d'un fleuve boueux! Comme habitations, quelques maisons blanches paraissent jetées au hasard sur un sol aride! Comme habitants, quelques blancs pâles, à l'air maladif. Comme végétation, quelques palmiers et le funèbre palétuvier.

Un petit frisson me secoue, mais je me garde bien de parler de mon impression aux camarades, redoutant trop de trouver la leur conforme à la mienne.

Enfin, le navire stoppe et un canot nous conduit à terre, où, ayant quelques marchandises à décharger, nous pourrons rester jusqu'au lendemain. Aussitôt débarqués, nous allons présenter nos respects au commissaire de district, M. Sterpin, qui nous reçoit de la façon la plus aimable.

Mais quel n'est pas mon étonnement et ma joie en reconnaissant dans un promeneur le docteur Etienne, dont j'avais fait la connaissance à Gembloux. Jamais je n'oublierai son accueil si franc et si réconfortant.

Petit, trapu, la barbe longue en éventail, une petite calotte indigène sur le sommet de la tête et, derrière ses lunettes, un regard franc, loyal et bon; tel est le docteur Etienne. A se montrer ainsi, il représente bien l'athlète, le savant et l'apôtre dont la mission est toute de cœur et de dévouement.

A peine m'a-t-il aperçu qu'il s'avance vers moi les deux mains tendues, et me dit toute sa joie de me revoir.

Après les premières étreintes, comme je lui parlais de la triste impression que la vue de Banane m'avait produite, il se mit à rire. « Ah ! oui, me dit-il, les malades? Je vais t'expliquer. »

— Ici, vois-tu, c'est une station très tranquille, une station de second ordre et qui, maintenant depuis que les navires remontent à Boma et à Matadi, a perdu toute son importance au point de vue commercial; voilà le motif pour lequel cela t'a paru si triste. Seulement, comme il y fait très sain, à cause du voisinage de la mer, on y envoie tous les malades et tous les convalescents des autres stations, c'est pour cela que tu as vu tant de gens déprimés et amaigris.

Mais, me dit-il en riant, cela ne te concerne pas, c'est bon pour les chétifs, les malingres, ou ceux qui étaient déjà malades en quittant l'Europe: quand on a une constitution comme la tienne, on vit tout aussi bien ici, si ce n'est mieux, qu'en Belgique.

La nuit étant venue, mon brave docteur me réservait une surprise. Rentré avec lui dans ses appartements, il me sert..... un grand verre de Hasselt. Très surpris, je lui fis la remarque qu'à Bruxelles on m'avait dit, avant de

partir: « surtout, jamais d'alcool, c'est la mort assurée, le suicide. »

— Oui, me dit-il, on dit tant de choses, mais crois-moi, si l'alcool est très dangereux pris pendant la chaleur du jour, ou en trop grande quantité, il est au contraire très bienfaisant pris le soir et raisonnablement, et quand tu auras l'occasion d'en prendre dans ces conditions, ne manque jamais de le faire.

J'ai suivi son conseil et m'en suis bien trouvé.

Le lendemain matin, notre déchargement étant terminé, le cœur bien gros mais l'esprit réconforté, je pris congé de ce bon, de ce brave docteur Etienne, non sans qu'il m'eût remis une lettre de recommandation pour son confrère et ami le docteur Ruyter, de Boma.

Partis d'assez bonne heure de Banane, nous comptions bien arriver dans l'après-midi à Boma, quand nous vînmes piteusement nous échouer sur le banc de Mateba.

Dans le moment, j'en fus profondément contrarié, aujourd'hui, j'en suis presque heureux, puisque ce petit accident me procura l'occasion de faire la connaissance d'un compatriote qui devint plus tard un bon camarade.

Comme l'« Ambriz » tâchait de se désensabler, j'obtins l'autorisation de me rendre à terre, où je rencontrai sur la berge un grand garçon, quelque peu efflanqué, vêtu d'un costume en coutil de traite, le bord du pantalon passé

dans les chaussettes et chaussé de grandes bottines de chasse.

J'avais devant moi le futur et élégant directeur de la Belgica. Nous étions pays, la connaissance fut vite faite et, dans la suite, j'ai toujours trouvé dans Hallet, car c'était lui, un brave camarade.

Mais, revenons à l'« Ambriz ». Le capitaine, après avoir constaté l'inutilité de ses tentatives pour se dégager, résolut d'envoyer son steame lunch à Boma pour demander du secours.

Comme mes bagages n'étaient pas encombrants, j'obtins l'autorisation de partir sur ce petit bateau et c'est avec lui que je fis mon entrée à Boma.

Il n'y avait à cette époque qu'un bateau postal par mois, or, nous arrivions avec plusieurs jours de retard et nous étions porteurs de tous les souhaits et de tous les vœux du nouvel an. Je vous laisse à penser si l'on nous attendait avec impatience.

Il n'y avait dans le port de Boma que trois petits vapeurs faisant le service du fleuve et, comme tous étaient bien connus de la colonie, vous comprendrez facilement quel remue-ménage et quels potins, tant à Boma-Rive qu'à Boma-Plateau, quand, ayant contourné l'île de Matela, nous apparûmes en face de Fétiche-Rock.

Aussi tous les habitants de Boma étaient-ils sur le pier

pour nous recevoir. Aussitôt que nous fûmes à portée de la voix, nous les mîmes en deux mots au courant de la situation et, pour calmer leur impatience, nous eûmes soin d'ajouter que nous étions porteurs du courrier.

La réception fut assez cordiale et mon impression première ne fut pas trop mauvaise.

Boma était tout petit, c'est vrai, mais, contrairement à Banane qui périclitait, on voyait que lui, qui venait de naître, réclamait sa place au soleil et sur la carte d'Afrique. Les maisons étaient encore peu nombreuses, mais elles étaient neuves, bien construites et disposées d'après un plan d'ensemble parfaitement conçu.

Les allées étaient à peine tracées, mais on voyait qu'on les voulait grandes, larges et ombreuses. Les marais étaient infects, mais on travaillait à les combler. Jardins et plantations étaient presque nuls, mais autour de chaque maison, on bêchait, on plantait, on arrosait.

Somme toute, on sentait la volonté d'être, d'embellir, de parvenir et, dès cette époque, on pouvait déjà prévoir que, quelques années plus tard, l'Etat indépendant pourrait être fier à juste titre de sa jeune et coquette capitale.

Je ne me souviens évidemment plus de tous ceux qui étaient là pour nous recevoir, mais quelques-uns me sont encore très présents à la mémoire, tels que : le major Cambier, qui faisait fonction de gouverneur ; MM. Rezette,

Delcommune, Van den Plas, Fievet et mon concitoyen le vétérinaire Meuleman; celui-ci, haut de six pieds et pas mal de pouces, sortait de maladie et était maigre comme un hareng; en le regardant marcher, je me demandais en le voyant si long, comment il faisait pour garder son équilibre.

Mais assez de plaisanterie, je lui dois trop pour parler de lui autrement qu'au sérieux. Il fut en quelque sorte mon parrain en Afrique. A peine débarqué, il me trouva une chambre qu'il fit meubler d'un lit, d'une table et d'une chaise, il me procura un boy et me donna tous les renseignements dont j'avais besoin.

Grâce à lui, j'avais quelqu'un chez qui je pouvais me renseigner, et avec qui, à l'occasion, je pouvais causer du clocher. Il y a dix-sept ans de cela, mais le souvenir de cet accueil est encore bien vivace dans ma mémoire et c'est encore de tout cœur que je dis: Meuleman, merci de ce que tu as fait pour moi lors de mon arrivée à Boma.

Trop peu, hélas! imitent cet exemple, et l'indifférence avec laquelle sont reçus, la plupart du temps, les nouveaux arrivants a dû causer bien des déceptions et provoquer bien des découragements.

C'est cependant si peu de chose pour ceux qui sont sur les lieux d'accorder quelques attentions, de donner quelques indications, quelques témoignages d'intérêt ou d'ami-

tié à ceux qui arrivent et sont tout à fait dépaysés, parfois malades, démoralisés même ; car, une bonne parole relève un courage qui chancelle, un peu d'amitié vous réconforte, un bon renseignement peut vous éviter des fautes ou des erreurs qui, commises, vous auraient cloué pour des jours, des semaines et peut-être pour toujours sur votre lit de douleur, car ne l'oublions pas, ici la fièvre vous guette et profite de toutes vos imprudences pour vous saisir et vous terrasser.

Le lendemain de mon arrivée à Boma, mes camarades débarquaient aussi du Héron qui avait été les chercher à bord de l'« Ambriz », et, tous ensemble, nous nous rendîmes chez le major Cambier, qui, comme je l'ai dit, faisait fonction de gouverneur, ce dernier, M. Janssens, étant en tournée d'inspection dans le haut Congo.

Cette visite terminée, MM. Goffin, Paulissen, Poncelet et Finsch se rendirent à leur poste respectif, tandis que Vander Linden et Bureau reçurent l'ordre de se mettre à la disposition du commandant de la force publique, le commandant Fiévet, pour servir d'instructeur aux nombreuses recrues qui se trouvaient au camp de Boma.

Quant à moi, on crut ne pouvoir mieux utiliser mes aptitudes d'officier de cavalerie qu'en me donnant le commandement et la haute surveillance de dix-sept mules et baudets qui formaient toute la cavalerie de Boma.

C'était charmant, d'autant plus que cela me laissait de nombreuses heures disponibles dont je profitais pour aller, avec mon brave Pitch, battre la brousse des environs à la recherche de la faune congolaise.

C'était trop beau et je voyais le Congo d'un trop bon œil, cela ne pouvait pas continuer.

Le surlendemain de mon arrivée, je me rendis dès le matin chez le docteur Ruyter afin de lui présenter mes respects et lui remettre la lettre du docteur Etienne. Il me reçut très bien et, ayant appris par moi que je pouvais disposer de ma matinée, il me proposa de l'accompagner dans ses visites aux malades. J'acceptai de tout cœur. Il avait un âne, j'eus vite fait d'en faire seller un et, de-ci de-là, cahin-caha, tels les héros de « Véronique », nous voilà trottinant dans Boma.

Nos visites étaient à peu près terminées lorsque nous arrivons à l'hôpital militaire des soldats noirs; le docteur s'adressant au sergent-major qui faisait l'office de directeur lui demande :

— Quoi de neuf, major?

— Oh! rien de bien particulier, docteur, deux soldats sont morts pendant la nuit, et je les ai fait transporter à l'amphithéâtre.

— C'est bien, allons les voir.

A peine suis-je sur le seuil de la porte, que je recule

épouvanté. Les deux cadavres sont là ; mais, à la place des yeux, il n'y a plus que deux trous béants et sanguinolents, le nez et les lèvres ont disparu et les dents blanches semblent nous narguer dans un horrible rictus.

Le docteur a aperçu mon mouvement de recul et, assurément, il en a deviné la cause, car, se tournant vers moi le plus tranquillement du monde, il me dit :

— Ce n'est rien, ici nous sommes littéralement « mangés par les rats », et les cadavres aussi, comme tu le vois.

Brrr ! j'en ai encore des frissons. Ce diable de docteur, il vous avait une façon si calme de vous parler de ces choses, qu'il vous en faisait venir des picotements à la peau.

En sortant de l'hôpital, nous allâmes voir le docteur Petit. Le docteur Petit, arrivé depuis un mois à peine, gardait le lit depuis trois jours ; il nous reçut très gentiment, mais nous restâmes très peu pour ne pas le fatiguer : ceci se passait vers 9 heures du matin. A midi, nous étions tous réunis sous la véranda du mess, où nous prenions l'apéritif en attendant le dîner et l'on me plaisantait un peu sur les rats, quand tout à coup un boy arrive en courant et s'adresse bas au docteur. Celui-ci se lève précipitamment et prend sa course vers la chambre occupée par Petit ; poussé par la curiosité, je le suis et, quand nous

arrivons dans la chambre, nous ne trouvons plus qu'un cadavre !

Je ne sais pas ce que vous auriez fait à ma place, mais pour mon compte, je vous jure bien que ce jour-là je n'ai pas dîné. Je ne dirai pas que j'ai eu peur, ni que j'ai été découragé, pas plus que je n'ai pensé à partir, c'eût été me rendre ridicule, mais, ce qui est certain, c'est que si j'avais encore été en Belgique en ce moment-là et sachant ce que je savais, je crois que j'aurais réfléchi à deux fois avant de partir au Congo.

Enfin, tout passe, tout s'oublie et au Congo plus vite que partout ailleurs; deux jours ne s'étaient pas écoulés que j'avais oublié et Petit et les rats ou, du moins, si j'y pensais encore parfois, ce n'était plus que de la façon dont on pense à un mauvais rêve.

Ma préoccupation du jour c'était la chasse et, comme j'avais des loisirs, je m'en donnais tant et plus; je l'ai dit plus haut, je trouvais cette existence charmante, ne me doutant pas que cette félicité dût être de si courte durée. Je vivais là comme dans un rêve, quand, un beau jour, le major Cambier me rappela à la réalité au moyen d'un petit pli cacheté, me priant de me présenter le lendemain à son rapport.

En m'y rendant, j'avais une vague appréhension. Je

pressentais qu'il allait m'arriver quelque chose qui sortait de l'ordinaire.

Le major était assis à sa table de travail. J'entre, je le salue, il me fait signe de m'asseoir :

— Michaux, me dit-il, je vois dans vos notes que vous avez passé deux ans à l'école d'équitation d'Ypres ; si vous avez bien étudié vos cours, comme je le suppose, vous devez être très fort en artillerie. Ici nous avons une batterie de canons Krupp, mais nous n'avons pas d'artilleurs. Comme je n'ai pas d'officier d'artillerie sous la main, vous allez me faire le plaisir de vous occuper de la chose. Je mets pour cela à votre disposition le maréchal-des-logis Bakelman et vous pourrez choisir parmi les soldats de Boma soixante hommes intelligents. Surtout, faites vite et faites bien. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Je vous remercie.

Tout cela avait été dit d'un seul trait et sans me donner le temps de placer un mot. De plus, je savais le major un excellent homme au fond, mais très tenace lorsqu'il avait décidé quelque chose.

Puis le coup avait été si imprévu que j'en étais encore tout étourdi, aussi l'idée ne me vint même pas de répondre quelque chose ; en sortant de chez le major, je me trouvais un peu dans la situation d'un homme ivre qui recevrait

tout-à-coup une douche et qui ne saurait pas bien de quel côté elle lui vient.

Tout ce que je voyais de plus clair, c'est que je devais faire quelque chose et que je ne savais par où commencer ; que j'aurais dû être très fort en artillerie, comme me l'avait dit le major et que je ne m'en rappelais pas grand'chose, ayant bien souvent passé mon temps à faire des farces plutôt que d'écouter les leçons.

Enfin, un véritable effondrement.

Rentré chez moi, les idées me revinrent peu à peu et je me dis que probablement Bakelman pourrait me tirer d'affaire puisqu'il était maréchal-des-logis d'artillerie. Je le fis donc chercher et bientôt il m'apparut. Encore un peu plus grand que Meuleman, mais le double plus gros, Bakelman me parut taillé pour porter toute la batterie à lui seul.

Sa bonne figure et son regard si franc me plurent de suite et, après cinq minutes de conversation, je fus convaincu que je trouverais en lui un aide précieux et un homme de cœur. Il avait été instructeur dans son régiment, ma besogne devenait donc singulièrement facile et même agréable.

Cet après-midi même, nous recrutions nos hommes et dès le lendemain matin nous leur apprenions l'exercice du canon, leur instruction militaire étant déjà terminée. C'est

ainsi que je devins le premier commandant en chef de l'artillerie de l'Etat indépendant du Congo. Nos canons étaient du système Krupp, de 7,5 raccourci. Le canon proprement dit pesait 101 kilogrammes et l'affût, sans les roues, 111 kilogrammes.

Grâce à un système de doubles crochets que nous avions trouvé avec Bakelman et que le brave Sneyers, l'homme indispensable de Boma, nous avait fabriqué, nous étions arrivés à faire démonter nos canons et à les faire charger à dos d'hommes en une minute et demie. Dans le même laps de temps les canons étaient remontés et placés en batterie.

Pour moi, c'était très intéressant, amusant même et, en peu de temps, j'avais pris la chose tellement au sérieux et tellement à cœur que je crois que si cela avait encore duré quelques mois je me serais persuadé à moi-même que j'étais réellement un officier d'artillerie des plus distingués.

Ici, je suis obligé d'ouvrir une parenthèse pour vous expliquer pourquoi le major Cambier avait éprouvé tout-à-coup le besoin d'avoir une batterie d'artillerie. A cette époque (commencement de janvier 1890), une puissance voisine, avec laquelle l'Etat du Congo se trouve maintenant dans les meilleurs termes d'amitié, se croyait lésée par l'Etat, lui faisait grise mine, et, en fin de compte, avait envoyé une canonnière en face de Boma. Or, celle-ci

avait poussé le sans-gêne jusqu'à siffler presque toute une nuit.

On n'était pas tranquille à cette époque à Boma. Et voilà pourquoi, à toute éventualité, le major Cambier voulait une batterie coûte que coûte et rapidement.

Ceci dit, je suis naturellement appelé à vous conter deux petits incidents de ma vie comme commandant de la batterie.

Après six semaines d'exercice, l'inspecteur était venu voir ma batterie au tir et avait bien voulu me féliciter sur les résultats obtenus. Seulement, une chose me chagrinait et me trottait en tête, je n'avais pas de rouleau mobile, donc pas moyen d'apprendre aux hommes à tirer sur un but mouvant.

J'avais parlé de la chose à plusieurs de mes camarades et leur avais dit mon ennui à ce sujet, quand, un midi, vers l'heure de l'apéritif, au moment où nous étions tous réunis sur la terrasse du mess, un troupeau d'antilopes vint se promener sur une montagne en face de nous.

L'occasion était trop belle et la tentation trop forte. J'avais mon but mobile.

— Trompettes, sonnez le rassemblement de la batterie au pas gymnastique.

Trois ou quatre minutes après, j'eus la satisfaction de

voir arriver ma batterie au grand complet avec armes et bagages.

En moins de deux minutes, les pièces étaient montées, chargées et pointées et le feu commençait à la plus grande épouvante des antilopes, qui furent littéralement couvertes de pierrailles et de terre et, bien entendu, au plus grand plaisir des camarades qui assistaient à cette chasse, d'un genre nouveau et tout à fait inédit.

Mais tout n'était pas fini : cette canonnade en plein midi avait révolutionné tout Boma, qui n'était pas habitué à se trouver à pareille fête et l'inspecteur, tout comme les autres, s'en trouvant intrigué, avait envoyé aux renseignements.

Evidemment, on les lui donna avec beaucoup d'exagération et d'embellissement.

Il me fit donc appeler pour me demander des explications, que je lui fournis d'ailleurs sur le champ, tout en protestant de mes bonnes intentions. Il fit semblant de me croire, mais me conseilla, pour mes futurs exercices de tir, de choisir un champ un peu plus éloigné du centre de la ville.

Je fus absolument de son avis « Merci mon major ».

A quelque temps de là, le commandant Fiévet, le lieutenant de Bergh et deux autres officiers dont les noms m'échappent malheureusement, devaient quitter Boma

pour aller avec une centaine d'hommes punir quelques villages pour un méfait dont je n'ai plus souvenance.

La veille, le commandant, en donnant ses ordres, avait dit devant moi que l'on partirait à 6 heures du matin et avait également indiqué la route que devrait suivre la colonne.

J'avais une revanche à prendre, car tous les jours le commandant me demandait encore en plaisantant des nouvelles de mes antilopes.

Je vais donc trouver Bakelman en lui recommandant le secret, je l'avertis d'avoir à tenir la batterie prête à partir pour 5 heures du matin. Je lui dis aussi de n'emporter que quatre canons et quatre gargousses, une par pièce.

Le lendemain, à l'heure dite, nous étions en route. J'avais, de plus, emporté deux bouteilles de champagne, six verres et un grand drapeau congolais.

Après une bonne heure de marche, ayant trouvé un emplacement favorable à mes projets, je fais arrêter ma troupe sur la crête d'une colline et après avoir dissimulé soigneusement mes quatre canons tous braqués sur l'étroit sentier venant de Boma et fait coucher mes hommes dans les herbes, je me cache moi-même avec Bakelman.

La consigne de mes hommes était celle-ci : après la seconde salve se lever tous, y compris celui qui avait le drapeau, et crier hourra !

Toutes ces dispositions prises, nous attendons les événements. Bientôt la colonne apparaît; quatre clairons sont en tête et jouent de joyeuses fanfares, puis viennent le commandant Fiévet et de Bergh, qui causent ensemble, enfin, la colonne suit. Je les laisse approcher à 70 ou 80 mètres, puis je fais un signe à la première section et deux coups de canons partent ensemble.

Du coup, les clairons se taisent, la dernière note même leur restant dans la gorge et la colonne s'arrête comme pétrifiée. Je fais un autre signe et ma seconde section leur envoie une bordée aussi magistrale que la première.

Les soldats se croient tombés dans une embuscade et filent dans les herbes avec un ensemble admirable.

A ce moment, mon drapeau et mes hommes se lèvent, hurlant leur plus formidable hourra, tandis que, prenant mon sourire le plus ingénu, je m'avance avec Bakelman, chacun une bouteille de champagne à la main, vers le commandant Fievet.

— Commandant, lui dis-je en faisant sauter un bouchon, comme je savais que vous partiez en expédition, j'ai voulu vous faire une petite surprise, vous faire les honneurs de ma batterie et être le dernier à vous souhaiter bon voyage et bon succès tout en vous offrant un verre de champagne.

— Bien oui, fieu, c'est très bien, me dit le commandant

d'un air assez maussade, mais regarde-moi un peu ces imbéciles-là fuyant dans les herbes, va donc en guerre avec des lapins semblables. Dans tous les cas, je te remercie de ta bonne intention, mais une autre fois, quand tu auras encore l'idée de me faire une surprise de ce genre-ci, préviens-moi quand même la veille.

Le commandant et ses officiers ayant alors remis leur colonne en ordre, nous nous quittâmes après une bonne poignée de mains.

C'est égal, on était gai à la batterie en retournant à Boma !

Ce fut mon dernier fait d'armes remarquable comme commandant d'artillerie.



CHAPITRE IV.

Première chasse à l'hippopotame. — Je joue avec la fièvre elle me terrasse. — Avocat d'office : acquittement de mon royal client. — Départ pour le Haut-Congo. — Matadi. — Le chemin de fer, œuvre de Titans. — Sur la route des caravanes. — Rencontre avec le Gouverneur général à Lukongu. — Une mule anti-protocolaire. — Les boys n'en font jamais d'autres. — Prédiction fatale. — Je reçois ma destination définitive pour Lusambo.

Cependant, deux événements marquèrent encore cette période de mon séjour en Afrique. J'eus ma première et ma plus sérieuse fièvre au Congo et je gagnai comme avocat mon premier et probablement dernier procès, au cours duquel je fus assez heureux pour faire acquitter un chef qui avait été condamné à mort.

Pour tranquilliser également ceux de mes amis qui pourraient avoir des inquiétudes sur le sort de mes malles, je dois leur dire qu'elles m'avaient rejoint et au complet.

Je me trouvais donc aussi heureux qu'il est permis de l'être, lorsqu'on est loin des siens. Pendant la semaine, je faisais tirer le canon et le dimanche j'allais tirer le perdreau et la pintade, voire même l'antilope et l'hippopotame. Un samedi soir, j'avais donné l'ordre à trente de mes artilleurs, tous excellents pagayeurs, de se tenir prêts pour le lendemain matin à 4 heures, afin d'aller surprendre

les hippopotames au petit jour, dans une crique que je connaissais bien.

A l'heure dite, je m'embarque dans ma pirogue avec mon express et mon inséparable Pitch.

Tous mes hommes sont à leur poste et me saluent d'un bon : M' Botè m'fumu. Je sens que leur M'Botè est plein de sympathie ; il me rend très heureux et bien fier, aussi n'est-ce pas seulement des lèvres, mais du cœur, que je leur rends leur M'Botè.

Je m'assieds à l'avant sur un banc ad hoc, mon express sur les genoux. Pitch debout devant moi, les deux pattes sur le bord de la pirogue semble lui aussi guetter l'hippopotame.

Nous filons comme un trait dans une demi-obscurité ; c'est charmant dans le mystérieux silence de la nuit.

J'étais bien heureux ! et comme toutes mes pensées s'envolent toujours vers certaine ferme du pays brabançon, je me disais : « Si maman me voyait maintenant, seul, la nuit, au milieu de 30 anthropophages (car mes pagayeurs sont des Bangala) en train de chasser l'hippopotame, elle aurait bien peur. » D'un autre côté j'ajoutais : « Si papa pouvait me voir, c'est lui qui serait jaloux, lui qui doit trotter toute une journée et se crotter jusqu'aux cuisses pour tuer un lièvre ou quelques perdreaux » et je riais de

nouveau car tout me paraissait charmant ce jour-là, la vie elle-même me semblait aimable et légère.

Vers 6 heures, nous étions à la place que j'avais choisie; le jour naissait. Pendant quelques minutes, les pagayes sont levées et le plus profond silence règne à bord de la pirogue, qui semble endormie sur les eaux.

De tous nos yeux, nous scrutons l'espace quand, tout-à-coup, un de mes noirs montre du doigt quelque chose qu'il croit être des hippopotames, je suis des yeux la direction indiquée, mais je ne vois rien, cependant je fais un signe pour que la pirogue s'en rapproche lentement. Muni de mes jumelles, je fouille l'horizon dans cette direction et, après quelques minutes, je vois apparaître pendant quelques secondes, puis disparaître pour reparaître de nouveau de grosses têtes à environ trois cents mètres de nous.

Nous y volons, mais sans bruit. Chacun de nous retient sa respiration. Quant à moi, j'entends les battements de mon cœur tant je suis ému. Pensez donc, c'est mon premier hippopotame: il s'agit de ne pas le manquer!

A dix mètres de nous, une grosse tête hébétée vient de se montrer hors de l'eau. Je vise au milieu du front; ma balle a porté juste. La bête se cabre comme pour se jeter sur nous, je lui envoie ma seconde balle au cœur et cette masse, désormais inerte, s'effondre pour disparaître sous les eaux.

Mes noirs sont fous ! ils rient, ils crient, ils dansent, ils s'embrassent, ils hurlent, enfin il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée.

Les nègres adorent la viande d'hippo, et ils savent que celui que je viens de tirer est pour eux : je le leur ai promis. Seulement, l'hippopotame mort, il faut attendre de quatre à six heures avant qu'il flotte sur l'eau.

Nous sautons donc sur une petite île et nous attendons qu'il reparaisse. Malheureusement, cette île n'était qu'un marais et le soleil s'étant mis de la partie il s'en dégageait des émanations les plus putrides et les plus dangereuses. J'étais novice, plein de force, de santé et de vigueur, je ne me méfiais donc de rien. J'eus bientôt l'occasion de m'en repentir.

J'étais à peine depuis deux heures sur l'île, quand je fus pris de maux de tête atroces et de nausées insupportables. J'avais joué avec la fièvre, je m'étais moqué d'elle, je l'avais défiée, narguée ; elle prenait sa revanche !

J'appelle imédiatement mes hommes et je leur dis qu'étant malade je désire de suite retourner à Boma.

Pour eux, c'était une grosse perte car, indépendamment d'un bon repas, ils perdaient de beaux bénéfices. Ils n'en firent pas moins voler ma pirogue, et une heure après nous étions rentrés à Boma.

Ceci me fut donc une première preuve, que le nègre a

du cœur, de la reconnaissance et qu'il est capable de tous les dévouements lorsqu'il est bien traité.

Aussitôt rentré chez moi je me couchai et je fis appeler le docteur Ruyter.

Il était temps: peu après, le docteur constata que j'avais 42 degrés de fièvre. Il me soigna, je dois le reconnaître, avec un dévouement parfait, venant me voir quatre à cinq fois par jour, et si je suis toujours debout c'est à lui que je le dois.

Je dus garder le lit pendant quinze jours et mon cas fut, paraît-il, si grave, que lorsque mes amis rencontraient le docteur ils ne lui demandaient pas comment j'allais, mais bien si je vivais encore.

Enfin, grâce à la Providence, aux bons soins du docteur et à ma robuste constitution, j'en échappai.

Mais quels tristes souvenirs! quel horrible cauchemar qu'une pareille maladie, à mille lieues des siens, privé de toutes caresses, de toutes consolations, de tous les soins, des êtres chéris qui vous ont élevé, choyé, dorloté.

Pendant le délire, on n'a conscience de rien et l'on se trouve, si je puis m'exprimer ainsi, dans une situation presque privilégiée. Mais lorsque la raison revient et avec elle les pensées et les souvenirs, rien ne peut rendre la désolation de se trouver seul dans une chambre nue, avec un petit boy noir dont on a peine de se faire comprendre.

La première impression est une sensation de stupeur profonde, on ne comprend pas, on se demande comment l'on se trouve là. Mais bientôt les souvenirs arrivent en foule et l'on ne se souvient que trop, hélas !

Puis l'on veut faire un mouvement pour prendre un objet quelconque, la force n'y est plus, vos membres brisés par la terrible fièvre vous refusent tout service. Oh ! ce moment est terrible et en a dû tuer beaucoup qui n'ont pas eu la force de réagir ; car malgré soi on pense à l'homme fort que l'on était, et se voyant si réduit et si seul, il faut beaucoup de volonté pour avoir le courage de vivre.

Quant à moi, j'éprouvais, je l'avoue, un véritable sentiment de désespoir, mais bientôt reprenant le dessus, j'eusse volontiers crié : « Mais je ne veux pas mourir, moi ! » Oui, ce qui me paraissait surtout impossible, c'était de mourir, comme cela, en arrivant, sans avoir rien vu, rien fait ! C'était trop idiot, je ne le voulais pas. Je crois que cette volonté ferme de guérir fut, en effet, pour quelque chose dans mon rétablissement, car trois ou quatre jours après avoir quitté le lit, j'entrais en pleine convalescence et bientôt je ne conservais plus de ma fièvre que le juste souvenir qu'il fallait pour m'en défier et prendre mes précautions pour l'avenir.

Ma maladie finie, le gouverneur ayant remarqué que j'avais peut-être des dispositions pour la chicane et le

bavardage résolut d'essayer mes talents oratoires et sans plus me demander mon avis que dans l'affaire des canons, il me fit nommer avocat d'office d'un pauvre diable de roi nègre nommé « Nefuku » qui avait été condamné à mort, pour avoir fait prendre la caze (1) à deux de ses sujets, et qui était venu en appel à Boma.

Mon nouveau titre d'avocat faisait beaucoup rire mes camarades, qui me disaient en plaisantant, que je pourrais pérorer tant que je voudrais, que je ne saurais quand même pas empêcher mon client d'occasion d'être pendu.

Aussi, un peu, j'aime à le croire, par compassion et beaucoup, je dois l'avouer, à cause des plaisanteries des camarades je pris la chose au sérieux et je me mis à bloquer et le fait et le droit.

Aussi, le jour où cette affaire devait se plaider, y avait-il foule au Palais de Justice, on peut dire que tout Boma s'y trouvait ; mes camarades étaient intrigués de savoir ce que je pourrais bien dire pour défendre mon royal client, d'autant plus que j'avais refusé obstinément de leur donner le moindre renseignement à cet égard.

Tout ce que l'on savait, c'est que, usant de mon pouvoir

---

(1) Poison violent que les rois nègres font prendre à ceux de leurs sujets qu'ils soupçonnent d'un crime.

de défenseur, j'avais exigé du gouvernement qu'il convoquât tous les chefs du bas Congo.

Mon plaidoyer ne fut pas bien long : m'adressant aux membres du jury, je leur demandai si, en âme et conscience, ils croyaient que lorsque le législateur avait écrit : « Nul n'est censé ignorer la loi » il s'adressait alors aux peuples civilisés ou à de pauvres sauvages qui, en fait de lois, connaissaient les us et coutumes de leur pays. Je leur demandai donc s'ils croyaient que, même en y mettant de la bonne volonté, il était possible à mon client de connaître toutes les lois qui nous régissent.

M'adressant ensuite au procureur d'Etat, je le priai de m'indiquer les mesures qui avaient été prises dans le district, pour faire connaître les lois aux indigènes.

Enfin, je leur demandai à tous s'ils estimaient que dans une contrée absolument sauvage on pouvait en quelques années implanter une civilisation de dix siècles et y détruire par un simple arrêté les superstitions et le pouvoir des féticheurs, alors que chez nous, après mille ans de civilisation, nous avons encore des paysans qui croient aux sorciers et au mauvais œil.

Je leur prouvai que dans toute cette histoire, le féticheur seul était coupable, que c'était lui qui avait conseillé de faire prendre et avait préparé la caze.

Je demandai que l'on questionnât séparément tous les

chefs que j'avais convoqués, pour savoir si « Néfuku » avait agi suivant les coutumes du pays et si eux connaissaient les lois du blanc sur cette matière.

Tous furent unanimes à répondre qu'ils auraient fait comme « Néfuku », ne connaissant pas d'autres lois.

La bonne foi de mon client était donc évidente et je réclamai son acquittement et sa mise en liberté immédiate avec tous les frais à charge de l'Etat. Je fus assez heureux pour faire adopter toutes mes conclusions et c'est encore avec une réelle satisfaction que je donne ci-joint la copie du jugement :

LÉOPOLD II, Roi des Belges,
Souverain de l'Etat indépendant du Congo.

A tous présents et à venir faisons savoir :

Le tribunal d'appel,

composé de Messieurs Fuschs, juge, Monet, Rezette, De Keyzer et Detail, assesseurs, Baerts, procureur d'Etat, et Fischer, greffier ;

Vu l'appel interjeté le trois janvier 1880 dix par le Procureur d'Etat d'un jugement prononcé par le tribunal répulsif de première instance du Bas Congo à charge du nommé « Nefuku », condamnant l'intéressé à la peine de mort du chef d'empoisonnement ;

Vu les pièces de procédure et de jugement ;

Ouï le Ministère public et ses réquisitions ;

Entendu l'intéressé dans ses moyens de défense, présentés

tant par lui-même que par son défenseur Monsieur Michaux ;

Attendu que l'appel est régulier dans la forme !

Attendu qu'il n'est pas établi que l'intéressé s'est rendu coupable du crime d'empoisonnement tel qu'il est défini par l'article 6bis du Code pénal ;

Le tribunal :

Reçoit l'appel et y faisant droit ;

Renvoie l'intéressé des fins de l'accusation ;

Met à néant le jugement du 6 décembre 1889 ;

Met tous les frais tant de 1re instance que d'appel à charge de l'Etat ;

Ordonne la mise en liberté immédiate.

Ainsi fait, jugé et prononcé en audience publique, à Boma, le huit février 1880-dix.

Dont coût pour expédition : Un rôle quatre francs.

Le greffier du tribunal d'appel,
(Signé) G. FISCHER

Le jugement rendu, je fus immédiatement félicité et complimenté par tous mes camarades. Nous fêtâmes même tant et si bien ce succès judiciaire, qu'en faisant acquitter « Néfuku » j'eus pu être la cause involontaire de la mort d'une demi-douzaine de mes amis.

Enfin, tout est bien qui finit bien, et nous en fûmes quittes pour un mal de tête général le lendemain matin.

Peu de temps après ces différentes aventures, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir pour le haut Congo.

Enfin, mon vœu le plus ardent allait s'accomplir, et

moi aussi j'allais tâter du continent mystérieux; j'allais éprouver les sensations que vous donne la marche en avant vers l'inconnu et, après avoir contemplé l'immensité des mers, sous ses aspects les plus calmes, les plus enchanteurs ou les plus terribles, j'allais pouvoir me rassasier, m'enivrer de l'immensité des plaines herbeuses, des déserts arides et des forêts vierges.

Mon imagination vagabonde les peuplait à plaisir des êtres les plus fantastiques et mes instincts de chasseur me faisaient rêver des tableaux à faire pâlir d'envie Nemrod lui-même. Aussi mes apprêts furent-ils vite terminés. J'étais bien fier et je me sentais fort.

Jamais en Belgique, lorsque j'endossais mon habit pour assister à un bal ou à une soirée de gala, je ne m'étais senti aussi heureux, aussi content de moi-même, que ce jour, lorsque, ma toilette de voyage terminée et mon bâton à la main, je me contemplai dans la glace.

Il me semblait que j'étais grandi, je me souris à moi-même et pendant l'espace d'une minute je me crus presque beau.

Le 28 février, donc deux mois après mon arrivée à Boma, je fis mes adieux aux camarades et, après avoir pris congé du major Cambier, je m'embarquai à bord du « Héron » qui devait me conduire à Matadi. De là, je devais gagner Léopoldville par la route des caravanes.

On m'avait prévenu que, chemin faisant, je rencontrerais le Gouverneur général Janssens et que celui-ci me désignerait le poste que je devais aller occuper.

Jusqu'alors, je ne savais qu'une chose: c'est que j'étais destiné à une station du haut, j'ignorais laquelle.

Quelques heures de bateau nous conduisirent à Matadi. Ici, autres scènes, autres décors, autres acteurs.

Matadi n'était qu'une pierre, un roc, mais une pierre immense, quelque chose de non rêvé qui vous stupéfie. Sentinelle avancée du continent mystérieux, Matadi semblait être un défi jeté par la barbarie à la civilisation.

Maintenant Matadi est une ville comme toutes les autres villes, avec sa gare, ses entrepôts, ses rues, ses maisons, ses jardins même (car on y a apporté de la terre à dos d'hommes et créé des jardins), avec en plus son originalité, son cachet spécial. En 1890, il n'y avait encore presque rien de fait.

Quatre ou cinq maisons et les ateliers du chemin de fer qui s'essayait à peine. Deux ou trois kilomètres de voies étaient terminés, il est vrai, et cela à force de patience, d'énergie et d'efforts surhumains. Mais à quel prix, ô mon Dieu!

Le travail était si ardu, le climat si malsain, la mortalité telle, que l'on pouvait dire avec raison que chaque traverse, chaque bille de la voie que l'on parvenait à placer avait

coûté la vie à un homme, recouvrait un cadavre. Qui a vu à ces débuts ce travail de Titans a dû, à moins d'être doué d'une seconde vue, douter de la fin.

Véritable miracle de conception et de savoir-faire, le chemin de fer du Congo, que j'ai parcouru lorsqu'il était presque terminé, a droit à toutes les admirations et c'est le cœur bien pénétré que je lui apporte le faible tribut de mon enthousiaste hommage.

Le commissaire du district de Matadi était à cette époque un officier autrichien nommé Danffelt.

C'était déjà un ancien qui avait eu l'honneur de servir sous Stanley. Lorsque je me présentai chez lui, il était malade et relevait à peine, si j'ai bonne mémoire, de sa dix-septième fièvre hématurique. Il était maigre à faire peur et jaune comme un citron.

Il me reçut très bien. Il n'avait pas grand'chose à m'offrir, car la station était pauvre en ce moment, mais il donnait de bon cœur. Comme il n'avait pas de chambre libre, il fit dresser mon lit dans la sienne.

Je ne l'ai connu que quelques heures, mais c'est encore avec reconnaissance et bonheur que j'envoie ce souvenir ému à cet ami d'un jour.

Le lendemain, nos porteurs étant réunis, je pris le sentier de la route des caravanes. Je ne vous décrirai pas ce voyage pédestre de dix-huit jours par monts et par vaux,

il l'a été trop souvent par des plumes plus autorisées que la mienne. Pour mon compte, je n'ai guère souvenance que des souffrances que j'y ai endurées.

Il s'y trouve, il est vrai, des points de vue admirables et, si l'on était moins fatigué et moins abruti par la chaleur épouvantable qui y règne, on trouverait que c'est bien beau.

Mais allez donc admirer une montagne, quand vous devez la gravir en plein soleil, alors qu'il y a 38° ou 40° à l'ombre, ou encore par une pluie torrentielle qui, rendant le sentier glissant, vous fait reculer d'un pas chaque fois que vous en avancez deux, comme à la procession d'Echternach.

Admirez-vous davantage le cours rapide et impétueux d'un torrent, si vous devez le traverser à gué avec de l'eau jusqu'au ventre? Il vous reste, il est vrai, les orages qui sont splendides, réellement impressionnants; mais comme alors, vous et vos gens, vous avez toutes les peines du monde à empêcher votre tente de s'envoler, ce plaisir même n'est pas de ceux dont on souhaite le retour.

Pour ma part, au risque de passer pour un profane et de manquer de poésie, je vous avouerai franchement que je n'ai ressenti que les désagréments du voyage sans apprécier les beautés et le pittoresque des sites.

Enfin, tout a un terme, même la route des caravanes;

neuf jours après mon départ de Matadi, j'arrivais à Lukongu, donc à mi-chemin. Le commandant Van Dorpe y était, à cette époque, commissaire de district, et le Gouverneur général, M. Janssens, de qui je devais recevoir ma destination définitive, y arrivait le lendemain matin. Aussi, à peine le jour a-t-il lui qu'il y a branle-bas de combat dans toute la station.

Partout on lave, on brosse, on astique. Il faut être « beau» , se montrer sous son aspect le plus avantageux.

Des vedettes ont été placées pour annoncer l'illustre visiteur.

Vers 9 heures, il est en vue du poste d'avis, on sonne le rappel, les troupes s'alignent, les blancs jettent un coup d'œil à leur miroir, tout est en ordre, attendons!

Bientôt Il paraît. Très imposant sur sa mule avec sa belle barbe blanche en éventail.

— Garde à vous! Apprêtez. Armes!

Tous les blancs se portent en avant, s'arrêtent et saluent militairement. Le Gouverneur veut rendre le salut, mais en ce moment la salve éclate presque dans les jambes de la mule et celle-ci, prise d'une terreur folle, fait un si brusque demi-tour, que M. le Gouverneur nous montre autre chose que sa belle et imposante figure.

Le protocole, en cette occasion, perdit quelque peu de

son prestige, mais je vous assure que la plus franche gaîté ne fit qu'y gagner.

Bientôt, cependant, M. le Gouverneur reprend son équilibre et nous, notre physionomie la plus officielle : la cérémonie peut se continuer sans autre incident remarquable.

Le soir, un banquet nous réunit tous, le petit incident du matin nous avait mis en gaîté et le plus bel entrain ne cessa de régner pendant la fête, encouragé d'ailleurs par la bonne humeur du Gouverneur, qui était le premier à rire de sa petite mésaventure.

A la fin du dîner, il eut même l'occasion de prendre une petite revanche, et il ne la rata pas.

L'officier qui faisait les fonctions de majordome, peu habitué à héberger aussi illustre et aussi nombreuse compagnie, ne savait où donner de la tête, surtout qu'il n'avait pour le seconder dans ses honorables et difficiles fonctions que des cuisiniers et des serviteurs noirs.

Tout s'était cependant bien passé et monsieur X... commençait à respirer. L'on avait doublé le cap dangereux du potage et des sauces, sans tacher aucun habit. On allait donc servir le café.

Fût-ce un oubli, une distraction, je n'en sais rien, mais le fait est que monsieur X..., ayant négligé de se rendre à la cuisine afin de donner ses ordres pour ce dernier ser-

vice; il y avait donc une gaffe à faire; les boys ne manquèrent pas l'occasion.

Bientôt ils apparaissent avec un service tout dépareillé et tout ébréché.

A cette vue, le pauvre X... se trouble, bredouille et finit par déclarer au Gouverneur que la station possède un service tout neuf qui n'a même jamais servi. Il se lève et veut se précipiter pour aller le chercher, mais le Gouverneur, prenant son air le plus bonhomme, lui dit : « Laissez, monsieur, il faut le conserver, afin de l'étrenner dans une plus belle occasion. »

Pauvre X..., je ne sais pas si dans son désespoir il eut un instant l'intention de faire comme Vatel, mais ce que je sais fort bien, c'est que le lendemain matin il avait encore l'air tout penaud et qu'il racontait à tout le monde qu'il n'y avait que lui pour avoir une guigne semblable.

Ce soir également, je fus bien innocemment un prophète de mauvais augure.

Le Gouverneur m'avait appris incidemment que j'étais désigné avec le lieutenant Vial pour rejoindre M. Le Marinel au camp de Lusambo; un peu lancé, je pris immédiatement Vial à partie et je répondis en riant à M. le Gouverneur que moi j'arriverais certainement au camp, mais que Vial resterait en route.

Et comme intrigué, on me demandait sur quoi je basais

mes présages, je leur dis que j'avais remarqué que Vial ne souriait jamais aux femmes et ne trinquait jamais avec les camarades ; que, à mon avis, cela dénotait un esprit chagrin et un manque de ressort dans l'organisme et que par conséquent j'estimais que Vial n'était pas fait pour vivre au Congo.

Tous, Vial le premier, rirent bien de ma boutade, ne se doutant guère que la prédiction qu'elle contenait devait se réaliser à courte échéance.

Le lendemain matin, ma caravane étant prête à partir, j'allai présenter mes respects au Gouverneur et prendre ses derniers ordres.

Il me tint ce langage :

— « Je vous ai désigné pour le haut Congo, c'est vous » dire qu'à partir de ce moment va commencer pour vous la » véritable vie d'Africain. Ce que vous en avez vu jusque » maintenant dans le bas Congo n'est qu'une mauvaise » copie. Dans cette vie, il y a deux espèces de gens : ceux » qui ont de la chance et ceux qui n'en ont pas. Si vous êtes » de ceux qui ont de la chance, vous serez bien portant et » vos trois ans terminés, vous retournerez en Europe. Si, » au contraire, vous êtes de ceux qui n'en ont pas, si vous » êtes marqué par le sceau de la fatalité, faites ce que vous » voulez, vous êtes condamné d'avance et, comme tant » d'autres, vous tomberez victime de la barbarie, martyr

» de la civilisation. En tout cas, je vous souhaite de la » chance et même beaucoup. »

Sur ce, je pris congé. Il n'était pas très encourageant, M. le Gouverneur, avec ses gens qui ont de la chance et d'autres qui n'en ont pas. Mais enfin, ses vœux m'ont porté bonheur, puisque, après sept années d'Afrique, ma santé est restée si exubérante qu'elle fait même tout mon désespoir et celui de ma pauvre bête de cheval, qui, lui, n'a vraiment pas de chance, puisqu'il continue à être condamné à me porter.

Je ne vous parlerai pas de mes nouvelles étapes, c'est toujours la même chose pour changer : des montagnes qu'il faut escalader, des vallées qu'il faut descendre, des torrents qu'il faut traverser, puis remonter pour redescendre encore et ainsi de suite jusque Léopoldville, où j'arrivai au bout de neuf nouveaux jours de marche.

CHAPITRE V.

Arrivée à Léopoldville. — Mort tragique de Vial. — En route pour Lusambo. — Impossible de franchir la barre. — Hospitalité charmante des Pères de Bergh Ste-Marie. — Mon ami le Père « U ». — Plus fort que le diable! — Les distractions du Père Ferdinand. — Le Congo et le Kassaï. — Nous servons de festin aux moustiques. — « Baron, où est la lune »?

Je précédais Vial de quelques heures, ou du moins je le supposais. J'annonçai même son arrivée imminente et l'on retarda le dîner d'une demi-heure à son intention.

Pauvre Vial, il ne devait pas le partager avec nous, et à ce moment même il se mourrait seul, sans secours, sans une parole d'amitié, sans la pression d'une main affectueuse au milieu de nègres curieux ou indifférents, qu'il ne pouvait comprendre et dont il ne pouvait se faire comprendre.

Nous l'attendîmes en vain toute la soirée et le lendemain matin nous nous apprêtions à aller à sa recherche, quand ses porteurs arrivèrent à la station avec son cadavre, qu'ils transportaient dans une couverture transformée à cet effet en hamac. Je ne pouvais en croire mes yeux.

Etait-ce bien lui que j'avais quitté la veille plein de force et de santé? Toute la station fut bien vite en émoi. Tout le monde courait, tout le monde questionnait et les pauvres

diables de nègres, tout interloqués, ne savaient à quel fétiche se vouer. Enfin, le calme s'étant quelque peu rétabli, nous sûmes que notre ami avait commis l'imprudence de voyager sans son casque en plein soleil et qu'il était tombé comme foudroyé, mort d'insolation.

Il était déjà tout noir et la décomposition ayant commencé son œuvre, on dut l'enterrer ce jour même. C'est à peine si l'on eut le temps de lui confectionner une boîte ressemblant à un cercueil.

Un enterrement est toujours triste. Mais celui-ci fut lugubre.

Non seulement le pauvre était mort seul, sans consolation, mais de tous ceux qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure, j'étais le seul qui le connût un peu. Il était, je crois, de famille catholique, et ce fut un pasteur protestant qui récita les dernières prières sur sa tombe.

Cette mort nous pesa à tous, à moi surtout, comme un horrible cauchemar, et maintenant encore, après dix-sept ans, je ne puis y songer sans un frisson d'effroi.

Je passai près d'un mois à Léopoldville en attendant le steamer qui devait me conduire à Lusambo et, contrairement aux autres stations où j'avais partout reçu l'accueil le plus flatteur, le plus empressé, je n'eus pas à me louer de mon séjour dans celle-ci.

Le monsieur qui y commandait alors n'avait rien trouvé

de mieux, afin d'humilier les officiers, que de créer deux tables. A la première, qu'il présidait, les officiers ayant rang de capitaine étaient seuls admis. Quant aux lieutenants et sous-lieutenants, ils devaient manger à la seconde, où se trouvaient également tous les ouvriers de la station, dont quelques-uns peu éduqués et peu recommandables.

Je refusai net de me plier à un ordre que je considérais comme préjudiciable à ma dignité et je déclarai que l'on avait à me servir chez moi ou à me donner les moyens de regagner la côte. De plus, j'informai qui de droit en très haut lieu de ce qui se passait et j'eus la satisfaction d'apprendre trois mois après que des ordres formels avaient été donnés pour que pareils abus de pouvoir ne se reproduisent plus.

Il y avait cependant de braves cœurs à Léopoldville comme partout ailleurs et les charmantes causeries que j'avais avec le commandant Nankin, qui commandait la force publique, et le capitaine du génie Carton, qui avait la direction du port, me distrayaient de mes ennuis et me faisaient prendre mon mal en patience.

Enfin le bateau fut prêt et nous pûmes embarquer.

Je devais faire le voyage à bord du « Stanley » en compagnie d'un sous-officier appelé Verdick. Le capitaine du bord était un Danois, nommé Matsen, et le mécanicien s'appelait Deman. Nous avions aussi à bord environ 150

soldats, 2 canons et de nombreuses charges en destination de Luébo et de Lusambo.

De plus, un petit steamer, la « Ville de Verviers » devait naviguer avec nous, ou tout au moins, nous retrouver pour la couchée. Doorme, un camarade des chasseurs à cheval, en était le seul passager et, comme il était destiné au district du Kassaï, il devait nous quitter à Luébo.

Le tout alla bien jusqu'à l'embouchure du Kassaï, mais là, les eaux étaient si fortes et notre chargement était si complet, que nous ne pûmes jamais franchir la barre.

Le capitaine Matsen prit donc le parti de nous débarquer à la mission de Bergh-Sainte-Marie et de retourner à Léopoldville à bord de la « Ville de Verviers » pour chercher de nouveaux ordres. C'est ainsi que pendant huit jours nous devînmes, Doorme, Verdick et moi, les hôtes de la mission.

Le supérieur était le père de Bac, mais mon camarade était le père Huberlan, le père U, comme nous l'appelions familièrement, le même qui devint plus tard pro-vicaire apostolique à Boma et y mourut.

Nous fûmes reçus on ne peut mieux et ces bons pères firent tout ce qui était en leur pouvoir pour nous faire passer le plus agréablement possible ces quelques jours d'attente.

Le jour et quelquefois la nuit, j'allais à la chasse ou à

l'affût avec le père U, et le soir nous chantions ou encore nous tournions une manivelle; un aristophon nous jouait ses plus belles polkas et ses valses les plus entraînantes.

Je me souviens même qu'un soir, ayant pris le père U à bras le corps et le portant dans mes bras, je fis tout une valse avec lui.

La valse finie, le pauvre père U tomba tout étourdi sur un fauteuil. Nous nous tordions de rire; le père U prétendit que ce jour-là j'avais été plus fort que le diable, puisque ce dernier n'avait jamais pu le faire danser.

Un autre jour je me récriai de ce que les pères que je savais très pauvres nous servaient du vin à table tous les jours au dîner.

— Tais-toi, me dit le père U en me poussant du genou et en me montrant le père supérieur du coin de l'œil. Il ne nous en donne jamais que lorsqu'il y a des invités.

Enfin ils furent charmants et leur hospitalité aussi large que leurs moyens le leur permettaient.

Ce fut là, et bien entendu avec le père U, que je fis ma première chasse au buffle. Celle-ci est très dangereuse et le cœur me battait un peu le jour où, à 4 heures du matin, nous allâmes nous poster sur un de leurs sentiers qui mènent au fleuve et par lesquels ils ont l'habitude de passer au petit jour lorsqu'ils vont se désaltérer.

Nous étions là depuis une heure environ et je commen-

çais à sommeiller, quand tout à coup j'entendis un bruit du diable et, un buffle qui nous avait probablement éventés, passa près de nous à fond de train. Il passa même si près, qu'il faillit renverser le père U.

Je n'ai jamais été aussi saisi et je me demande encore comment cela se fit, mais aucun de nous deux ne songea à lâcher son coup de fusil. Il faut croire que je n'étais pas encore bien aguerri à la vie d'Afrique.

Fatigués! de mauvaise humeur! nous regagnâmes la mission, où, pour nous consoler, on ne nous épargna pas les plaisanteries sur nos exploits cynégétiques.

Il nous fallait une revanche; le lendemain matin le père U et moi décidons de passer le Kassaï pour aller chasser du côté où se trouvait l'ancien poste de Kwamouth. Doorme se joint à nous et le père Ferdinand demande aussi à nous accompagner.

Ce dernier, excellent homme du reste, convenait beaucoup mieux pour faire un moine cloîtré qu'un missionnaire. Toujours en conversation avec le ciel, c'est à peine s'il s'apercevait de ce qui se passait sur la terre.

A l'heure dite, donc, nous sommes tous les quatre sur la berge prêts à nous embarquer en pirogue pour faire la traversée, qui est très difficile et même dangereuse, à cause de la rapidité du courant.

Nous avions déjà fait un bon bout de chemin quand nous

nous apercevons que le père Ferdinand avait oublié ses cartouches. Il fallut donc faire demi tour et cela ne contribua pas à nous mettre de très bonne humeur.

Nous nous mettons en chasse et après trois heures de marche fatigante, nous nous décidons au retour, presque bredouille : une pintade et deux perdreaux pour nous quatre !

Avant de partir, nous nous asseyons sous un arbre et mangeons quelques papayes pour nous rafraîchir, puis nous nous embarquons sous un soleil de plomb.

Nous avions fait presque la moitié du trajet lorsque le père Ferdinand s'aperçoit qu'il a oublié son fusil contre l'arbre où nous nous étions reposés. Il fallut donc de nouveau faire demi-tour. Je vous laisse à penser si nous étions heureux et satisfaits. Enfin, tout bien en place et après avoir constaté dûment que le père Ferdinand n'avait plus rien oublié, nous nous embarquons.

Mais quelle n'est pas notre surprise et notre joie de voir que pendant notre retour à terre une immense bande de canards est venue s'abattre sur le banc de sable qui se trouve au milieu du fleuve. Il y en avait bien mille.

Nous allons donc pouvoir, en peu d'instants, faire une chasse magnifique. Nous convenons de nous approcher le plus près possible des canards, puis tous ensemble de tirer nos deux coups dans la bande.

Le père U est en avant dans le canot (c'est lui qui doit donner le signal), puis vient le père F, puis moi et ensuite Doorme.

Nous nous félicitons déjà de notre manœuvre, quant à environ 80 mètres des canards un coup de feu éclate. C'est le père F, qui vient de tirer et son coup de fusil est parti si près de la tête du père U, qu'il fait tomber son chapeau. Le père U se retourne furieux et s'adressant au gaffeur :

— Cette fois-ci, dit-il, je dirais bien imbécile !

Quant à moi, je n'ai rien dit, mais j'étais dans une rage telle qu'il me semblait que cela m'aurait fait un sensible plaisir de jeter cet incorrigible distrait par dessus bord.

Quant à lui, il était réellement malheureux des mésaventures dont il était cause, et je suis certain que, rentré dans sa cellule, il s'est donné la discipline pour se punir des péchés de colère qu'il nous avait fait commettre involontairement. On m'a dit depuis qu'il était mort. Il aura probablement oublié quelque jour de respirer. C'était un saint homme, il sera donc allé retrouver Dieu qu'il aimait tant.

Enfin, des ordres nous arrivèrent de Léopoldville et après nous être délestés d'une partie de notre chargement et l'avoir confié aux pères de la mission, nous prîmes congé de ceux-ci et pûmes continuer notre voyage.

Mais avant de partir, qu'il me soit permis d'ouvrir ici

une petite parenthèse pour rendre hommage à ces braves gens et les remercier de nouveau de tout ce qu'ils ont fait pour nous. Jamais hospitalité ne fut plus large, plus franche, plus sympathique et ils en avaient double mérite puisque je l'ai dit plus haut, ils n'étaient pas riches.

La plupart d'entre eux, si ce n'est pas tous, hélas! ne sont plus.

Ils sont partis pour un autre monde. Puissent-ils avoir trouvé la récompense qu'ils ont si bien méritée! Ce devoir de reconnaissance accompli, en route pour Lusambo.

Que vous dire du voyage, si ce n'est vous parler du fleuve , de ses affluents, le Kassaï, la Lulua et le Sankuru, ainsi que de leurs riverains?

Les deux rives du Congo sont des plus accidentées et vraiment superbes. On dirait qu'un grand architecte, voulant attacher son nom à une œuvre impérissable, s'est complu à en faire un chef-d'œuvre inimitable.

A droite et à gauche, d'immenses collines affectent à plaisir les formes les plus bizarres et les plus fantastiques.

Tantôt, elles sont très hautes et arides, formées de rochers superposés de différentes couleurs (j'en ai vu qui étaient rouges, blanches et noires), ou encore parfois de teintes uniformes. Elles sont, du moins le plus grand nombre, taillées à pic et baignent fièrement leur pied dans le lit du fleuve, qu'elles semblent vouloir défier.

D'autres fois, elles se font mignonnes, sont couvertes d'une végétation des plus variées et affectent toutes les formes d'un parc immense et féerique.

Quant au fleuve, on dirait qu'il a honte de se laisser vaincre, de se sentir emprisonné; dans sa colère impuissante, il veut remplir tous les espaces que les collines lui ont laissés.

Si elles ne lui marchandent pas trop la place, son cours est calme et majestueux, de ce calme profond qui sied si bien aux forts. Mais se resserrent-elles, il devient rageur, et on le voit aux tourbillons profonds qu'il forme dans sa course. Les collines empiètent-elles sur son domaine en jetant d'énormes rochers dans son lit, sa rage alors ne se contient plus et il devient terrible. On l'entend mugir à plusieurs lieues de distance et les siècles eux-mêmes n'ont pu apaiser sa rage impuissante.

Quant au Kassaï, il est certainement moins imposant que le Congo, quoique son volume d'eau soit aussi considérable, mais, s'il n'a pas la majesté imposante du premier, il n'en a pas non plus les fureurs.

Son cours est calme, ses rives peu montueuses et il roule ses eaux sur un lit de sable. Comme un bon bourgeois, il a peu de prétention à l'esthétique, il paraît cossu, sage et tranquille. C'est un patriarche qui a le souci et la fierté de sa nombreuse famille et il nous la présente, sous forme

de canaux enserrant d'innombrables îles, de toutes formes et de toutes grandeurs.

Ses rives hospitalières sont peuplées de toute la faune congolaise.

Mais l'animal que, entre tous, l'on rencontre le plus, celui qui semble le plus s'y complaire, qui paraît le mieux s'y trouver dans ses domaines privés, c'est incontestablement l'hippopotame, car le Kassaï, avec ses nombreuses îles herbeuses et ses rives basses, semble avoir été créé expressément pour lui. Aussi, en a-t-il fait son séjour de prédilection et est-ce par centaines que l'on peut en compter les familles. Il y en avait tellement à cette époque, qu'ils constituaient même des obstacles pour les petits steamers, auxquels ils faisaient parfois courir un véritable danger.

Amateur de chasse comme je le suis, je vous laisse à penser si je m'en donnais à cœur joie dans ce véritable Eden pour le chasseur.

Tous les jours, lorsque le steamer stoppait pour faire du bois, je partais en pirogue pour la chasse et, amour-propre de chasseur à part, je puis affirmer que je ne suis jamais rentré bredouille.

Je pourrais même citer quelques tableaux réellement merveilleux, mais je craindrais que certains confrères ne les prennent trop pour des histoires... de chasse.

Cette belle passion me joua, un jour, ou pour mieux dire un soir, un assez mauvais tour: Suivant mon habitude, j'étais parti vers 4 heures en pirogue; or, à cet endroit, le Kassaï forme des centaines de petites îles. Tout au plaisir de la chasse, j'avais oublié l'heure et, lorsque le soleil se coucha brusquement à l'horizon, vers 6 heures, et que je voulus regagner le steamer, nous nous égarâmes dans les nombreux chenaux formés par toutes ces îles.

Continuer notre route, c'était risquer de nous éloigner davantage du steamer, de plus la navigation devenait très périlleuse, car des hippopotames s'y trouvaient par centaines et, comme il faisait très noir, nous ne les voyions pas, mais rien n'était plus impressionnant que de les entendre émerger à quelques pas de nous et respirer bruyamment.

L'un d'eux vint même heurter le bord de la pirogue et faillit la faire chavirer. J'en avais réellement la chair de poule et je donnai immédiatement l'ordre d'aborder.

Nous débarquâmes sur une petite île herbeuse, absolument dépourvue de bois et où nous n'eûmes par conséquent pas même le triste privilège d'allumer du feu pour réchauffer nos membres engourdis par l'humidité de la nuit et nous préserver plus ou moins de la visite des moustiques et des hippopotames.

Tous les malheurs semblaient s'acharner sur nous: il y

avait un brouillard des plus intenses et des plus froids, tous les moustiques du Kassaï semblaient s'y être donné rendez-vous et s'acharnèrent si bien sur nos malheureuses personnes, que, le lendemain matin, nos figures étaient gonflées au point que c'est à peine si on apercevait encore les yeux.

Les hippopotames nous régalèrent d'un concert infernal qui ne prit fin qu'avec la nuit: à chaque instant, nous les entendions sortir de l'eau ou s'y replonger, ce qui nous tenait dans des transes continuelles par la peur que nous avions d'être écrasés.

Enfin, le jour parut et avec lui finirent nos souffrances. Au steamer, on s'était bien douté de notre mésaventure et, dès le petit jour, le capitaine fit siffler le navire et tirer des coups de fusil pour nous indiquer la route; nous n'eûmes donc aucune peine à le retrouver.

Longtemps encore je me souviendrai de cette nuit sans sommeil, où j'ai été gelé, mangé par les moustiques et où j'ai risqué d'être noyé d'abord, puis piétiné par les hippopotames.

A mon arrivée à bord, mes camarades me plaignirent beaucoup de mes mésaventures de la nuit, mais au fond, je crois qu'ils avaient surtout une furieuse envie de rire, en voyant mon air déconfit et ma figure bouffie par les piqûres des moustiques. Ils auront dû s'en donner à cœur

joie lorsque, retiré dans ma cabine, je fus me reposer des fatigues et des émotions de la nuit.

Je leur pardonne d'ailleurs bien volontiers et j'avoue qu'à leur place j'aurais fait comme eux.

Mais continuons notre voyage jusque Luébo où nous devions laisser notre ami Doorme.

Nous fîmes un crochet, ce qui me permit de visiter la Lulua et la station de Luébo.

Sans avoir la prétention de faire grand et d'en imposer par le volume de ses eaux, comme le Congo ou le Kassaï, la Lulua est cependant très jolie, coquette surtout, car elle change de parure à chaque instant; mais toujours gracieuse, tant dans son cours que dans ses courbes, elle semble n'avoir d'autre préoccupation que de vous plaire. Luébo, lui, n'est plus qu'une simple station commerciale que l'Etat a cédée à une Compagnie.

Cette station est toute petite, mais, située dans l'angle formé par la Lulua et le Luébo, elle se présente très bien; entourée de ses beaux caféiers et citronniers, elle a son cachet spécial et tout à fait original.

Nous y séjournâmes 24 heures et y fûmes très bien reçus; je pus constater que la station était parfaitement tenue et qu'elle faisait un chiffre d'affaires énorme, grâce à son gérant d'alors qui était très aimé des indigènes et dont

je regrette de ne pouvoir citer le nom, celui-ci m'échappant complètement.

Notre déchargement terminé, je fis mes adieux à mon vieux camarade Doorme et en route pour Lusambo. Cependant, avant de le quitter, il faut que je vous conte une mésaventure qui lui était arrivée en cours de route.

Il faisait, comme je vous ai dit, le voyage à bord de « La Ville de Verviers », petit steamer de 12 tonnes ayant pour pilote un Acra du nom de Danky.

Un jour donc que Doorme, la pipe à la bouche et debout à l'avant du navire contemple les berges du Congo, il reçoit tout-à-coup un choc formidable, le steamer est presque soulevé de l'eau et tout l'équipage, y compris Doorme et Danky, roule pêle-mêle au fond du steamer.

Comme Doorme, effrayé à juste titre, demande ce qui se passe, Danky lui répond de son air le plus naturel :

— « Ce n'est rien, master, n'ayez pas peur, je sais bien ce que c'est. C'est un rocher qui se trouve sous l'eau, je le connais bien, allez ! c'est la troisième fois que je vais dessus. »

Enfin, puisque nous en sommes aux historiettes, je ne puis m'empêcher de vous en conter encore une qui nous advint en cours de route.

Comme nous n'avions pas de cuisinier à bord du « Stanley », j'avais déniché parmi mes Haoussas un individu qui

parlait un peu de français, et comme il m'avait affirmé qu'il avait déjà fait cuire des moambes, préparé des chikuangues et rôti des chiens dans son pays, je lui avais donné le titre et les fonctions de cuisinier en chef de l'expédition.

C'était bien le plus grand voleur que j'aie jamais connu et je crois qu'il eût rendu des points à n'importe quelle cuisinière pour faire danser l'anse du panier.

Lorsque je le fis appeler pour lui confier ses délicates fonctions, il se présenta à nous avec une vieille buse et en redingote, mais bien entendu pieds nus et sans pantalon.

En vertu de son chic, nous lui donnâmes le nom de baron, nom qui lui resta dans la suite et dont il était d'ailleurs très fier.

Un soir donc, nous étions réunis sur le pont et, comme la lune n'était pas encore levée, nous discutions l'endroit probable où elle allait nous apparaître.

Comme nous ne parvenions pas à nous mettre d'accord, je dis aux camarades que le plus simple était de nous adresser à un nègre, vu que ces enfants de la nature sont habituellement très experts sur ces sortes de choses.

J'appelle donc baron.

— Baron, lui dis-je, où est la lune maintenant?

Il se trouble, bredouille, et comme il avait probable-

ment quelque nouveau larcin à se reprocher, il finit par me dire :

— Je n'en sais rien, monsieur. Je vous jure que ce n'est pas moi qui y ai touché et si vous ne la retrouvez pas, c'est qu'il y aura encore un des boys qui l'aura mangée.



CHAPITRE VI.

A Lusambo. — Fermier, boutiquier et cuisinier. — Cris de guerre! — Gongo Lutété et Descamps. — Ma première bataille. — Ai-je eu peur. — La critique est si facile! — Retour de Le Marinel et de Gillain. — Le noir habille très bien. — Pauvres cochons! — Leçon de modestie donnée par une tornade. — Qui a eu le plus peur : l'éléphant ou moi? — J'ai la variole: échaudé d'abord.... Je suis pelé ensuite. — Six mois sans nouvelles!..... Sélôo!......! Sélôo! — En expédition. — « Si vous en mourez, c'est vous qui l'aurez voulu! »...... — Je le vise avec soin et..... je le manque.

Entrons donc dans le Sankuru.

Ici encore la scène change, ce sont d'autres décors, d'autres acteurs et d'autres mœurs. Pour rester dans le vrai, je devrais dire que c'est encore plus beau que tout le reste, mais je craindrais d'être taxé d'exagération.

Quelle différence avec le bas Congo! Autant celui-ci nous est apparu pauvre et triste, autant le haut vous apparaît riche, riant et prospère. Les habitants eux-mêmes ne se ressemblent pas.

Dans le bas Congo, on voit de suite que la race est dégénérée et avachie par l'abus des boissons alcooliques, tandis qu'ici on voit une race forte, saine, intelligente, presque belle.

Ici, l'indigène n'a pas peur du blanc, on voit qu'il a été bien traité, il le recherche même.

Tous les jours, du haut de ma cabine, je puis jouir d'un spectacle inoubliable, d'un coup d'œil merveilleux.

Une cinquantaine de pirogues évoluent autour du bateau.

Tous les noirs nous offrent en vente les marchandises les plus invraisemblables, voire même... des membres de leur famille.

Les habitants du Sankuru sont très habiles aux ouvrages de mains. Ils confectionnent, entre autres choses, des nattes et des étoffes indigènes qui sont réellement superbes ; ainsi que des haches, des lances, des couteaux et des gobelets en bois qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre et dénotent, par leur originalité et leur fini, beaucoup de goût et d'art chez ces artistes, enfants de la nature.

Ils sont aussi très commerçants et, je crois, un peu moins voleurs que les autres. Pour me résumer, je dois dire que c'est une très belle race, qui est aussi intelligente que sympathique et qui, je n'en doute pas, bien conduite, arrivera en très peu de temps à un degré relativement élevé dans la civilisation.

Mais c'est assez parler du nègre pour le moment ; nous voilà à Lusambo, mon port d'attache, là où je dois plus ou moins passer mes trois années d'Afrique.

Lusambo vient à peine de naître, il n'y a pas trois mois qu'il est fondé. C'est Le Marinel qui y commande ; il a

avec lui pour le seconder les lieutenants Gillain, Descamps, Legat et Puissant, l'armurier Lovinfosse, le magasinier Piette, enfin le sergent Verdick et moi qui venons d'arriver.

Lorsque nous débarquâmes, Le Marinel et Gillain étaient en expédition, ils étaient allés faire une reconnaissance destinée à relier le poste de Bena Kamba à Lusambo.

C'était le lieutenant Descamps qui commandait en l'absence de Le Marinel. Il me reçut très bien et, en peu de jours, nous devînmes bons camarades ainsi d'ailleurs qu'avec les autres habitants de la station, tous de charmants garçons.

La besogne était répartie comme suit: Legat et Piette les constructions, Puissant le magasin, Lovinfosse était à la fois armurier, forgeron, menuisier et charpentier. Verdick instruisait les recrues. Moi, j'avais l'achat des petits vivres et la ferme, ainsi que la cuisine.

J'étais enchanté.

L'achat des petits vivres me procurait l'occasion de faire la connaissance de tous les nègres des environs, me donnait la facilité d'apprendre la langue du pays et me permettait de faire des études de mœurs très intéressantes. De plus, mes visites aux plantations et mon titre de fournisseur de la table me donnaient l'occasion de m'adonner à mon plaisir favori: la chasse.

J'étais parfaitement heureux, cette vie me plaisait beaucoup. Je passais mon temps à visiter mes plantations et mon jardin, j'allais voir mes vaches et mes chèvres, je caressais de l'œil le dos dodu de mes cochons ou je comptais les œufs que m'avaient donnés mes poules et mes canards.

Entretemps, je faisais du commerce avec les indigènes, j'allais goûter la soupe ou la sauce, je m'assurais que le cuisinier ne nous volait pas trop ou qu'il ne se lavait pas les pieds dans notre marmite à soupe; le reste du temps, je le passais avec mon brave Pitch à battre les environs.

C'était tout-à-fait charmant et je commençais à trouver que la vie au Congo était sensiblement la même qu'en Belgique, avec un peu de chaleur en plus; quand, un jour, un bruit de guerre vint jusqu'à nous et me rappela que je n'étais pas seulement fermier et cuisinier, mais officier avant tout.

Le fameux Gongo Lutété avait quitté son repaire de brigands et déchaîné ses bandes sanguinaires sur la contrée; l'on nous affirmait même qu'il n'était plus qu'à trois jours de marche de Lusambo.

Dans cette circonstance, Descamps envoya Legat en reconnaissance et ayant appris que la nouvelle était certaine, il résolut de marcher à sa rencontre.

Gongo Luteté, avec toute sa bande, campait auprès du

village de Gongo des Batempas, à près de trois jours de marche de Lusambo.

Les mesures prises par Descamps furent celles-ci : Verdick garderait Lusambo avec quelques hommes, tandis que Descamps marcherait contre Gongo avec deux cent trente soldats noirs commandés par Legat, Puissant, Lovinfosse, Piette et moi.

Nous fîmes une marche forcée et le lendemain matin nous nous trouvions campés à environ trois mille mètres de l'endroit où le redouté chef arabe avait établi son camp.

Les quelques villages que nous avions rencontrés étaient tous déserts, leurs malheureux habitants s'étant enfuis dans la brousse pour échapper si possible à la mort ou tout au moins à la captivité.

Nous avions également rencontré quelques gens de Gongo qui apportaient de menus présents à la station et qui nous assuraient des bonnes intentions de Gongo à notre égard. Aussitôt arrivé, Descamps après avoir pris ses premières dispositions en cas d'alerte, envoya un zanzibarite de nos soldats vers Gongo pour lui demander une entrevue.

Celui-ci fit répondre qu'il viendrait lui-même nous visiter dans notre camp. En effet, environ une heure après, Gongo s'amena avec tout son appareil guerrier auquel il avait donné l'air le plus imposant qu'il avait pu. Sa venue nous fut annoncée par une batterie de tambours et de tam-

tams de toutes formes et de toutes grandeurs, d'autres artistes frappaient sur des gongs ou soufflaient dans des trompes en ivoire. Cela faisait bien la plus infernale cacophonie qui se puisse rêver et un tapage à crever tous les tympans.

Le cortège était composé de la façon suivante : un groupe de tambours, puis venant à la file indienne 983 de ses soldats portant tous le fusil sur l'épaule droite, mais à la mode arabe, c'est-à-dire la crosse en arrière, l'arme étant maintenue dans cette position par la main droite, qui tient le canon à pleine main.

Venaient ensuite les chanteurs et la musique de Gongo que je vous ai décrite tantôt, puis ses amazones et ses porteurs de fusils, enfin Gongo entouré de ses Nyamparas les plus fidèles et les plus dévoués.

Tout ce monde défilait dans l'ordre le plus parfait, et, en arrivant devant nous, se groupait rapidement de façon à former un demi-cercle dont leur chef devait occuper le centre.

C'était la première fois, depuis mon arrivée au Congo, que je voyais un pareil développement de force militaire nègre en même temps qu'une cérémonie que je qualifierai presque de grandiose et certainement de très impressionnante. Je crois que nous étions tous plus ou moins émus.

Le souvenir m'en est resté si vivace, qu'il me semble que la scène s'est passée il y a quelques jours à peine.

En arrivant, Gongo marche droit vers nous et nous donne la main à la mode européenne, tout en nous souhaitant le bonjour.

Il n'y a pas l'ombre d'une hésitation dans sa marche, et tout, dans sa façon d'être, dénote au premier abord un homme sûr de lui-même et qui a l'habitude d'être obéi.

Il pouvait avoir environ 40 ans, d'une taille moyenne et bien prise, il était plutôt bien de sa personne et rien, ni dans son maintien pondéré, ni dans son œil grand et intelligent, plutôt doux, ne dénotait l'esclavagiste sanguinaire qui terrorisait toute une contrée.

L'entrevue fut des plus cordiales, mais on ne parla pas d'affaires et il fut convenu que Descamps rendrait la visite dans l'après-midi. Ainsi fut fait: Descamps, Legat et Puissant, avec une cinquantaine de soldats d'escorte, se rendirent chez lui pendant que je restais au camp avec Piette et Lovinfosse prêts à tout événement.

Ce jour, les choses en restèrent là, et ce fut seulement le lendemain matin que l'on entama la grande palabre au moyen d'interprètes que l'on s'envoyait réciproquement. Descamps fit remarquer à Gongo que la zone d'influence convenue entre les Arabes et l'Etat avait le Lomani pour

frontière, qu'il se trouvait en ce moment sur notre territoire et qu'il avait à le quitter et à retourner chez lui.

Je n'entrerai pas dans tous les détails des pourparlers, il me suffira de dire que les prétentions de Gongo allèrent jusqu'à vouloir venir nous rendre visite à Lusambo avec tout son monde. La réponse de notre chef n'était donc pas douteuse. Il lui donna, pour quitter son cantonnement et retourner chez lui, un certain laps de temps, l'avertissant que, celui-ci écoulé, si Gongo n'était pas parti, nous l'attaquerions.

Aussitôt notre réponse connue, Gongo résolut de nous prévenir, il rassembla ses bandes en toute hâte et marcha contre nous. Prévenus à temps, nous nous portâmes à sa rencontre. Lovinfosse gardait le camp avec 30 hommes. Nous en avions donc 200 à opposer aux 1,000 de Gongo.

Lorsque nous fûmes en présence, nos dispositions étaient celles-ci : Descamps et Legat se trouvaient au centre avec 80 soldats, Puissant commandait l'aile droite composée de 60 hommes, je commandais la gauche ayant sous mes ordres Piette et 60 hommes.

C'était ma première bataille et elle s'annonçait comme devant être très sérieuse. Ce que j'ai ressenti est assez difficile à dire. Ai-je eu peur? Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas!

Aussitôt que nous fûmes déployés, je remarquai en face

de moi un mur en terre qui pouvait avoir un mètre dix à un mètre vingt de haut et qui était formé de gazons enlevés à un champ. Je portai immédiatement mes hommes derrière ce mur et je les fis agenouiller, leur recommandant de bien viser, de tirer avec calme et de n'ouvrir le feu que lorsque j'aurais donné le signal.

Notre attente ne fut pas longue, cinq minutes à peine, car l'ennemi s'avançait en masse profonde et l'on voyait parfaitement se dessiner le mouvement qu'il faisait pour nous envelopper.

Cinq minutes sont vite passées, me direz-vous, oh ! non. Cinq minutes sont bien longues lorsque l'on attend sa première bataille ! J'étais donc avec mes hommes, agenouillé derrière mon mur, j'avais pris mon fusil de chasse des mains de mon boy et je l'avais chargé de deux cartouches à ballettes.

Je contemplais cette masse grouillante, cette mer montante qui essayait de nous envelopper et qui, par son nombre, voulait nous engloutir, nous submerger. Je sentais tous mes nerfs tendus d'une façon extraordinaire, j'avais la tête en feu et cependant je suis certain que j'étais très pâle, j'avais des crispations dans tous les membres et je ne souhaitais qu'une chose, commencer le plus tôt possible pour avoir le plus vite fini.

Une chose aussi m'exaspérait au plus haut point, je

n'avais jamais vu le feu et cependant si j'allais perdre la tête que diraient de moi mes camarades du régiment? Oh! ce doute était terrible et me mit réellement la rage au cœur.

Mais bientôt l'ennemi est à portée et Puissant entame l'attaque, suivi de près par Descamps et Legat.

Le voilà également en face de moi; un grand diable conduit l'attaque, il marche en tête, un drapeau arabe dans la main gauche et sautant, criant, gesticulant et jetant son fusil en l'air suivant la mode arabe. Epauler et faire feu fut l'affaire d'une seconde et j'eus la satisfaction de voir mon homme s'abattre comme une masse.

C'était ma première victime de ce genre, et, en le voyant tomber, je fus tout saisi de voir comme c'était facile de tuer un de ses semblables. Ensuite, pendant une demi-heure, je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé.

Je sais qu'à mon signal mes hommes tirèrent, que les Arabes ripostèrent, enfin que je portai mes hommes en avant, que les Arabes s'enfuirent, et que, dans la poursuite, j'étais comme enragé, fou de colère et enivré de carnage.

Dans la poursuite et sans l'avoir aperçu, nous nous trouvons à un moment donné en face du boma où Gongo Lutété avait enfermé toutes ses femmes. Sans une seconde d'hésitation, je me lance à l'attaque avec mon peloton et

j'y trouve 243 jeunes et jolies nègresses que je fais prisonnières.

Cette prise de boma de Gongo avec quelques hommes et sans une seconde d'hésitation m'a fait faire dans la suite bien des réflexions sur le courage et les actions d'éclat.

Pour moi, il y a trois espèces de courage: Il y a le courage froid, qui vous fait faire une action d'éclat et exposer votre vie avec calme et sang-froid parce que c'est votre devoir. C'est le plus rare, le seul vrai et le seul méritoire.

Il y a ensuite le courage que vous donne l'odeur de la poudre, l'enivrement de la bataille et qui fait de vous un être qui tue parce que l'ordre est de tuer, et que ses nerfs surexcités le portent à exécuter cet ordre, autant pour satisfaire sa passion propre que par obéissance.

C'est le courage bestial, c'est le plus commun et il est heureux qu'il existe, car sans lui nous aurions bien difficile, je crois, d'entraîner nos hommes à la bataille.

Enfin, il y a le courage des jeunes, des novices, qui ne savent pas, et qui, bravement, follement, se lancent avec quelques hommes à l'assaut d'un boma, parce qu'ils ne se rendent pas compte du danger qu'ils courent et qui, après, sont eux-mêmes tout étonnés d'avoir accompli une action d'éclat dont ils ne se doutaient même pas. Ce fut mon cas.

Plus tard peut-être livreront-ils encore des combats et

prendront-ils encore des bomas, mais alors ils auront conscience du danger qu'ils courent et ils ne le feront plus que par devoir ou par orgueil en songeant que des camarades comptent sur eux, que des jaloux les observent et que succès ainsi que noblesse oblige.

Une chose aussi que j'ai constatée, c'est que tel homme n'est pas le même tous les jours, surtout lorsqu'il commande en chef. Certain jour, ses conceptions toucheront au génie, tandis que d'autres fois elles seront plutôt médiocres. J'attribue la chose aux dispositions du corps et de l'esprit du moment et je suis fermement convaincu que bien des batailles ont été gagnées ou perdues parce que ce jour-là le général en chef avait plus ou moins reposé ou plus ou moins mal digéré. Et voilà cependant à quoi tient la destinée du monde!!!

Mais revenons à mes prisonnières que j'ai quittées pour cette petite digression.

Aussitôt que je les eus rassemblées, je les formai en colonne pour les reconduire au camp et, enveloppées par les hommes de mon peloton, nous nous dirigeons vers le cantonnement.

Mais Descamps, qui est déjà rentré avec ses hommes, nous a aperçus et voyant une colonne serrée de trois cents personnes se diriger vers lui croit à un retour offensif de Gongo et s'apprête à nous recevoir de belle façon.

Heureusement, à ce moment, un de ses soldats me

reconnut, sans cela on me faisait une réception à laquelle je ne m'attendais guère et qui m'aurait été d'autant plus désagréable que je ne pouvais pas riposter.

Le combat était terminé, nous étions victorieux et le lendemain matin nous pûmes reprendre le chemin de Lusambo.

Ce fut certainement une des plus belles victoires remportées par les troupes de l'Etat. Non pas tant par le nombre des combattants ni des morts qui restèrent sur le champ de bataille, mais surtout par son effet moral.

Jusqu'à ce jour, en effet, la prise des Falls par les Arabes et la mort de Deane n'avaient pas été vengées, et l'Etat avait dû, en quelque sorte, baisser pavillon devant Tippo-Tip et ses bandes sauvages.

Or, Descamps, sans ordre du gouvernement et prenant toute la responsabilité sur lui, avait, avec une audace inouïe, attaqué avec quelques recrues le chef le plus redouté et le plus sanguinaire des Arabes.

Gongo Lutété était vaincu, en fuite et désormais les terribles Arabes n'étaient plus à nos yeux qu'une troupe indisciplinée pour laquelle nous n'avions que du mépris.

Est-ce à dire que tout fut parfait dans ce combat et qu'aucune faute ne fut commise? Bien loin de là, nous fîmes même tous des fautes puisque nous étions presque tous des novices, et si je me plais à le constater c'est qu'il

est si facile de critiquer après coup les fautes des autres, même quand on n'a rien fait soi-même et que, le cas échéant, on se serait probablement trouvé bien embarrassé pour se maintenir à la hauteur de ceux que l'on critique de son cabinet. Je dis donc que des fautes furent commises.

Descamps lui-même, que j'admire sans restriction pour son coup d'audace, commit la faute de ne faire distribuer que 40 cartouches par homme, alors qu'il allait s'engager dans un combat sérieux et se privait ainsi, faute de munitions, des avantages qu'il pouvait retirer d'une poursuite vigoureuse.

Quant à moi, sachant le peu de munitions que mes hommes possédaient, j'en commis une plus grande encore en n'épargnant pas mes munitions : le combat fini, certains de mes hommes n'avaient plus de cartouches ; aux autres, il en restait très peu.

Les autres pelotons se trouvaient dans le même cas. Ce fut une rude leçon pour moi et je vous affirme bien que dans mes autres combats ma préoccupation dominante fut invariablement, depuis ce jour, la discipline du feu et le ravitaillement en munitions.

Mais, je le répète, c'est si facile de constater une erreur, lorsqu'elle a été commise. Tout autre chose est de la prévoir, aussi ma conviction est-elle qu'en fait de bataille, un bon combat vous en apprend souvent plus que toute une

année passée à piocher des traités de tactique ou étudier les batailles des autres.

Je ne veux pas dire par là que l'étude sur le papier ne soit pas très nécessaire, indispensable même, surtout maintenant que la guerre est devenue une chose savante, mais j'estime que pour être bien sûr de soi-même, il faut et la théorie et la pratique. Et encore et toujours des fautes se commettront, toute la question est de savoir celui qui en commettra le moins.

En retournant à Lusambo, nous rencontrâmes Le Marinel qui, rentré à la station de son voyage d'exploration avec Gillain et apprenant notre départ, n'avait fait que toucher barre et accourait avec les cent hommes qui lui avaient servi d'escorte, pour nous aider le cas échéant.

Encore un brave que ce Le Marinel, un des vrais de la première heure, ne regardant que l'œuvre sans en escompter les profits, un homme de cœur autant qu'un homme de tête.

Personne mieux que lui, dans le chaos où nous vivions alors, ne s'entendait à résoudre une question difficile, à percer les astuces d'un chef nègre à jour ou de déduction en déduction à connaître une contrée qu'il n'avait pas parcourue. Avec Dhanis et Gillain, il fut mon professeur, je dirai mon initiateur des choses nègres, si je puis m'exprimer ainsi, et si plus tard j'eus quelques succès au

Congo, c'est en grande partie à leurs bonnes leçons que je les dus.

Rentrés à Lusambo, nous eûmes à nous occuper de loger mes nombreuses prisonnières, puis notre vie de station reprit son cours accoutumé jusqu'au départ de Le Marinel, Descamps, Legat et Verdick pour le Katanga.

Lorsque Le Marinel m'apprit que je ne pouvais pas l'accompagner au Katanga, qu'il jugeait que je pouvais rendre plus de services à Lusambo, ce fut un véritable crève-cœur pour moi, mais comme enfin tout le monde ne pouvait pas partir, il fallut bien me résigner.

Ce fut également à cette époque que je m'aperçus pour la première fois depuis mon arrivée au Congo, qu'un blanc pouvait trouver qu'une négresse était jolie. J'ai dit jolie. Sans doute, ce mot fera sourire quelques personnes, mais seulement celles qui n'ont pas été au Congo ou qui n'en ont habité que la côte. Quant aux camarades qui ont habité à l'intérieur, demandez-leur leur avis et ils vous diront qu'après un certain temps de résidence, le noir habille très bien, est très bien porté et qu'après trois ou quatre années de séjour, au moment où l'on est tout à la joie de revoir les siens, son terme en Afrique étant expiré, une petite frimousse noire hante cependant votre cerveau, et bien souvent au moment des adieux deux cœurs sous des enve-

loppes de couleurs différentes battent à l'unisson et saignent de la même plaie.

Mais assez parler de sentiments, puisque je suis fermier, revenons à nos moutons. J'étais novice, je ne savais rien des choses du Congo, par conséquent je me croyais beaucoup plus fort que les anciens. Aussi, ayant remarqué une terre d'alluvions à proximité de la station, je me dis qu'elle devait être d'une fertilité merveilleuse, et, sans tenir compte de l'observation de Le Marinel qui m'avait fait remarquer qu'il y avait beaucoup de chance pour que ce terrain fût inondé à la saison des pluies, j'établis une digue, je défrichai et semai un jardin, qui, semblant me donner raison, faisait toute ma gloire et mon orgueil, tant tout y poussait à souhait.

Voulant éviter à nos sens olfactifs l'odeur *sui generis* des porcs, je leur avais bâti un palais dans les environs. Le tout allait pour le mieux, et lorsque je contemplais mon jardin en plein rapport et que de l'œil je caressais mes futurs jambons que je faisais fumer par la pensée, je traitais de chimériques, les craintes de Le Marinel et je souriais sous cape, me trouvant infiniment plus fort que lui.

Hélas ! en Afrique, surtout, la roche Tarpéienne est bien près du Capitole.

Une nuit donc, où je rêvais de radis rose,de jeune salade, de saucisse et de boudin ,je fus réveillé au milieu de mon

festin de Balthazar par une tornade épouvantable. Le tonnerre faisait rage et toutes les vannes du ciel étant ouvertes, c'était absolument comme si des millions de gouttières s'étaient mises à couler sur nos têtes.

Tout le monde comprendra mon anxiété... Vers le matin, la pluie ayant diminué d'intensité, je profite des premières lueurs du jour pour sauter dans mes bottes et courir à mon jardin.

Je renonce à vous dépeindre ma consternation. Là, où la veille encore je m'étais promené au milieu des parterres en fleurs ou portant déjà des fruits, il n'y avait plus qu'un lac immense, lac sur lequel flottaient dans un chaos indescriptible des radis, des melons, des choux, des navets, des ananas, enfin tous les fruits et les légumes de mon jardin.

Ma déception, je dirai presque mon désespoir fut sans borne, surtout lorsque m'étant rendu à la maison de mes cochons, je les vis tous gonflés démesurément et flottant au plafond de leur habitation.

Ce fut encore une leçon pour moi, mais une leçon de modestie cette fois, qui m'apprit, pour l'avenir, à faire un peu plus attention aux avis de ceux qui ont déjà acquis de l'expérience.

Quant à Le Marinel, il eut le bon sens, le bon esprit et le bon cœur de ne pas se réjouir et de ne pas me reprocher ma mésaventure. Je récoltai ce que je pus de mes légumes,

je repiquai ceux qui étaient susceptibles de l'être, je salai ce qui me restait de mes cochons, après que l'on eut fait une ample distribution de viande à nos soldats, pour qui cette noyade fut une véritable aubaine, tant il est vrai que le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre et on ne parla plus de la chose que de temps en temps, pour me lancer une « pique » amicale ou encore pour me rappeler à la modestie, lorsque j'essayais d'épater les camarades au récit de mes exploits cynégétiques.

Ici tout n'était pas toujours rose et parfois le gibier prenait une revanche dont mon amour-propre avait quelque peu à souffrir.

C'est ainsi qu'un jour ayant été envoyé par Le Marinel au village de Kassakamibanga pour un motif que je ne me rappelle plus, j'eus une aventure peut-être très amusante pour les autres, mais qui me fut profondément désagréable.

C'était vers le soir, il pouvait être cinq heures. Ma palabre terminée, comme je savais qu'il y avait beaucoup de pintades et de perdreaux dans les environs, j'étais parti avec mon chien et mon fusil de chasse à la recherche de mon déjeuner du lendemain. Ne comptant pas m'éloigner du village, je ne m'étais pas fait accompagner et j'étais tout au plaisir de mon sport favori, quand, m'étant quelque peu éloigné sans le savoir et me trouvant dans une petite clairière à environ une demi-heure de marche du

village, j'entends tout-à-coup un grand bruit sur ma droite, des branches écrasées, d'autres cassées, enfin un brouhaha de tous les diables. Pitch, mon féroce Pitch lui-même en est tout effrayé et il vient peureusement se réfugier dans mes jambes.

Je n'ai encore rien compris à la chose et je reste sur place tout interloqué quand, à mon grand ahurissement, un éléphant énorme m'apparaît à cinquante pas !

Qui a été le plus saisi de la bête ou de moi, je n'en sais rien. Toujours est-il que pendant qu'elle disparaissait au galop, je restais ébahi, contemplant alternativement mon fusil de chasse, sur lequel j'avais du petit plomb, et mon énorme bête qui s'enfuyait.

Franchement, j'ai eu pendant quelques minutes conscience de ma faiblesse en présence de ce monstre ; aussi, depuis lors, je n'ai plus jamais fait un pas sous bois sans être accompagné du porteur de mon express. Ai-je eu peur ? je crois bien que oui. Dans tous les cas, j'ai été ce que l'on peut appeler ahuri, car je me rendais parfaitement compte que mon fusil de chasse n'était, dans cette occasion, qu'un vrai jouet et que mes plombs n'auraient pas seulement chatouillé l'épiderme de ce géant. Aussi, dans ma colère impuissante et dans ma rancune de la frousse qu'il m'avait donnée, ai-je juré dès ce jour de me venger sur sa race entière.

Un midi, en rentrant des plantations, je fus pris de maux de tête terribles, toute ma figure se boursouflait. Au premier abord, je me crus empoisonné et ce fut seulement le lendemain que l'on constatait que j'avais la terrible variole du Congo qui pardonne si rarement.

Nous n'avions ni médecin, ni médicaments, c'était donc inutile et dangereux d'exposer d'autres blancs à la contagion, aussi ma maison fut-elle sévèrement défendue à toute autre personne qu'à mes serviteurs noirs.

Je vous ferai grâce de mon supplice moral et physique pendant ce mois de douleur, où les plus terribles menaces étaient suspendues sur ma tête, pour ne vous parler que de ma guérison et du remède qui probablement la provoqua.

Mes serviteurs noirs, qui m'aimaient beaucoup, voyant les blancs impuissants à me guérir ou même à me soulager, tinrent conseil et, après avoir consulté le féticheur de l'endroit, attendirent le jour où toutes les pustules (et il y en avait par milliers) étaient bien sorties, puis sans me demander mon avis, au moyen de longues aiguilles en fer, ils me les percèrent toutes.

Quant à moi, j'étais si faible que je n'avais la force de m'opposer à rien. Cette première opération terminée, ils me prirent par les pieds et par la tête et me couchèrent dans un canot transformé en baignoire pour la circonstance, et

qu'ils avaient rempli d'eau bouillante. Enfin, les plus solides de la bande s'emparèrent de moi et, au moyen de torchons de grosse toile, me frictionnèrent de toute leur force, ils me « pelèrent » réellement.

Je crois inutile de vous dire que pendant cette dernière opération je m'étais évanoui consciencieusement.

Echaudé d'abord, écorché ensuite, je crois qu'il y avait de quoi.

Mais le plus curieux de l'histoire, c'est que lorsque je revins à moi, je me trouvai couché dans un lit bien propre, que la fièvre avait disparu et que, sauf les picotements de l'épiderme et une courbature générale, je me sentais réellement guéri.

Est-ce leur remède? Est-ce ma constitution? Est-ce un miracle? Je n'en sais rien; la seule chose qui soit certaine, c'est que je guéris si bien qu'il ne m'en resta même aucune trace et que, semblable aux anguilles et aux serpents, j'en suis à ma seconde peau.

Six mois sans nouvelles!!!!!

Il y a six mois que je suis à Lusambo et, depuis six mois, nous sommes sans nouvelles d'Europe, aucun steamer n'étant venu nous ravitailler. Aussi je vous laisse à penser avec quelle impatience il est attendu. Tous les jours et à chaque heure du jour, lorsqu'on a un moment de loisir, les jumelles sont braquées vers le coude du fleuve, afin de

voir si un panache de fumée ne nous annonce pas la présence du courrier. Mais non, rien! toujours rien! C'est à croire que l'on nous a oubliés. Si, par habitude, on scrute encore l'horizon, c'est toujours sans espoir, avec lassitude et découragement.

Mais, qu'entends-je?... Sélôo!... sélôo!!... et presque aussitôt un coup de sifflet strident traverse l'espace.

Je n'ose en croire mes oreilles et, me précipitant hors de ma maison, j'ose à peine en croire mes yeux. Le steamer est là!... Je tremble, je sens que je suis très pâle.

Je voudrais rire, crier, sauter et cependant j'ai une forte envie de pleurer et, malgré moi, de grosses larmes me mouillent les yeux.

C'est que, dans ce moment, tous ceux qui me sont chers viennent de passer devant moi. Oh! qu'elle est terrible, cette seconde pendant laquelle on se demande: « Comment se portent-ils? sont-ils encore tous en vie! »

Enfin, le bateau stoppe et, après les saluts d'usage, le capitaine, qui connaît notre impatience, s'empresse de nous remettre nos lettres. Vite, on regarde les timbres. Voici la dernière en date. L'enveloppe saute et l'on court à la fin.

Tout le monde se porte bien! On respire enfin! On met ses lettres en poche et l'on a un mot aimable pour les arrivants.

Quant à ses lettres, c'est chez soi qu'on les lira, les relira, que l'on vivra en quelque sorte avec elles et avec les êtres chéris qu'elles nous rappellent.

Lorsque l'on se trouve auprès de ceux que l'on aime, et que chaque jour on les voit heureux et en bonne santé, on fait sans doute des vœux pour qu'ils se conservent dans cet heureux état, mais on s'habitue si vite au bonheur qu'il semble impossible qu'il en soit autrement. Mais quand on se trouve à des milliers de lieues les uns des autres et que l'on n'a des nouvelles qu'après de longs mois d'attente, la confiance s'affaiblit et les vœux que l'on forme pour les siens sont d'autant plus ardents que l'on a plus tremblé pour eux.

Alors, au milieu des baisers que l'on reçoit et que l'on rend par la pensée, le cœur faiblit encore, mais, cette fois, ce sont de bonnes larmes, qui fortifient et qui font vivre, puisqu'elles ne sont dues qu'à d'heureux souvenirs.

Une prière d'actions de grâces monte d'elle-même aussi vers le Dieu tout Puissant et, involontairement, sans le savoir, presque, on lui crie : merci, mon Dieu !

Après le départ du steamer pour Léopoldville, le commandant Le Marinel, désirant laisser une situation aussi nette que possible à Lusambo, avant de partir pour le Katanga, organisa une expédition qui devait se rendre chez les Bakuas Kassasus et chez les Bakuas Mulédis.

Ces deux peuplades se trouvaient sur la seule route que nous connaissions alors pour aller de Lusambo à Luluabourg; or, à deux reprises, elles avaient tué nos courriers, interceptant ainsi toutes nos communications par la voie de terre avec cette dernière station.

Une expédition fut résolue contre elles et le major Descamps (à cette époque lieutenant) en eut le commandement; je lui servais de second.

Le 1er novembre 1890, nous nous mîmes en marche avec 150 bons soldats, bien décidés à obtenir à tout prix la soumission des deux peuplades.

Le troisième jour, nous arrivons au premier village des Bakuas Mulédis. Celui-ci est désert et a été brûlé par ses habitants. Le doute n'est donc plus possible; loin de se soumettre, c'est la guerre qu'ils veulent et ils doivent s'apprêter à nous attaquer.

A peine installé, et sans que rien m'eût fait présager la chose, j'ai un assez violent accès de fièvre.

Descamps me fait mettre au lit et s'installe à mon chevet, il me fait prendre force quinine et force thé et me dit que nous resterons le lendemain en place, afin que je sois tout à fait guéri de mon indisposition avant de nous remettre en route. (Ceci se passait vers 3 heures de l'après-midi.)

Vers 8 heures du soir, un mieux s'était produit et j'étais

en pleine transpiration, quand tout à coup la fusillade éclate autour du camp.

Descamps me crie aussitôt de rester dans mon lit et court organiser la défense. Mais à peine est-il sorti de chez moi que, pieds nus, en chemise, enveloppé seulement d'une couverture, je sors de ma tente pour me rendre compte de ce qui se passe.

Ce n'était qu'une petite alerte: deux de nos hommes seuls furent légèrement blessés.

Quant à Descamps, furieux de l'imprudence que j'avais commise, il me força à me recoucher immédiatement, me déclarant que si, par la suite, j'en mourais, c'est moi qui l'aurais voulu.

Je me recouchai assez penaud, je passai une excellente nuit et, le lendemain matin.... j'étais complètement guéri. Toutefois, c'est un remède que je ne conseille à personne.

Dès 5 heures du matin, chacun de nous est sur pied, un sergent noir garde le camp avec trente hommes. Quant à Descamps et moi, nous partons chacun dans une direction différente et décrivons un grand quart de cercle au bout duquel nous devons nous rencontrer.

Nous voilà, nous faufilant sous bois, chacun de notre côté, et cela dans le plus profond silence, car la grande question est de cacher sa marche à l'ennemi.

Dans ces sortes d'expéditions, on entendrait voler une

mouche et le grand serpent humain que forme la colonne déroule lentement ses anneaux.

Une marche de guerre, exécutée dans ces conditions, a tout à la fois quelque chose de triste, de solennel et d'effrayant; la nature elle-même semble vouloir s'associer à nos tristes pensées, et le paysage, devenu tout à coup silencieux, semble se recueillir et méditer sur le drame auquel il va assister.

Nous marchions dans cet ordre depuis une heure environ, quand tout à coup la fusillade éclate sur notre droite.

Descamps est aux prises avec l'ennemi.

Peu d'instants après, nous apercevons deux villages qui se touchent et dont toute la population en armes fait face à Descamps.

Ils ne nous avaient pas vus! Je donne aussitôt l'ordre à mes hommes de se ranger en bataille dans le plus grand silence et de ramper jusqu'à la lisière du bois, leur recommandant bien de ne tirer qu'à mon signal. Toutes ces mesures prises, je vois un grand diable qui, monté sur une case d'où il semble donner des ordres, observe les environs. Il n'est pas à plus de cent pas de moi. Je le vise avec soin, je presse la détente et... je le manque!!

Cré mille diables!!... Comment ai-je pu le manquer, je n'y comprends encore rien et je ne puis m'expliquer la

chose qu'en la mettant sur le compte de ma fièvre de la veille.

A ce signal, mes hommes font un feu de salve et, ne voulant pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, je fais sonner la charge, mais déjà tout fuit devant nous; quelques instants après, nous nous rencontrons avec Descamps.

Nous n'avons pas de tué, seulement deux soldats blessés, l'un assez légèrement à l'épaule et l'autre le bras traversé d'une flèche.

L'ennemi s'étant retiré chez ses alliés, nous continuons notre marche en avant. Après cinq jours, nous arrivons chez les Bakuas-Endus. Ceux-ci et leurs alliés sont rangés en bataille sur la lisière du bois et semblent nous attendre de pied ferme.

Descamps, à qui il répugne aussi bien qu'à moi, de répandre un sang inutile, et qui est bien l'homme le plus pacifique que je connaisse (nous l'appelions à Lusambo le papa Descamps), fait tout son possible pour empêcher un nouveau massacre. A cet effet, il envoie un parlementaire aux Bakuas-Endus pour leur dire que maintenant ils devaient bien connaître la puissance de nos fusils et que la lutte étant inégale, il leur conseillait de se soumettre à l'Etat; que s'ils voulaient payer une amende pour les courriers qu'ils avaient assassinés et promettre de ne plus

recommencer, il consentirait à leur pardonner. Mais ils firent fièrement répondre qu'ils étaient là pour combattre et non pour parlementer, que, d'ailleurs, ils ne nous craignaient pas.

Pauvres diables ! leur présomption devait leur coûter cher.

Tout en nous tenant hors de la portée de leurs fusils à piston et de leurs flèches, nous donnons un petit repos à nos hommes afin qu'ils soient plus frais pour l'attaque, et vite nous mangeons un morceau sur le pouce.

Vers onze heures, Descamps me dit :

— Eh bien, Michaux, êtes-vous prêt ?...

— Quand vous voulez !...

— Allons !

Notre dernière recommandation à nos hommes est de ne pas gaspiller leurs munitions, de tirer avec calme et de viser avec soin. Ces recommandations faites, nous nous déployons en tirailleurs.

Dans le camp indigène, ce sont des cris, des battements de tambours, des appels sur les cornes de guerre, des hurlements et des contorsions épouvantables.

Chez nous, pas un mot, nous avançons en silence, le doigt sur la gachette du fusil.

Arrivés à environ cent mètres de l'ennemi, une grêle de flèches tombent à nos pieds et leurs mousquets nous envoient une volée de balles.

Deux de nos hommes tombent mortellement frappés, l'un d'une balle à la tempe, l'autre d'une flèche en pleine poitrine.

C'est le moment.

Feu à volonté de cinq cartouches! Un feu terrible éclate sur notre ligne et, en moins de cinq minutes, l'ennemi affolé se sauve dans toutes les directions. Leur folle présomption leur a coûté au bas mot de 60 à 80 hommes.

Après être restés cinq jours sur place, pour bien montrer que nous étions les maîtres de la situation, nous rentrâmes à Tchibango, village d'un de nos chefs alliés. Nous nous y reposons quelques jours, puis je reçus l'ordre de rentrer à Lusambo.

Quant à Descamps, il attendit une caravane venant de Luluabourg, afin de l'escorter et de la défendre au besoin.

A mon arrivée à Lusambo, grande nouvelle: un steamer était venu pendant notre absence, et il apportait des ordres de Bruxelles, prescrivant à Le Marinel de partir avec une forte caravane pour le Katanga et cela sans retard.

CHAPITRE VII.

Départ de Le Marinel pour le Katanga. — Une Suisse préhistorique. — La belle Tumba. — « Je te servirai, comme si tu étais mon père. » — Nouvelle révolte des Bakuas Endus. — Je suis consacré féticheur ! — Cinquante contre plus de deux mille. — Toréadors malgré nous. — Foudroyées !!..... — Chirurgien et même dentiste.

Trois semaines après mon retour, Le Marinel, Descamps, Legat et Verdick se mettaient en route. C'était le 19 décembre 1890.

Cinq cents hommes bien aguerris et bien disciplinés leur servaient d'escorte. Jamais plus belle ni plus brave caravane n'aura traversé l'Afrique. Amis, au revoir et que Dieu vous protège !

L'expédition partie, nous restions encore cinq blancs à Lusambo, mais nous étions presque sans troupes, tout ce qu'il y avait de mieux étant parti pour le Katanga.

Cependant, l'expédition était à peine partie depuis quinze jours, que des rumeurs étranges parvinrent à Lusambo. Les Arabes, disait-on, étaient en mouvement et tout le pays des Batempas était dans le plus grand émoi.

Le major Gillain (à cette époque également lieutenant) commandait le district du Lualaba en l'absence de Le Marinel.

Voulant savoir au juste ce qui se passait dans ces pa-

rages, il me donna l'ordre de partir pour cette contrée avec 30 soldats d'escorte, de voir le plus de chefs possible et de tâcher de me renseigner le plus exactement que je pourrais sur tous les racontars en circulation.

Je partis donc et je fis un des plus beaux voyages qu'il était possible de faire à cette époque au Congo. Pour vous en donner une idée, il faudrait être peintre et poète et, malheureusement, je ne suis ni l'un ni l'autre.

Toute la contrée des Batempas est à la fois montagneuse et boisée. C'est une espèce de Suisse préhistorique.

Toutes les montagnes affectent les formes les plus tourmentées et s'habillent de toutes les couleurs que le sol et la végétation peuvent mettre à leur disposition.

Quant aux forêts, elles datent assurément du commencement du monde et elles vous en imposent tant par leur immensité que par les dômes incomparables de tous leurs vétérans.

C'est là qu'il fait bon aller rêver le soir dans la vallée profonde, près du torrent fougueux.

Car les pensées qui vous viennent se ressentent du milieu où vous vous trouvez, elles sont à la fois d'une envolée qui vous surprend, tout en vous rappelant à la modestie, car on se trouve bien petit devant ces arbres géants qui, depuis des siècles, défendent même au soleil de les pénétrer de ses rayons.

Les habitants de la contrée sont aussi des plus intéressants à étudier: ils sont grands, bien faits et intelligents.

Ce fut chez eux que j'eus la première fois l'occasion de constater qu'au moyen de la télégraphie acoustique, ils peuvent en très peu de temps se communiquer toutes nouvelles les intéressant. C'est ainsi que plusieurs jours avant mon arrivée dans les villages, ma venue était annoncée par les gongs qui conviaient le ban et l'arrière-ban de la population à venir contempler cet être étrange, qui avait la peau blanche sur la figure et les mains, et de diverses couleurs sur les autres parties du corps. (Les pauvres diables ne portaient pas de vêtement et, n'ayant jamais vu de blanc, se figuraient que mes habits faisaient partie de ma personne.) Aussi, partout quelle foule! quels rires! quelles contorsions!

Aussitôt que j'approchais d'un village, tous les tambours battaient et tous les hommes en armes venaient à ma rencontre, pendant que les femmes se sauvaient dans les bois.

Mais, comme bientôt elles apprenaient que je n'avais mangé personne, ni fait personne prisonnier et que j'avais, au contraire, fait quelques cadeaux, bientôt dis-je, elles revenaient et alors j'étais littéralement assiégé.

Si je mangeais ou si je buvais, si j'ouvrais la bouche, leur premier mouvement était de prendre la fuite, mais

bientôt elles revenaient et se déboîtaient les mâchoires tant elles ouvraient la bouche en même temps que les yeux, afin de pouvoir mieux me voir.

Au moindre de mes mouvements, c'étaient des rires, des contorsions à se croire au milieu d'une troupe de singes s'exerçant à faire des grimaces.

Enfin, lorsque le lendemain, leur curiosité était un peu apaisée, je faisais rassembler les différents chefs et la grande palabre commençait.

Je m'asseyais sous un abri improvisé et tous les chefs se rangeaient autour de moi, suivant le rang que leur attribuait le protocole indigène ; c'est en présence de centaines et même de milliers de moricauds que la palabre se déroulait.

Cela ne se faisait évidemment pas toujours avec tout le calme désirable, certains chefs profitant de la présence du blanc pour se plaindre de l'un ou de l'autre de leurs voisins. Alors notre palabre ressemblait, hélas ! à certain de nos Parlements européens.

Vous le dirai-je, à ma honte, je ne détestais pas les assemblées tumultueuses. Il me semblait que, seul au milieu de cette foule hurlante, je me sentais grandir, j'avais le sentiment que je la dominais, j'avais pleine confiance en moi et, pour la première fois de ma vie, je sentais germer en moi un peu de ce sentiment d'orgueil que nous

cachons si souvent et si précieusement sous le pseudonyme mieux porté, d'une juste fierté.

Un jour, pendant une de ces réunions, j'avais beaucoup admiré, mais sans rien en dire à personne, une jeune et splendide négresse, dont les formes accomplies faisaient d'elle une véritable petite merveille en son genre. Aussi, quel ne fut pas mon étonnement lorsque, quelques instants après la palabre, je vis arriver un des chefs avec la belle enfant.

— Maître, me dit-il, elle est à toi, j'ai vu tantôt à ton regard que tu la trouvais belle.

Et comme je lui faisais remarquer que les blancs n'avaient pas d'esclave, il me répondit :

— Je le sais, mais les Arabes, dans leurs razzias, m'ont déjà pris sa mère et ses trois sœurs, elle seule me reste, si tu ne la prends pas, un jour ou l'autre ils viendront encore me l'enlever ; avec toi, je sais qu'elle sera bien, je pourrai la revoir de temps en temps, tandis qu'avec eux, elle sera probablement malheureuse et certainement perdue pour moi, pour toujours. »

La jeune fille levant alors sur moi ses yeux immenses et me regardant bien en face me dit à son tour : « Tu me parais bon, prends-moi avec toi, je te servirai comme si tu étais mon père. »

Pauvres gens, qui, pour sauver leurs enfants de l'escla-

vage, étaient obligés, à cette époque, de les confier à des inconnus.

Trois ans après, lors de la prise de Nyangwé, je fus assez heureux pour retrouver, parmi les esclaves des Arabes, la mère et une des sœurs de la belle Tumba, et, rentré à Lusambo, je convoquai le vieux chef qui faillit devenir fou de joie, lorsque je lui remis les trois femmes ; car alors, nous étions les maîtres de la situation et les razzias des Arabes n'existaient plus qu'à l'état de cauchemar pour les malheureuses populations autrefois traquées par eux.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Deux jours après la petite scène que je viens de vous conter, j'appris qu'un certain arabisé nommé Fuamba, terrorisait la contrée et que si l'on ne m'en avait pas parlé plus tôt, c'était dans la crainte qu'une fois que je serais parti, Fuamba ne vint attaquer les villages pour les punir de l'avoir dénoncé au blanc, et que, d'ailleurs il avait déjà fait couper la tête de plusieurs chefs pour les punir de s'être mis en rapport avec nous.

Cette situation ne pouvait pas continuer et bien que n'ayant que trente hommes, je résolus d'attaquer le forban sans plus tarder, afin de bien montrer aux différents chefs de la contrée que nous étions fermement disposés à mettre un terme aux exactions et aux crimes des Arabes.

Je passai une inspection minutieuse des armes et des munitions de ma petite troupe et je me disposais à me mettre en marche, quand je reçus une lettre de Gillain me rappelant en toute hâte à Lusambo. A mon retour au camp, Gillain m'apprit que les Bakuas Endus s'étaient de nouveau révoltés, qu'ils avaient coupé la tête à un de nos courriers, qu'alliés à la puissante tribu des Bakuas Tumbolos, ils menaçaient de détruire nos postes de Tchiniama et de Tchibango, et qu'ils avaient déjà pillé et brûlé trois petits villages, qui s'étaient placés sous notre protection.

Gillain était très malade, et comme il était urgent d'agir de suite, sous peine de voir la révolte s'étendre, il me donna l'ordre de partir le plus tôt possible et d'agir énergiquement.

Il m'adjoignit un sous-officier nouvellement arrivé appelé Sandrart qui était du même pays que moi.

Nous passâmes ensemble l'inspection de tout ce qui restait d'hommes à Lusambo et, à grande peine, nous parvînmes à en réunir 50 en état de partir.

Le lendemain matin, nous étions en route.

Quant à Gillain, il restait à Lusambo sans un homme valide ! !......

Jamais, je crois, un blanc ne s'était trouvé au Congo dans une situation semblable à la sienne. Aussi je vous

laisse à penser, s'il m'était recommandé de ne pas perdre de temps.

En arrivant à Tchiniama, j'appris que les deux peuples s'étaient réunis chez les Bakuas Endus, et qu'ils avaient caché leurs femmes dans les bois.

Les attaquer dans ces conditions était une folie, c'était courir à un désastre certain.

Me sachant espionné, je fis semblant d'être très irrésolu et discrètement je laissai sous-entendre que j'avais trop peu d'hommes pour les attaquer, que je reviendrais plus tard, mais que j'allais profiter de ce que les Bakuas Tumbolos n'étaient pas chez eux pour aller piller leur village.

Dès le lendemain, je prends la route qui conduit chez eux. Prévenus par leurs espions, ils quittent en toute hâte leurs alliés et volent à la défense de leur village. C'est ce que j'attendais.

Je fais aussitôt demi-tour et par une marche forcée de nuit j'arrive le lendemain matin à neuf heures en face du village principal des Bakuas Endus.

Ne nous attendant plus, ceux-ci étaient rentrés tranquillement chez eux et nous n'étions pas à plus de cinq cents mètres de leur village, quand l'alarme fut donnée.

Ils ne s'en précipitèrent pas moins et très bravement à notre rencontre, mais surpris, sans aucune organisation, et balayés par nos balles, ils furent vite forcés de prendre

la fuite et de nous abandonner leur village, où nous trouvâmes une dizaine de fusils, un taureau, 64 chèvres et des poules en quantité.

Désirant profiter de la dépression morale que ma victoire a certainement causée à l'ennemi, ainsi que de l'enthousiasme de mes hommes, je ne leur donne qu'une nuit de repos et je repars pour Tchiniama, où je laisse mes prises de guerre à la garde du poste, puis sans rien dire à personne de mes nouveaux projets, je fais un immense détour sous bois et, trois jours après, j'arrive en vue des Bakuas Tumbolos.

Ici se passe un fait qui eut une grande importance sur ma vie future en Afrique.

Je fus consacré féticheur ! !......

Nos ennemis étant très nombreux, très braves et possédant beaucoup de fusils, dont ils savaient parfaitement se servir, je n'étais pas sans appréhension sur les résultats de notre attaque, vu notre petit nombre.

Voulant donc mettre le plus d'atouts possible dans mon jeu, je réunis mes hommes et leur recommandai bien de ne faire ni bruit, ni feux et de ne pas s'éloigner du camp, mon intention étant de faire une attaque de nuit et par surprise. « A moins, leur dis-je en riant et sans ajouter aucune arrière-pensée à mes paroles, qu'il ne pleuve, car,

alors, ils ne sauraient pas tirer parti de leurs fusils et toutes les chances seraient pour nous. »

Or, il faisait un temps splendide, quoique très chaud, et il pouvait être midi ; vers une heure, j'étais assis dans ma chaise longue, quand, tout à coup, je ressens comme une décharge électrique dans tout le corps. (Chez moi, c'est un signe certain d'orage qui ne me trompe jamais.) Je fus assez surpris de la chose, car le ciel était d'une limpidité et d'un bleu parfait. Voulant mieux me rendre compte de l'état de l'atmosphère, je monte sur une haute termitière et je scrute l'horizon. Il me semble alors voir dans le lointain un petit point noir qui grossit à vue d'œil.

Bientôt le doute n'est plus possible, nous allons avoir un orage et il s'annonce comme sérieux.

Connaissant mes hommes et les sachant très superstitieux et très curieux, je me mis alors à faire des signes cabalistiques avec les bras vers l'horizon.

Ce que j'avais prévu ne tarda guère à se réaliser. Mes hommes, intrigués de ma mimique, se rassemblèrent autour de moi et me dépêchèrent un des leurs pour me demander respectueusement ce que j'étais en train de faire.

— Chut !... leur répondis-je en prenant mon air le plus solennel, je viens de faire ma grande médecine et je vais faire pleuvoir !!! De plus, mon fétiche vient de m'assurer

que tous ceux d'entre vous qui iront franchement de l'avant et qui n'auront pas peur, aucun ne sera tué !...

Ayant ainsi électrisé ma petite troupe, je la portai rapidement mais silencieusement en avant.

Le ciel était devenu tout noir et l'orage s'annonçait comme devant être d'une violence extrême.

Mes prévisions ne furent pas trompées et nous étions encore à environ un kilomètre du village, quand l'orage creva sur nos têtes avec une violence inouïe.

Ce fut d'un tragique sans nom.

J'avais recommandé à mes hommes de ne pas tirer avant d'être au centre du village.

Armé d'une petite hache, je prends la tête de la colonne et bientôt nous débouchons dans le village.

J'avais à peine fait quelques pas qu'un homme armé de son fusil, entendant probablement du bruit, sort de la case auprès de laquelle je me trouvais.

Il veut me mettre en joue, mais je ne lui en donne pas le temps ; écartant son fusil de la main gauche, je lui assène un coup de hache sur la tête et l'étends mort à mes pieds.

Pendant ce temps, mes hommes se sont dispersés au pas de course dans le village et chacun fait de son mieux, afin d'être protégé par mon fétiche.

Surpris par notre brusque attaque et dans l'impossibilité

de se servir de leurs fusils, les indigènes se sauvent affolés dans toutes les directions, pendant que mes hommes les fusillent à bout portant.

Nous sommes cinquante, ils sont plus de deux mille! Mais que fait le nombre en ces circonstances?

Leurs pertes durent être énormes et le butin fut considérable, mais comme, à aucun prix, je ne voulais détruire leur village qui était magnifique et que, d'un autre côté, je ne pouvais le garder avec une poignée d'hommes, je fus bien forcé, dès le lendemain, de retourner à Tchiniama.

Les résultats étaient acquis et nul doute que, tôt ou tard, ils viendraient faire leur soumission.

J'obtins, en arrivant à Tchiniama, un premier résultat, je reçus une députation des Bakuas Muledis qui venaient faire leur soumission complète et cette fois définitive.

Je repris alors rapidement le chemin de Lusambo, où Gillain fut d'autant plus heureux de nous revoir que je n'avais pas perdu un seul homme!

A partir de cette époque, ma réputation de faiseur de pluie fut bien établie chez les indigènes.

Quelque temps après ma rentrée à Lusambo, Gillain, étant à peu près guéri, se mit à son tour en route et, pendant plus de deux mois, il travailla sans relâche à la carte des environs du camp.

Quant à moi, j'avais repris mes travaux agricoles, mais,

outre la culture, je m'occupais aussi, comme je l'ai déjà dit, d'élevage.

Parmi mes élèves, j'avais deux jeunes taureaux de deux ans, à qui il était grand temps de percer le nez afin d'y placer l'anneau traditionnel.

Un matin, je fais rester mes deux animaux dans l'enclos, qui porte ici le nom de coral. (C'est un endroit clos par de gros bois, ayant environ 1 m. 50 de haut et placés l'un à côté de l'autre, dans le genre des clôtures faites en billes de chemin de fer, comme l'on voit parfois près des gares.)

Aidé de six nègres robustes et résolus, j'entreprends la petite opération.

Nous commençons par le moins fort; en moins de cinq minutes, nous l'avons par terre et l'opération est terminée. C'est parfait!

A l'autre maintenant. Mais ici la scène change; notre animal, furieux des entraves que nous essayons de lui mettre, se précipite sur nous et nous charge successivement avec une fougue inouïe.

Toréadors improvisés, bien malgré nous il est vrai, nous n'avons pour toute ressource que de franchir la palissade au plus vite. C'est miracle qu'il n'y ait personne de tué. Enfin, après plus de deux heures de travail, nous parvenons à lui passer une première entrave et bientôt après nous en sommes les maîtres.

J'en suis arrivé maintenant à l'aventure qui m'a le plus impressionné de toutes celles qui me sont survenues au Congo.

C'était le premier mardi de mai de 1891.

Je m'étais rendu aux plantations, où je surveillais une centaine de femmes qui y étaient employées.

Le soleil était épouvantable, le thermomètre marquait certainement 40 à 42 degrés à l'ombre.

Je venais justement de donner une demi-heure de repos et toutes les femmes s'étaient groupées autour de moi, sous un arbre énorme, le seul qui se trouvât aux environs.

Je leur dis qu'il faisait réellement trop chaud pour travailler, mais, que si elles voulaient se dépêcher, en une demi-heure elles pourraient nettoyer le petit morceau de terrain où nous étions occupés, et que ce serait fini pour la journée.

Toutes s'étaient donc remises courageusement et joyeusement à la besogne et, ne voulant pas rester à l'ombre quand elles travaillaient au soleil, je m'étais avancé de quelques pas. Ce fut mon salut! Au même moment, un coup de vent, un éclair, un coup de tonnerre,... et, avec une force irrésistible je suis jeté violemment sur le sol, où je reste anéanti l'espace de quelques secondes, mais qui m'ont paru un siècle.

Je me demandais si je vivais encore, ou si je me trouvais

dans cet état intermédiaire où notre âme a déjà quitté notre corps, mais n'est pas encore partie pour d'autres régions.

Enfin, par un effort de volonté surhumaine, je me relevai ! Que vis-je?... j'en frémis encore. Toutes mes femmes étaient par terre, mortes !... foudroyées, ne donnant plus le moindre signe de vie ! !...

Ce qui s'est alors passé en moi est impossible à dire. Une peine immense, folle, indescriptible, s'est emparée de moi. J'ai eu peur !... J'ai souvent entendu siffler des balles à mes oreilles et j'en ai ri. J'ai vu tomber des flèches empoisonnées à mes pieds, et j'ai haussé les épaules. J'ai vu des lances dirigées contre ma poitrine et elles m'ont laissé indifférent.

Mais, me trouver seul vivant au milieu de tous ces morts qui, une minute auparavant se trouvaient encore pleins de vie à mes côtés et conversaient avec moi et qui, sans transition aucune, venaient de passer de vie à trépas !...

Non, c'était trop épouvantable, je ne comprenais plus, je me sentais devenir fou, et certainement un poltron se trouvant subitement au milieu de fantômes n'aurait pas plus peur que je n'ai eu.

Enfin, au bout d'une longue minute, une,... deux,... dix,... nonante femmes se lèvent.

Je me précipite vers les autres, trois étaient mortes, précisément celles qui se trouvaient à la place que je venais de quitter. Quant aux sept autres, grâce à nos soins, elles se sont entièrement rétablies.

Mais Gillain, qui était rentré depuis la veille à Lusambo, a, comme tout le monde, entendu le coup de tonnerre; de plus, il entend des cris et des gémissements. Pris d'un pressentiment sinistre, il se précipite à ma rencontre et, lorsqu'il me voit pâle, blême, me soutenant à peine, il me demande avec angoisse ce qui se passe. Impossible de lui répondre. Je ne puis que porter les mains à ma gorge, en lui faisant signe que je ne sais plus parler.

Il a certainement, à ce moment, dû penser que j'étais devenu fou. Enfin les femmes le mirent au courant de ce qui s'était passé, mais la parole ne me revint que petit à petit et certainement plus de deux heures après l'accident, les cordes vocales ayant été paralysées par un effet de la foudre.

Depuis cette époque et deux autres mésaventures que la foudre me causa encore dans la suite, j'ai gardé de l'orage une crainte irraisonnée et que rien ne peut vaincre.

Ce fut également vers cette époque que, par la force des choses et les nécessités du moment, je devins chirurgien et même dentiste.

Pendant que je guerroyais chez les Bakuas Tumbolos,

un de mes soldats avait eu un doigt complètement broyé par une balle. Le laisser dans cet état, c'était la gangrène certaine, donc la mort; or, pour lui couper le doigt, je ne savais comment m'y prendre.

Voici ce que je résolus:

Je fis apporter dans une case trois Bakuas Tumbolos tués et, aidé de Sandrart, je leur enlevai à chacun le doigt correspondant à celui qui était broyé chez mon Haoussa; puis, quand je fus certain que l'opération marcherait assez rondement, je fis venir mon homme et l'opérai à son tour. J'eus la chance de réussir et quinze jours après il était complètement guéri.

Cela m'encouragea et m'enhardit évidemment beaucoup; dans la suite, je continuai à procéder de la même façon: quand j'avais une opération à faire, n'étant pas très ferré sur l'anatomie, je commençais toujours par exécuter ce que l'on pourrait appeler une répétition générale sur un cadavre.

Les sujets ne me manquaient d'ailleurs jamais, puisque je n'avais guère l'occasion d'exercer mes talents chirurgicaux qu'après une bataille.

Mais, me direz-vous, à ce jeu-là vous deviez en tuer beaucoup? Ma foi non, pas trop.

Je réussissais assez bien et beaucoup de mes anciens camarades d'Afrique diront encore que j'avais gagné un

véritable tour de main, et qu'ils avaient grande confiance en moi.

Et puis, n'étant pas patenté, je devais évidemment mettre des formes pour expédier mes clients d'occasion dans l'autre monde.

Il en est aussi qui se demanderont comment je faisais pour avoir toujours du chloroforme pour endormir ceux que leur malheureux sort m'envoyait.

Mais c'est très simple, je ne les endormais pas!

Alors, me direz-vous, vous les opériez tout éveillés!... Parfaitement. Valait-il mieux les laisser mourir? Ils criaient parfois bien un peu, mais, à la fin, je ne les entendais plus. J'avais même un avantage sur mes confrères les docteurs: tant qu'ils criaient j'étais au moins certain qu'ils n'étaient pas morts.

Il me reste maintenant à vous expliquer comment je devins dentiste.

Un jour, à Lusambo, nous faisions la visite des malades avec Gillain et plus de vingt individus étaient là souffrant de la rage de dents et nous n'avions rien pour les soulager!

Nous les contemplions donc d'un air navré, mais impuissant,quand tout à coup Gillain me dit:

— Mais, Michaux, tu as une poigne de fer, toi, si tu voulais, tu leur arracherais bien leurs chicots?

Je me récriai, disant que je n'avais jamais fait ce métier-là et que je ne saurais comment m'y prendre.

— Cela ne fait rien, me dit-il, essaie, tu verras que cela ira tout seul.

Et étant allé chercher une boîte à outils, nous choisîmes ensemble le davier correspondant à la dent malade de celui qui avait été désigné pour être mon premier patient.

Ce choix du davier n'était d'ailleurs pas difficile; sur le couvercle de la boîte se trouvait un dessin représentant deux demi-mâchoires et sur chaque dent un numéro correspondant à un numéro du davier.

Gillain tenait la tête du patient et m'encourageait en me répétant que cela irait bien.

Quant à moi, j'étais un tantinet nerveux, je crois même que je tremblais un peu, me figurant qu'il fallait faire un effort extraordinaire.

J'introduisis donc la pince dans la bouche, je l'ajustai de mon mieux sur la dent, puis serrant de toutes mes forces, je tirai violemment vers moi.

A ma grande stupéfaction, cela vint tout seul, mon effort ayant été dix fois trop considérable. Ce n'est pas tout, dans le mouvement que je fis, mon instrument avait glissé, s'était mis entre deux dents, et je les avais arrachées toutes deux! Une bonne et une mauvaise!!! Mais le comble, c'est que le moricaud était encore très content,

estimant qu'il ne payait pas trop d'une bonne dent la satisfaction d'être débarrassé d'une mauvaise.

— Tu vois, me dit Gillain, cela va très bien et puis ils ne sont pas difficiles, tu feras bien sans moi, j'ai de la besogne ailleurs.

Et voilà comment je devins dentiste.

Depuis lors, j'ai arraché des dents par centaines et j'opère avec une rapidité à faire envie à un professionnel. Si, d'ailleurs, un de mes lecteurs mettait en doute mon savoir-faire, j'ai toujours conservé ma bonne poigne et il peut venir se faire opérer, je ne réclame pas d'honoraires.

Vers cette même époque, Gillain partit pour dresser la carte des environs de Lusambo, et, pendant quatre mois, je vécus de la paisible vie des stations du Haut Congo en temps normal; je passais mon temps à surveiller les différents travaux de la station, à palabrer avec les chefs qui venaient me rendre visite et à chasser aux environs.

Je me portais à merveille, je me laissais vivre sans inquiétude, c'était tout à fait charmant.

CHAPITRE VIII.

Retour de l'expédition du Katanga. — La danse chez les Bakuas N'Gombés. — Le vertige. — Encore Gongo Lutété. — Chez Kichimbi. — La bête était domptée, elle avait trouvé son maître. — Rentrant à Lusambo, j'y trouve l'expédition Bia. — Tempête sur le Sankuru. — Pauvres diables ! — Grand combat contre les Kiokos — « Clairons, sonnez la charge ! » — Mise à l'ordre du jour. — Départ de Le Marinel et Gillain pour l'Europe. — Arrivée de Dhanis.

Brusquement, sans crier gare, Le Marinel et Descamps rentrent du Katanga. Nous étions le 19 août 1891. Le lendemain, Gillain rentrait également de son voyage et, pour comble de bonheur, un steamer arrivait nous apportant notre courrier d'Europe et notre ravitaillement.

C'était presque trop de bonheur à la fois, la joie et le matabiche aidant, nous eûmes tous beaucoup de chance de ne pas en faire une maladie.

Enfin, deux jours après, nos esprits et nos estomacs étant à peu près remis dans leur état normal, Le Marinel, avec ce tact parfait qui le caractérise si bien, m'annonça que les Bakuas Tumbolos et les Bakuas Endus demandant la paix, il n'était que juste, puisque je les avais vaincus, que ce fût moi qui reçût leur soumission ; je devais, par la même occasion, fonder deux nouveaux postes sur la rive droite du Lubi, l'un à six, l'autre à treize jours de marche de

Lusambo. De là, je devais me rendre à Luluabourg afin d'acheter du bétail. Enfin, revenir par chez les Bakuas Endus et les Bakuas Tumbolos. Ce fut un voyage magnifique.

Cent bons soldats m'accompagnaient.

Pendant les trois premiers jours, rien de bien saillant. J'arrive alors chez les Bakuas N'Gombés (traduisez Enfants de la vache), et malgré les fatigues de la marche, je visite immédiatement le village, non pas pour le village lui-même, qui ressemble à tous les villages indigènes, mais pour ses dignes habitants.

A cette époque, ces gens étaient encore tout à fait sauvages et leurs dehors accusaient la barbarie. Regard défiant, gestes exubérants, aussi peu vêtus que possible, toujours sur la défensive, s'amusant de rien et passant les trois quarts de leur temps à s'arranger la chevelure, dont ils ont le plus grand soin. Ils en font des monuments qui atteignent des proportions phénoménales. Pour eux, c'est le comble de l'élégance; j'en ai vu qui, comme dimension, pouvaient être comparés aux bonnets à poils de nos gendarmes.

Chose curieuse à constater, ce sont les hommes et non les femmes qui sont parés de ces coiffures extraordinaires.

Le soir de mon arrivée, le chef du village, à qui j'avais fait un assez joli présent, afin de l'apprivoiser un peu et

de le décider à se rendre à Lusambo, voulut me faire fête. Pour cela, il fit réunir un quadrille de seize fillettes de 10 à 12 ans (18 à 20 ans en Belgique), qui exécutèrent devant moi une des danses les plus sauvages et en même temps des plus gracieuses que j'aie jamais vues. Il est vrai que les ballerines étaient toutes ravissantes.

Les Bakuas N'Gombés sont connues pour leurs formes sculpturales, aussi avant notre domination la contrée était-elle régulièrement mise en coupe par les Arabes qui y recueillaient les plus belles femmes de leur harem.

Leurs danses, qu'elles exécutèrent le soir à la lueur des feux de bois de senteur, avaient quelque chose de féerique, que je n'ai pas retrouvé ailleurs, bien que d'autres chefs plus puissants, tel que Kichimbi, aient fait danser jusque cinq cents femmes à mon intention. Mais ici, elles étaient toutes du même âge, toutes de la même taille, toutes adorablement fraîches et jolies et dansaient avec un rythme et une cadence admirables.

Mon plaisir fut d'abord sans mélange, j'éprouvais presque de l'extase à contempler ces nymphes aux formes harmonieuses et accomplies, à la mimique voluptueuse. Mais bientôt une immense mélancolie me saisit, car en les voyant si belles et si gracieuses, je ne pouvais m'empêcher de songer qu'elles étaient esclaves, et que cette joie qu'elles montraient était une joie de commande, que cette

danse, où elles semblaient prendre tant de plaisir, n'était exécutée que pour le plaisir du maître, que leurs sourires avaient été réglés, que leur regard même avait reçu sa direction. Aussi, tout en les contemplant, tout en les admirant, je souffrais plutôt que je ne jouissais du spectacle inoubliable qu'il m'était donné d'admirer et malgré moi je me disais en les voyant : pauvres enfants !!...... pauvres esclaves !!... mais, en même temps, je pensais à la rédemption, au salut que nous leur apportions et volontiers je leur aurais crié : l'heure de la délivrance est proche, et bientôt vous ne danserez plus que pour votre plaisir, vous ne chanterez plus que pour témoigner votre joie, et vos sourires, ainsi que vos regards heureux, seront enfin l'apanage de l'être aimé.

Trois jours après mon départ des Bakuas N'Gombés, j'arrivais au village de Moina N'Gachi où j'établis un poste de dix hommes, ainsi que j'en avais reçu l'ordre.

Je partis ensuite pour Kalalakafumba. Tout ce pays avait été ravagé par les Arabes et partout on ne rencontrait que le désert et la ruine.

Pendant la route, j'eus encore une aventure de chasse assez désagréable.

Une après-midi que nous étions campés, on vint me dire qu'une magnifique antilope se trouvait à cinq ou six cents mètres du camp.

Sauter sur mon fusil et me mettre en route, fut pour moi l'affaire d'une minute. En arrivant à l'endroit indiqué, je vis en effet une magnifique antilope, qui, malheureusement, m'avait probablement éventé, car elle disparaissait justement derrière des rochers.

Je me mis immédiatement à sa poursuite, seulement elle avait pris un chemin qui formait une espèce de balcon naturel au rocher. Celui-ci, très étendu pour commencer, allait en se rétrécissant jusqu'au moment où il n'avait plus qu'un mètre de large. D'un côté le rocher, de l'autre le précipice.

Dans l'ardeur de la poursuite, je ne m'étais pas bien rendu compte de la chose et quand je m'en aperçus je me trouvais justement à l'endroit le plus étroit. Du coup, le vertige me prend, je me mets à trembler, la tête me tourne et je suis obligé de refaire une partie du trajet que je venais de faire, en marchant sur les genoux et sur les mains. Inutile je crois de vous dire qu'en ce moment l'antilope était la moindre de mes préoccupations.

En arrivant à Kalalakafumba, j'appris la nouvelle la plus inattendue qui pouvait m'arriver.

Le fameux Gongo Lutété, que nous croyions à N'Gandu, venait de ravager tous les Bakuas Kaloges et le grand chef Kichimbi, chez qui je devais absolument passer pour me

rendre à Luluabourg, lui avait fait sa soumission et s'était déclaré son vassal.

Or, à ce moment, j'avais laissé vingt hommes en poste et dix escortaient le courrier que j'avais envoyé à Lusambo. Septante hommes me restaient pour faire face à Kichimbi et aux bandes nombreuses qu'il pouvait m'opposer. La situation pouvait donc devenir assez grave.

Confiant dans ma bonne étoile, je n'en persistai pas moins à marcher de l'avant et, quatre jours après, j'entrais dans l'immense village qui lui servait de résidence.

Ayant remarqué à la sortie du village une petite éminence qui dominait celui-ci, je m'y rendis avec mes hommes et y établis mon campement, afin d'avoir, le cas échéant, une bonne position de combat.

Mon camp était établi depuis une heure environ, quand un tintamarre infernal m'apprit que le chef venait me visiter.

Comme il fallait tout prévoir, j'avais donné l'ordre à mes hommes de vaquer à leurs travaux, comme si rien n'était à craindre, mais d'avoir leur fusil chargé à portée de la main, leur recommandant que si je donnais un coup de sifflet, ils avaient à se précipiter à mes côtés. Je fis aussi placer deux sentinelles à ma tente.

Sur ces entrefaites, j'avais appris que deux émissaires

de Gongo Lutété se trouvaient dans le village afin sans doute de surveiller les agissements de Kichimbi.

Je résolus sur-le-champ d'agir avec énergie.

Quand le chef vint donc me saluer et avant de répondre à son salut, je lui demandai à brûle-pourpoint de quel droit il recevait des ennemis des blancs chez lui et les hospitalisait, j'exigeai aussi qu'il me les livrât immédiatement.

Cette audace lui parut tellement extraordinaire qu'il en fut tout abasourdi, mais bientôt, comparant le peuple immense qui l'entourait à ma faible escorte, il reprit contenance, se mit à rire et me répondit qu'il recevait chez lui qui bon lui semblait et que ces gens étant ses amis, il ne les livrerait pas.

— Réfléchissez bien, lui dis-je. Est-ce votre dernier mot?

— Oui, me dit-il, je ne vous les livrerai pas.

En ce moment, je donnai un violent coup de sifflet et, lui mettant le canon de mon revolver sur la poitrine, je lui déclarai qu'il était mon prisonnier.

En quelques secondes, mes soldats, le fusil chargé et armé, nous ont entourés. Mon homme comprend que toute résistance lui est impossible et il passe sans transition de la plus grande arrogance à la peur la plus méprisable.

Il se roule à terre, se couvre la tête de poussière en forme de soumission et me jure que j'aurai tout ce que je voudrai, pourvu qu'il ait la vie sauve.

Je lui déclare alors qu'il est mon prisonnier et qu'il a à me livrer immédiatement les deux hommes que Gongo a laissés dans son village et que, de plus, il me payera deux bœufs comme amende pour avoir fait alliance avec nos ennemis. Une demi-heure après, le tout était chez moi.

Comme je ne voulais pas nous faire un ennemi du chef, mais un allié, je le fis remettre de suite en liberté et lui fis un très beau présent, lui recommandant pour l'avenir d'être toujours fidèle et loyal, s'il ne voulait pas s'exposer à être déchu de sa chefferie.

Une fois libre et ses cadeaux reçus, il pouvait à peine en croire ses yeux : il se tâtait pour être certain que c'était bien lui et, dans son enthousiasme, il me proclamait le meilleur des hommes. Il ordonna de suite les plus grandes fêtes en mon honneur.

La bête était domptée, elle avait trouvé son maître et dorénavant, elle n'était plus à craindre.

En me rendant à Luluabourg, je rencontrai un parti de Kiokos, à qui je repris quatre hommes, une petite fille et deux barils de poudre.

Au passage de la Lulua, je fus assez heureux pour tuer un très grand crocodile ainsi qu'un hippopotame. Je vous laisse à penser si mes hommes étaient enchantés de cette aubaine qui leur procurait de la viande à discrétion.

A Luluabourg, je ne fis que passer, le chef, le commandant Liénart, étant précisément absent.

Quant aux Bakuas Endus et aux Bakuas Tumbolos, après les avoir vaincus par les armes, je mis une certaine coquetterie à les vaincre par de bons procédés. Cette politique me réussit si bien que leurs voisins les Bakuas N'Daies vinrent spontanément me faire leur soumission à l'Etat et même m'accompagnèrent à Lusambo.

En rentrant à la station, je ne fus pas peu étonné d'y voir plusieurs blancs que je ne connaissais pas.

C'était l'expédition du Katanga, commandée par Bia et Franqui, qui avait choisi Lusambo comme tête de ligne et y était débarquée pendant mon absence.

Le lendemain de mon arrivée, M. Wauters, agent de la S. A. B., mourait dans nos bras, à Descamps et à moi, et, quelques jours plus tard, Sandrart et un nommé Spellier, de la Compagnie du Katanga, étaient obligés de prendre le bateau afin de rentrer en Europe, tant leur état de santé était précaire.

Quelques jours après ces tristes événements, Le Marinel ayant fourni à Bia tous les porteurs dont il avait besoin, je fus chargé de conduire la caravane par voie de terre jusque M'Pania Motombo, tandis que ces Messieurs s'y rendaient par la voie du fleuve.

Ma mission terminée, je rentrai à Lusambo, mais j'y

étais à peine arrivé qu'un courrier de Bia annonçait à Le Marinel que M'Pania Motombo lui mettait des bâtons dans les roues et demandait qu'on voulût bien l'aider à se mettre en route. Une heure après, sur l'ordre de Le Marinel, j'étais de nouveau parti, mais en pirogue cette fois, afin d'arriver plus vite.

Le voyage, à l'aller surtout, fut charmant. J'étais à moitié couché dans ma chaise longue, ayant à mes pieds deux jeunes moricauds tenant chacun un de mes fusils, tandis que Pitch se tenait tout au bout du canot et semblait être en faction.

Comme pagayeurs, j'avais vingt-quatre beaux, grands et forts nègres, qui faisaient réellement voler ma pirogue sur les flots du Sankuru.

Avant d'arriver à M'Pania, je fus assez heureux pour tuer deux énormes hippopotames, qui furent les bienvenus à l'expédition Bia, où les vivres étaient assez rares.

J'arrangeai rapidement les questions pendantes avec M'Pania et, le surlendemain de mon arrivée, l'expédition s'étant mise en route, je retournai à Lusambo.

Pendant le retour, je fus témoin de tout un drame.

Nous revenions gaiement, voguant avec une rapidité extraordinaire dans la descente du fleuve, quand tout à coup le ciel se couvre comme par enchantement. Cinq minutes après, un orage épouvantable se déchaîne sur

nous et le Sankuru, toujours si tranquille et si calme, devient furieux et semble vouloir tout engloutir.

Par un malheur étrange, nous étions justement au milieu de hautes falaises où il ne fallait pas penser à aborder et notre canot, petit à petit, et malgré tous nos efforts, se remplissait d'eau. Quant à la tempête, elle semblait redoubler d'efforts et notre position devenait de plus en plus critique.

A moitié aveuglés par la pluie et les éclairs, nous apercevons tout à coup, à cinquante mètres à peine de nous, deux pauvres diables montés sur une véritable coquille de noix qu'ils s'évertuent à tenir en équilibre. Nous étions presque à leur hauteur et allions pouvoir les secourir, quand un coup de vent plus violent que les autres fait chavirer leur frêle embarcation et les fait disparaître pour ne plus revenir. C'était d'autant plus terrifiant qu'il ne pouvait être question pour nous d'essayer de leur porter secours; c'eût été nous perdre nous-mêmes.

En rentrant à Lusambo, j'eus l'agréable surprise d'y trouver un compatriote. Duchêne, de Jodoigne, y était arrivé pendant mon absence.

Dès lors, j'avais un copain avec qui je pouvais parler du clocher.

Le 5 janvier 1892, Le Marinel recevait une lettre de de Croy, qui avait remplacé Liénart à Luluabourg, lui deman-

dant de bien vouloir se rendre le plus tôt possible avec un fort détachement chez M. Saturnino, négociant portugais, afin d'aider les troupes du Kassaï à réprimer une révolte des Bakuas Pikas, qui menaçait de se généraliser dans le district et aussi de repousser une forte bande de Kiokos et de Bihénos qui pillaient et rançonnaient toutes les malheureuses populations du district.

Au reçu de cette lettre, Le Marinel nous donne l'ordre, à Lekeu et à moi, de nous tenir prêts à partir afin de l'accompagner.

Le lendemain matin, nous nous mettions en route, ayant avec nous septante bons soldats et quarante auxiliaires Bakubas.

En route, nous apprenons que le comte d'Ursel est mort à Luluabourg.

Après treize jours de marche, nous arrivons chez Saturnino et y trouvons Doorme avec quarante soldats de Luluabourg.

Quant à de Croy, il priait Le Marinel de bien vouloir l'excuser, étant malade en ce moment. Il lui demandait aussi d'avoir l'obligeance, la palabre terminée, de passer par Luluabourg afin d'avoir ses conseils sur plusieurs points en litige.

Notre expédition chez les Bakuas Pikas fut vite terminée : nous eûmes bientôt fait de les mettre à la raison.

Le tout étant rentré dans l'ordre, Le Marinel partit avec Doorme pour Luluabourg.

Il me donna ses instructions sur les différentes choses qui restaient à arranger et rendez-vous fut pris au village de Tchiniama.

Après mon départ, tout alla bien au début, seulement, il ne se passait pas un jour sans que je reçusse de nouvelles plaintes sur les forfaits commis par les Kiokos : Ici, ils avaient volé des femmes, là c'étaient des chèvres, ailleurs de l'ivoire ou du caoutchouc, partout ils avaient commis quelques méfaits et même ils avaient entièrement pillé, puis brûlé plusieurs villages.

Le 7 février au matin, me trouvant au village de Kissangha, j'appris qu'ils campaient à environ deux heures de marche de nous et que, se fiant à leur grand nombre (environ 600 guerriers tous armés de fusils), ils avaient dit aux indigènes qu'ils ne nous craignaient pas. Je résolus de les attaquer immédiatement.

Je confiai la garde du campement à notre interprète, Kachaballa, ainsi qu'aux douze hommes les moins valides de notre petite troupe et, accompagné de Lekeu, de 43 bons soldats et de 35 auxiliaires Bakubas, je me mis en route.

C'était peu de monde pour affronter une telle masse,

mais les circonstances étaient telles qu'il n'y avait pas à hésiter.

Désirant que l'ennemi fût prévenu le plus tard possible de notre arrivée, je fis ôter la veste et le fez de nos hommes et leur donnai l'ordre de cacher leur fusil le plus possible. Bien m'en prit.

Nous avions à peine marché pendant une heure que nous rencontrons trois de leurs sentinelles qui, nous prenant pour une paisible caravane Bachilange, furent saisis, désarmés et ligotés sans avoir pu donner l'alarme à leurs compagnons. Quelque temps après, nous rencontrâmes deux indigènes à qui les Kiokos avaient pris leurs fusils et qui nous donnèrent des renseignements précieux sur le campement ennemi. Celui-ci, admirablement situé au point de vue de la défense, était assis sur le sommet d'une colline en pente assez raide et dénudée de tout abri. Sur son flanc gauche, un ravin profond et très escarpé; sur son flanc droit et en arrière, la forêt qui devait donner une retraite assurée à l'ennemi en cas de défaite.

Notre présence fut signalée à environ 600 mètres. Un roulement de tambour suivi de plusieurs autres, quelques cris, puis plus rien, le silence le plus absolu, c'était à faire croire qu'il avait abandonné son camp sans combat.

A deux cents mètres, je déploie ma petite troupe en tirailleurs, laissant Lekeu, à qui j'avais donné le commande-

ment des Bakubas, en réserve, ceux-ci n'étant pas aptes à l'attaque et ne devant servir que dans la poursuite.

Sentant bien que ce silence était menteur, nous n'avançons qu'avec la plus grande prudence et en rampant dans les herbes qui, heureusement, nous couvrent assez bien. A cent mètres, toujours rien. Enfin, à environ septante mètres, un premier coup de fusil part et aussitôt tout le camp et la lisière de la forêt s'illuminent de centaines de coups de feu. Je fais répondre par quelques salves et en avant !

Mais, à ce moment, un nouveau contingent étant probablement venu renforcer nos adversaires, leur feu redouble. Six cents fusils font pleuvoir sur nous une véritable pluie de balles.

Mes hommes, étonnés d'une pareille résistance, hésitent d'abord et, quoi que je fasse pour les maintenir en place, reculent petit à petit.

Quelques secondes encore, ils allaient lâcher pied et nous étions perdus. La baïonnette seule pouvait encore nous sauver, mais comment amener mes hommes à oser entreprendre une attaque de ce genre? Je résolus pourtant de l'essayer.

Ils se sauvent !... criai-je à mes hommes. Ils sont à nous !... Clairon sonnez la charge !... et je m'élançai en avant. Ce que j'espérais se réalise : mes Haoussas, qui

m'aiment beaucoup, me voyant en danger, poussent leur légendaire « Oh Koko ! » et comme un seul homme se précipitent sur mes pas.

A vingt mètres, un grand diable me barre la route et veut me mettre en joue ; plus rapide que lui, je lui envoie un coup de six ballettes en pleine poitrine et nous entrons en ouragan dans le camp. Ici, un très court combat s'engage, car les Kiokos ne se servent pas d'armes blanches et, surpris par notre brusque attaque, ils ne font qu'un semblant de résistance et se sauvent dans toutes les directions.

Trois sur quatre de leurs principaux chefs furent tués pendant le combat et je suis certain que les survivants n'ont jamais compris comment ils avaient été vaincus, au moment où ils se croyaient vainqueurs.

Le camp pris, nous y avons trouvé treize barils ainsi que deux grands sacs de poudre, une quantité de fusils, quatre hamacs qui servaient à transporter les chefs et une foule d'objets divers. Quant aux femmes et à leurs prisonniers, nous n'en avons pas trouvé.

Comme ils s'attendaient à notre attaque, ils les avaient déjà mis en sûreté, leurs guerriers seuls étaient restés au camp.

Le lendemain, j'écrivis à Le Marinel, qui avait déjà quitté Luluabourg et qui dare dare écrivit à son tour à de

Croy que c'était le moment pour lui de se débarrasser des autres bandes de Kiokos qui pourraient encore se trouver dans le district, ceux-ci devant être profondément atterrés de la défaite de leur bande principale.

En même temps qu'il recevait la lettre de Le Marinel, de Croy apprenait qu'un marchand d'esclaves du Bihet, nommé Antonio, était campé à quatre heures de marche de Luluabourg, au village Kanioka.

Rassemblant rapidement ses soldats, il partit pendant la nuit accompagné de Doorme et emmenant comme auxiliaire la puissante tribu des Zapo-Zapes.

A 3 heures du matin, il eut la chance de tomber sur le camp endormi qui s'enfuit sans résistance, laissant aux mains des soldats de l'Etat trois cents esclaves qu'il avait volés dans ses razzias.

Cette victoire, véritable corollaire de la mienne, débarrassa les environs de Luluabourg de la présence des Kiokos.

Le Gouverneur fut si heureux de nos deux victoires, que tous deux, de Croy et moi, nous eûmes l'honneur d'être portés à l'ordre du jour de l'armée. Voici en quels termes :

« Sont mis à l'ordre du jour :

» Le prince de Croy, pour l'énergie qu'il a montrée en faisant, avec quarante soldats, une attaque de nuit qui a

réussi, sur un camp de chasseurs d'esclaves disposant de plusieurs centaines d'hommes armés de fusils.

» Le lieutenant Michaux, pour l'audace dont il a fait preuve en attaquant avec quarante-trois soldats et trente-cinq auxiliaires, un autre camp de chasseurs d'esclaves, des mêmes régions du Sud de l'Etat, et la bravoure personnelle qu'il a montrée et qui a seule déterminé le succès du combat.

» Boma, le 8 mai 1892.

» Le Vice-Gouverneur général,
ff. de Gouverneur général,
» (Signé) WAHIS. »

Rentrés à Lusambo, nous y reprîmes notre genre de vie habituel, mais pour bien peu de temps, car les événements s'y succédaient avec rapidité.

En l'espace de deux mois, de Croy rentre malade en Europe et Descamps va le remplacer.

Le Marinel et Gillain retournent en Belgique, leur terme en Afrique étant expiré, et Dhanis vient prendre le commandement du district.

CHAPITRE IX.

Vingt mille kgs. de gibier. — Un bain forcé. — Attaques pendant la nuit. — Bèlè! Bèlè! Bèlè! — Au-dessus de l'abîme. — A cache-cache avec Fuamba. — Nouvelle expédition pour le Katanga. — Gongo Lutété demande la paix. — Les Arabes entrent en ligne. — Une tribu de Nains. — Chez Gongo. — Sanglante et tragique bataille du Lomami, à Chigé. — Le sergent Debruyn. — Répugnant festin. — Cadavres dans la mare. — Revolver à la main. — Prise de Lusuna.

Ce fut à cette époque, un peu avant le départ de Le Marinel, que je fis ma plus belle chasse en Afrique.

La station étant momentanément à court de vivres, je reçus l'ordre de me rendre en canot à un endroit que nous connaissions comme très giboyeux afin d'essayer de me procurer quelques grosses pièces de gibier que nous pourrions distribuer à nos hommes.

Il n'était pas possible de me donner une mission plus agréable, puisqu'elle caressait ma passion favorite.

Aussi, je vous assure que je fus vite prêt; une heure après l'ordre reçu, j'étais embarqué, car je voulais arriver le soir même à destination, afin de pouvoir commencer la chasse dès le jour naissant.

Je ne vous en conterai pas toutes les péripéties, ce serait un peu long, je vous dirai seulement que, le lendemain soir, j'avais tué sept hippopotames, trois buffles et quantité de menus fretins, tels que pintades, canards, etc....

Enfin, je rentrai à Lusambo avec sept grandes barques que j'avais réquisitionnées et qui, toutes, étaient remplies de viande. J'avais certainement de 18 à 20,000 kgs de viande à faire distribuer en rentrant à Lusambo.

Je vous laisse à penser si nos noirs étaient dans la jubilation et si j'étais fier de mes exploits cynégétiques. C'est à peine si je me serais incliné devant Nemrod lui-même. Je considérais ces chasses comme étant mes vacances. Mais elles furent de courte durée car, dès le 27 mars, mon nouveau chef, le commandant Dhanis, me donnait l'ordre de me tenir prêt à partir avec un détachement de soixante hommes pour aller mettre à la raison quatre tribus qui venaient de se révolter.

Dès le lendemain, 28 mars, j'étais en route.

Cinq jours plus tard, donc le 2 avril, je faillis être noyé. J'avais dû passer le Lubi dans une mauvaise petite pirogue pour aller arranger une palabre avec un chef de l'autre rive; à mon retour, le canot chavira et je fus jeté à l'eau. Précisément, à cet endroit, le courant est d'une violence inouie. C'est ce qui me sauva, car je ne sais pas nager. Enlevé par le courant, je passai sous un arbre couché fortement sur l'eau et je m'accrochai aux branches avec une énergie que vous comprendrez sans peine.

Cinq minutes après, mes hommes parvinrent à me hisser

sur l'arbre et j'en fus quitte pour un bain qui n'avait pas été pris sans émotion.

Nous arrivons le 7 chez les Bakuas Lukokas et le 8 chez les Bakuas M'Bélés et les Babindjis, mais pas plus chez les uns que chez les autres nous ne rencontrons un seul indigène, ils nous avaient cédé la place.

Ne me fiant pas aux apparences, je pris cependant la précaution de faire fortifier mon camp. Bien m'en prit, car la nuit du 8 au 9 je subis la plus formidable attaque qui se puisse rêver.

Toutes ces populations ne possédaient, à cette époque, aucun fusil et ne se servaient, dans leurs attaques, que de lances et de couteaux, mais elles étaient d'une bravoure sans pareille.

Pendant la nuit, on vint me prévenir que les sentinelles avaient entendu du bruit, comme celui d'une foule qui se rassemble. Je fis immédiatement lever mes hommes et je leur fis prendre leur poste de combat. Il était temps ! Nous étions à peine postés qu'une immense clameur se fait entendre et des milliers d'indigènes lancent en même temps leur cri de guerre : Bèlè ! bèlè ! bèlè ! hou ! hou ! hou !...... la terre tremble, car tous ensemble, la lance en arrêt, se précipitent sur nos retranchements. Il faisait heureusement un splendide clair de lune et, dans ces masses profondes, nul doute que chaque balle ne dût faire plusieurs victimes.

Ils n'en arrivèrent pas moins à quelques mètres de nos retranchements et, à cinq reprises, ils renouvelèrent leurs attaques, toutes plus furieuses les unes que les autres ; ils ne s'en allèrent qu'après avoir constaté leurs pertes énormes et l'inutilité de leurs efforts.

Quelles braves gens !... quels bons soldats !......

Lorsque, plus tard, ils nous seront complètement soumis, quelles pépinières de héros l'Etat aura à sa disposition !

J'ai livré pas mal de batailles en ma vie et je crois m'y connaître un peu en fait de bravoure, or, je déclare que nulle part je n'ai vu une énergie, une bravoure, un dédain de la mort comparable à ce que j'ai vu chez les Bakuas M'Bélés.

Bien armés et bien commandés, ils feraient les premiers soldats du monde.

Des Bakuas M'Bélés, je me rendis à M'Pania Motombo, où Dhanis m'avait donné rendez-vous et où j'arrivais le 18 avril.

Là, nous apprîmes d'assez graves nouvelles. Gongo Lutété s'était de nouveau mis en marche pour ravager le pays des Balubas, tandis qu'un de ses principaux lieutenants, nommé Fuamba, ravageait toute la contrée des Batempas et les rives de la Luidi.

Dhanis résolut de frapper un grand coup.

Aidé de M'Pania Motombo, il attaquerait Gongo Lutété, tandis qu'avec mon détachement j'irais attaquer Fuamba.

Ainsi fut fait et, dès le lendemain 19, nous nous mettions en route, chacun pour remplir notre mission.

Un chef appelé Mukundji m'accompagnait et devait me servir de guide.

Le 27, nous arrivons au village de Fuamba, mais celui-ci, en apprenant notre arrivée, s'est envolé.

M'étant mis à sa poursuite, j'arrive le 30 à un campement qu'il venait de quitter. Le 3 mai, j'arrive de nouveau juste à point pour constater qu'il venait de passer la Luidi et en avait naturellement détruit le pont. Vous comprendrez dans quel état de fureur je me trouvais. Je me rendais parfaitement compte que le scélérat était instruit par ses espions de tous nos mouvements et qu'il se disposait à me faire traverser l'Afrique sur ses talons.

Il fallait en finir, je réunis tout mon monde et je déclarai que j'en avais assez, que je retournais à Lusambo, que je reviendrais dans trois lunes et qu'alors, coûte que coûte, je parviendrais bien à joindre Fuamba.

Sur ce, je donnai des ordres pour la retraite et je repris le chemin de Lusambo. Le lendemain, je continue ma route, mais je fais une très petite étape.

Le surlendemain, 5 mai, je fais un brusque crochet et après une longue marche nous arrivons à la Luidi ; je donne

immédiatement l'ordre de construire un pont de lianes auquel mes hommes travaillèrent toute la nuit.

Précisément, à cet endroit, la rivière avait au moins 40 mètres de large et le courant était d'une rapidité effrayante. Malgré les difficultés de la chose, au matin, un pont était construit tant bien que mal, c'est-à-dire que quatre ou cinq grosses lianes liées ensemble, formaient le tablier du pont et que deux autres lianes servaient de garde-fou.

Au moment de m'y engager, j'eus un mouvement de recul, mais pensant que Fuamba devait se moquer de moi, je résolus de passer quand même.

Au commencement, cela alla assez bien et, avançant centimètre par centimètre, j'étais presque au milieu du pont, quand, ayant eu la mauvaise idée de regarder l'eau, le vertige me prit à un tel point que je me mis à trembler et qu'il me fut impossible de faire encore un pas. Mes hommes, s'étant aperçus de la chose, vinrent heureusement à mon secours. Un me précédait et je me tenais à ses épaules, pendant qu'un autre me tenait par les flancs. Je parvins ainsi à gagner la rive opposée, mais ce n'est pas pour un million que j'aurais recommencé le passage, je serais certainement tombé à l'eau.

Lorsque ma petite troupe fut passée, nous nous mîmes rapidement en route pour le campement de Fuamba.

Ce que j'avais espéré, se réalisa alors, Fuamba, me croyant parti pour Lusambo, ne s'était pas fait garder.

Surpris comme il le fut, sa résistance fut presque nulle, ce ne fut pas tant un combat qu'une chasse à l'homme. Toutefois, ses pertes ne furent pas ce qu'elles auraient dû être, car mes soldats, qui étaient des Haoussas, étaient si mauvais tireurs qu'ils auraient manqué un homme à vingt pas. Nous fîmes cependant environ deux cents prisonniers.

Le 28 mai, je rentrai à Lusambo et Dhanis y rentrait le 29. Le 9, il avait rencontré et battu Gongo, à Batibingué, et lui avait fait plus de cinq cents prisonniers.

C'étaient deux belles victoires que nous venions de remporter et elles eurent une grande répercussion dans les événements qui se succédèrent dans la suite.

Coïncidant avec notre rentrée à Lusambo, un steamer était arrivé à la station, nous apportant le courrier d'Europe.

Parmi ses nombreux plis, il y en avait un qui prescrivait à Dhanis de former le plus tôt possible une nombreuse caravane, afin d'aller occuper effectivement le Katanga.

Pendant tout un mois, on ne s'occupa donc que de pousser l'instruction militaire de nos hommes, de trier nos magasins et de confectionner les nombreuses charges que l'expédition devait emporter avec elle.

Pendant tous ces préparatifs, un bien douloureux acci-

dent vint nous frapper tous de douleur et de consternation : un de nos sous-officiers blancs des plus vaillants et des plus énergiques, un nommé Smith, mourut presque subitement.

Pendant quelques jours, les travaux furent suspendus, puis reprirent avec plus d'ardeur et l'on était prêt à partir, lorsque, le 19 juillet, nous reçûmes, par l'entremise de M'Pania Motombo, la nouvelle que Gongo Lutété, fatigué de ses défaites successives, désirait la paix et demandait à vivre en bonne intelligence avec nous.

La proposition était trop belle pour ne pas l'accepter, d'autant plus que Dhanis partant pour le Katanga avec tout ce qui se trouvait de plus valide à la station, je n'aurais eu, comme commandant du camp de Lusambo, que des invalides et des recrues à opposer à Gongo en cas de nouveau conflit.

Dhanis dépêcha donc Hinde et de Wouters au-devant des envoyés de Gongo jusque M'Pania Motombo et, lorsque ceux-ci furent arrivés à Lusambo, il les reçut très bien et put leur faire voir des forces respectables, puisque la caravane était précisément prête à se mettre en route.

Désirant me laisser une situation bien nette avant de quitter le district, il promit même aux agents de Gongo d'aller rendre visite à ce dernier.

Il comptait faire un détour avec sa caravane, passer par

N'Gandu avec tout son monde, afin d'en imposer aux Arabes et continuer ensuite sa route sur le Katanga.

Les événements ne lui permirent que de réaliser la première partie de son programme.

Il se mit donc en route le 18 août, accompagné de : de Wouters, du docteur Hinde, Scheerlink, de Heusch, Duchêne et l'armurier Prigaldien, passa par Pania Motombo, Moina Kiolo, et arriva chez Gongo Lutété le 12 septembre, où il séjourna pendant tout un mois.

Pendant le temps qu'il resta à N'Gandu, Dhanis profita de l'occasion pour endoctriner Gongo et lui prouver qu'il avait tout intérêt à se détacher des Arabes pour faire cause commune avec nous.

Il fit si bien qu'il convainquit Gongo et que celui-ci, en signe de soumission à l'Etat, remit à Dhanis un présent considérable en pointes d'ivoire.

Il fut convenu entre eux que Gongo pourrait rester à N'Gandu, quoique se trouvant sur la rive gauche du Lomami ; que Duchêne et Prigaldien, avec 40 soldats, resteraient en poste chez lui et qu'ils le défendraient s'il était attaqué par les Arabes.

Ces mesures prises, Dhanis partit pour Kabinda, afin de visiter le grand chef Baluba Lupongu ; de là, il comptait gagner le Katanga.

Il fut également très bien reçu par ce chef, chez qui il

fonda un nouveau poste, dont il donna le commandement à de Heusch.

Comme Kabinda était le dernier poste d'où il pouvait correspondre avec Lusambo, il en profita pour faire rapidement le voyage, ayant encore quelques mesures à prendre avant son départ définitif pour le Katanga.

Il ne fit que toucher barre à Lusambo et se trouvait sur la route du retour à Kabinda, quand il croisa un courrier lui apportant la nouvelle que Séfu, à la tête de plus de 10,000 hommes, s'apprêtait à se mettre en route pour nous faire la guerre et détruire tous nos établissements.

Dhanis m'envoya de suite un courrier extra-rapide, me donnant l'ordre de le rejoindre avec tout ce que je pouvais encore trouver d'hommes valides à Lusambo, et d'emporter avec moi un canon Krupp 7,5 raccourci que nous avions au camp. Je reçus la lettre le 29 octobre et le 30 je partais avec 80 soldats et le canon.

J'arrivai le 2 novembre à M'Pania, où Dhanis m'attendait pour me donner ses ordres, mais il se remit en route immédiatement pour Kabinda et Goie Moyassa, tandis que je devais, dès le lendemain, me diriger avec mes soldats sur N'Gandu.

Le canon, piloté par Cerckel, était destiné aux troupes qui se trouvaient à Goie Moyassa.

Me voilà donc, par la force des circonstances, le protec-

teur en titre de ce même Gongo Lutété que j'ai battu avec Descamps il y a quelques mois, et à qui j'ai enlevé toutes les femmes de son harem.

Dans une conversation avec Duchêne, Gongo, à qui l'on m'a probablement dépeint sous des aspects peu avantageux, lui a dit qu'il aimait bien tous les blancs, sauf Chibalanga, qu'il n'aimerait pas à voir chez lui.

Quant au chef qui me sert de guide, c'est précisément ce même Fuamba, à qui j'ai donné une si bonne leçon sur la manière de surprendre les bomas, six mois auparavant!!...

Depuis lors, j'ai trouvé en Fuamba un aide intelligent et sûr; quant à Gongo, j'en avais fait presque un ami et, en tout cas, un allié de tout repos et je n'ai jamais eu qu'à me louer de ses procédés.

Je reprends ma marche vers N'Gandu.

Parti de M'Pania le 3 novembre, j'arrivai le 5 et je logeai dans un village de nains, les Batuas.

Ces Batuas sont bien les êtres les plus extraordinaires qu'il soit possible de rêver.

Leur taille varie de 1m. 20 à 1 m. 30, ils ont de petits pieds et de petites mains, mais une grosse tête et ils sont franchement laids. Quoique très petits, ils sont d'une jolie force, d'une agilité surprenante et d'une adresse au tir à l'arc tout à fait extraordinaire et comme ils ont une con-

naissance parfaite de la forêt et de tous les poisons qu'elle renferme, ils peuvent, à l'occasion, être des ennemis redoutables, même pour les blancs.

Quant aux Arabes, chaque fois qu'ils les ont attaqués, ils ont eu à le regretter, aussi maintenant les laissent-ils bien tranquilles.

Le 5 novembre, j'arrivais donc dans un de leurs villages, que je trouvais désert, mais mes hommes, en furetant aux alentours, découvrirent une vieille femme qu'ils m'amenèrent.

Désirant beaucoup faire leur connaissance et, si possible nous les attacher, je fis présent à cette vieille femme de quelques perles et d'un pagne et je donnai l'ordre de la laisser aller.

Ma tactique réussit pleinement, car elle revint peu après avec un nain et une autre vieille femme.

Les deux nouveaux venus avaient une frayeur atroce, mais je les rassurai de mon mieux et leur remis également quelques petits présents.

Pour le soir, un à un, tous étaient rentrés, y compris le chef et, grâce à mes largesses, ils n'avaient plus peur du tout ; ils me déclarèrent infiniment supérieur aux Arabes et me promirent leur amitié pour moi et mes frères blancs.

Voulant me faire fête, le chef ordonna le soir des danses en mon honneur et, comme nous manquions de flambeaux,

il fit mettre le feu à un vieux chimbeck afin de mieux éclairer la scène.

Si l'on veut avoir une idée de la danse des Batuas, que l'on s'imagine, à la lueur du chimbeck qui brûle dans le fond et qui nous donne un éclairage tout à fait fantastique, deux cents poupées à grosses têtes, ressemblant à des gnomes se trémoussant aux sons du tambour et poussant des oh! oh! oh! sur le ton que l'on pourrait prendre, si l'on tâchait de se rendre aimable, au moment où l'on vous frapperait sur le ventre.

Le 9, nous passons le Lubéfu à gué, au village de Kitenghé. Il est partout le même ce Lubéfu. Bien qu'ici il n'ait que 10 à 12 mètres de large et à peine un mètre de profondeur, il est déjà dangereux tant son courant est rapide, et pour le traverser, on est obligé de se placer en file indienne, en se tenant par les épaules, afin de pouvoir se soutenir mutuellement en cas de chute.

Le 12, j'arrive à Kolomoni, dont le chef vient à ma rencontre avec son ami Machipula.

Le village de Kolomoni est composé d'une façon très curieuse: le chef Kolomoni et ses sujets sont de très bons guerriers, mais pas du tout cultivateurs. Le chef Machipula et ses hommes sont, au contraire, très bons cultivateurs, mais pas du tout guerriers. Les deux chefs, amis d'enfance, ont alors uni leurs deux peuples et si Kolomoni se charge



de défendre Machipula, Machipula se charge d'entretenir Kolomoni et ses gens. Ils s'entendent admirablement et leur village est un des plus beaux et des plus prospères que j'aie rencontrés au Congo.

La route de Kolomoni à N'Gandu doit être assez bonne durant la saison sèche, mais, pendant la saison des pluies, elle est presque impraticable, tant à cause de ses rivières débordantes et d'un passage difficile, que de ses marais, qui sont infects, innombrables et sans fin. Cette route, toujours plate et sans village, est d'une monotonie désespérante : des herbes, encore des herbes, toujours des herbes et des marais, sans qu'un peu d'ombrage vienne vous rafraîchir et vous protéger quelques instants contre les rayons de soleil qui ont surchauffé la terre et l'air au point de vous donner la sensation d'une brûlure à la poitrine.

Enfin, le 18, j'arrive à N'Gandu, où je trouve Duchêne relevant d'une hématurie et Prigaldien à peine guéri de la dysenterie.

Ils ont tous deux bien mauvaise mine. En revanche, ils me trouvent une mine superbe ! comparée à la leur surtout...

Quelques instants après mon arrivée, Gongo vient me visiter ; il paraît un peu gêné en ma présence, mais Fuamba aura dû lui dire que je valais mieux que la réputation que

l'on m'avait faite et nous ne tardons guère à devenir de bons amis.

Le 19, repos complet. Le 20, je vais rendre sa visite à Gongo.

Le 21, vers 6 heures du soir, on vint me prévenir en toute hâte de la part de Gongo Lutété que Séfu, accompagné de la plupart des chefs arabes, passait le Lomami à deux jours de marche environ, en amont de N'Gandu.

Bien qu'il n'y eut pas de lune, Gongo se décida à partir de suite avec tous ses hommes armés, afin de contrarier si possible le passage du fleuve par les hommes de Séfu. Je me décidai, de mon côté, à organiser immédiatement une colonne volante et à partir le lendemain matin dès le point du jour.

Duchêne et Prigaldien, quoique très faibles tous deux, insistent pour m'accompagner.

Je choisis dans les deux détachements une centaine de bons soldats noirs qui ont déjà fait leurs preuves sous mes ordres et sur lesquels je suis certain de pouvoir compter.

Après douze heures d'une marche des plus pénibles, je rencontre Gongo ainsi qu'un détachement de quarante soldats sous les ordres du sergent morovien Albert Frees et du caporal Benga qui avaient été envoyés en reconnaissance par Dhanis, de même Lupongu et Kolomoni avec leurs bandes armées.

Tous ensemble, ils avaient essayé de s'opposer au passage de la rivère par les troupes de Séfu, mais ils avaient éprouvé de telles pertes qu'ils avaient été obligés de battre en retraite.

Il était trop tard pour rien entreprendre ce jour et d'ailleurs mes hommes étaient trop fatigués. Je fis donc arrêter ma colonne et campai dans une bonne position.

Les soldats d'Albert Frees, qui ne venaient que de Goïe Moyassa, étant beaucoup moins fatigués que les miens, je lui donnai l'ordre de rester aux avant-postes, afin de prévenir toute surprise des Arabes.

La nuit fut épouvantable, ma tente et mes effets restés en arrière n'arrivèrent que très tard et il plut à torrents toute la nuit. De ma tente ouverte, où nous nous étions réfugiés à trois, je vois mes pauvres hommes sans le moindre abri, se groupant le plus possible autour de moi et grelottant sous l'averse qui fait rage. J'en étais navré, mais que faire? ?

Inutile, je crois, de dire que je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, attendant le jour avec impatience.

Enfin, il se lève et la pluie cesse de tomber vers 6 heures.

Je fais aussitôt prévenir Gongo que je vais attaquer et lui envoie l'ordre de m'amener son monde pour concourir au mouvement, mais il me fait répondre que la presque totalité de ses fusils étant des fusils à piston et ceux-ci

étant mouillés, il est impossible à ses hommes d'attaquer en ce moment, qu'il n'aurait que des ratés, d'autant plus qu'une petite pluie fine s'était remise à tomber.

Ce fut pour moi un trait de lumière, car je me dis qu'évidemment ceux de Séfu devaient se trouver dans le même état. Je résolus donc de profiter de cette heureuse circonstance en attaquant immédiatement.

Les ordre que je donnai furent ceux-ci : Lupongu avec tous ses hommes devait garder les bois en amont du boma jusqu'au fleuve et empêcher les Arabes de fuir de ce côté. Gongo, avec ses gens, reçut la même mission pour les bois qui se trouvaient en aval. Mes deux flancs étant gardés, j'attaquai les Arabes de front. Albert Frees, avec ses quarante soldats, formaient une première ligne ; je l'avais fait renforcer par l'élite des hommes de Goïe Moyassa que je savais très braves. Ce chef m'avait demandé de lui faire l'honneur de pouvoir participer à l'attaque avec les blancs. Les cent hommes qui me restaient furent formés en trois colonnes d'assaut : celle de droite sous les ordres de Duchêne, celle de gauche sous les ordres de Prigaldien, celle du centre sous mes ordres, nos effectifs étant trop faibles pour me constituer une réserve. Ces dispositions prises, je donnai le signal du départ.

J'étais très calme, très sûr de moi-même et bien persuadé que j'allais remporter la victoire, mais malgré

moi, en voyant ces masses profondes, sombres et silencieuses, en pensant à mon immense responsabilité, ainsi qu'au massacre effroyable qui allait avoir lieu, je me sentis envahi par une invincible tristesse et ce fut presque religieusement que je donnai le signal du combat.

A ce moment, Gongo vint vivement à moi : « Chibalanga, me dit-il, restez avec moi et dites à vos hommes d'aller se battre, car il y aura beaucoup de morts aujourd'hui ! » « Non, Gongo, lui répondis-je, mes hommes sont habitués à me voir au milieu d'eux, et s'ils ne m'y voyaient pas, ils croiraient que j'ai peur et ne se battraient pas bien. » « Ah !... » me dit Gongo, et il s'en alla tout rêveur.

Mes derniers ordres étaient ceux-ci : Albert Frees et les hommes de Goïe Moyassa devaient, en se défilant le plus possible, arriver à 150 mètres des palissades, se coucher et, dans cette position, ouvrir un feu rapide sur les bomas arabes. Cachées par le rideau de fumée, mes trois colonnes d'assaut rejoindraient rapidement la ligne des tirailleurs, d'où elles tireraient elles-mêmes le plus rapidement possible cinq cartouches, puis, tous ensemble, la baïonnette au canon et la machette dans les dents, nous nous précipiterions à l'assaut. Ainsi fut fait.

Bientôt, la fusillade éclate de toutes parts, rageuse, épouvantable, désespérée ! car, d'un côté comme de l'autre, on sait que c'est une question de vie ou de mort que le

vainqueur sera impitoyable et que; le voulût-il, il ne pourra faire grâce au vaincu.

Ils ont pour eux le nombre et les palissades derrière lesquelles ils se cachent, nous avons pour nous la supériorité des armes, de la discipline et la confiance illimitée que j'ai su inspirer à mes hommes.

Je fais pousser l'attaque le plus vigoureusement possible et, quelques instants après mon arrivée sur la ligne des tirailleurs, je fais sonner la charge et j'enlève mes hommes dans un élan irrésistible; nous profitons du rideau de fumée qui se trouve en avant de nous et arrivons aux palissades avant que nos ennemis soient remis de leur stupeur.

On se fusille à bout portant, mes hommes attaquent les palissades à la machette et bientôt Albert Frees, aidé de Benga, qui est un hercule, font une brèche par laquelle nous entrons en ouragan.

Soudain, la place est libre, les Arabes fuient éperdus, nos pieds baignent dans le sang; et, comme si le destin eût enfin voulut punir les Arabes de tous leurs crimes passés, tout s'acharne contre eux.

Déjà, le Lomami gronde et à peine ont-ils fait deux cents mètres, qu'il leur barre le passage et leur rend toute retraite impossible. On dirait que lui aussi, las d'assister

à toutes leurs infamies, il a résolu de se venger et qu'il veut prendre sa part du carnage.

Le rugissement de ses rapides, placés à quelques centaines de mètres en aval, semble prédire à nos ennemis affolés que ceux d'entre eux qui échapperont à nos balles n'échapperont pas à sa colère.

Voyant la place vide, je crie à mes hommes : « Vite au Lomami ! »

Mais dans la fusillade, j'ai peine à me faire comprendre et quinze hommes seulement me suivent. A peine avons-nous fait quelques pas et avons-nous dépassé les quelques arbres qui séparent le camp d'une petite plaine qui se trouve au bord du Lomami, que nous voyons une foule immense qui hésite encore entre nos balles et les eaux furieuses du fleuve. Joue !...... feu !...... Quinze coups de fusil partent et toute cette multitude, en vrai troupeau de Panurge, saute dans le Lomami. Mes hommes ont entendu notre salve, et bientôt tous sont autour de moi.

Ici, ma plume s'arrête impuissante et renonce à décrire ce qu'aucun pinceau ne saurait rendre et nous assistons à la scène la plus grandiose, la plus démoniaque que jamais imagination de poète ait pu rêver.

Le Lomami en rage entraîne vers ses rapides des milliers d'hommes enchevêtrés en grappes fantastiques, la terreur les affole, paralyse leurs mouvements ; leur masse

les empêche de nager et, dans les spasmes du désespoir, ils tâchent en vain de se soustraire à l'étreinte mortelle de leurs compagnons.

Pendant ce temps, 140 fusils à tir rapide ne cessent de leur envoyer une grêle de balles. Partout de l'eau ! du fer ! du feu !

Ce fut d'un tragique sans nom, Satan lui-même dut en être épouvanté, car je doute que jamais sabbat de démons ait approché de cette vengeance de chrétiens. Quant aux pertes subies par les Arabes, elles furent effrayantes. Tous leurs principaux chefs furent tués ; eux-mêmes avouèrent plus de trois mille morts et parmi ces derniers se trouvait le fils de Séfu.

Un trait qui montrera l'héroïsme des noirs et même des enfants, lorsqu'ils sont sous les yeux du blanc, trouvera ici son application.

Pendant le combat, un petit boy à qui j'avais confié mes cartouches me dit tout-à-coup, en me montrant son pied : « Regarde maître ». Préoccupé de ma bataille et ne voyant qu'un léger filet de sang, je lui répondis : « Ce n'est rien, passe-moi mes cartouches !... » Et le brave enfant resta à mes côtés jusqu'à la fin du combat. Ce fut seulement lorsque le tout fut terminé qu'il se mit à pleurer, me demandant de ne pas l'abandonner. L'examinant alors plus attentivement, je constatai, avec l'émotion que vous com-

prendrez, que le pauvre enfant avait le pied broyé par une balle ; or, pendant tout le combat, il n'avait pas fait entendre une seule plainte et avait continué son service auprès de moi. Je l'emmenai et le soignai, comme bien vous pensez.

Cette bataille fut, de toutes celles qui se livrèrent au Congo, la plus sanglante et probablement celle aussi dont l'effet moral fut le plus grand.

Avant de terminer ce chapitre, je tiens à rendre hommage à la mémoire de Duchêne et de Prigaldien ; tous deux sont morts, aujourd'hui, mais leurs familles peuvent et doivent être fières d'eux, car ils se sont comportés en braves et bien qu'assistant tous les deux à leur première bataille, ils se sont montrés admirables de sang-froid et d'entrain.

A la suite de cette victoire, à ma rentrée en Belgique, je reçus la plus belle récompense qu'un officier puisse ambitionner. Sa Majesté le Roi Souverain daigna me remettre un sabre d'honneur portant son chiffre.

Quelque temps avant les événements que je viens de relater, un autre drame tout aussi poignant se déroulait également sur les rives du Lomami.

Le 22 octobre, Scherlinck et Hinde, qui se trouvaient à Goië Moyassa en attendant Dhanis, reçurent une première lettre de De Bruyne, dans laquelle celui-ci leur disait qu'il était, ainsi que Lippens, prisonnier des Arabes à Kassongo et que le chef de ceux-ci, Séfu, avait réuni plus de dix mille

hommes armés de fusils, et qu'il s'apprêtait à nous attaquer et à détruire toutes nos stations jusqu'à Léopoldville. Le seul moyen, disait De Bruyne, de calmer la colère de Séfu, c'était de lui livrer Gongo, afin de le punir de sa trahison envers les Arabes.

Le 29 octobre, nouvelle lettre de De Bruyne dans laquelle il proposait à Scherlinck et à Hinde, de la part de Séfu, une entrevue sur la rive droite du Lomami.

Ces deux officiers n'acceptèrent évidemment pas de s'y rendre. S'ils s'y étaient rendus, ils se seraient fait massacrer infailliblement.

Quelques jours après, le 15 novembre, Séfu envoya De Bruyne au Lomami, sous bonne escorte, toujours dans l'espoir qu'il finirait par persuader les blancs de traverser le fleuve.

L'entrevue fut tragique. Prévenus de l'arrivée de De Bruyne, Scherlinck et Hinde avaient fait cacher leurs meilleurs tireurs dans les hautes herbes qui se trouvent au bord de l'eau et leur avaient recommandé de viser chacun un Arabe avec soin, mais de ne pas tirer sans leurs ordres.

En arrivant sur la rive, De Bruyne leur conta qu'il était traité plus mal qu'un esclave, qu'on le faisait marcher toute la journée en plein soleil et que, le soir, on l'enchaînait afin qu'il ne pût pas fuir. Il leur dit aussi qu'il était dépourvu de tout article d'échange et leur demanda de

bien vouloir lui envoyer quelques perles et des mouchoirs pour pouvoir se procurer de la nourriture. Scherlinck lui demanda alors s'il savait nager et, sur sa réponse affirmative, lui dit que plutôt d'endurer tous les tourments qu'on lui faisait subir, il valait mieux essayer de fuir. Il le mit alors au courant des mesures qu'ils avaient prises.

« — En ce moment, lui dit-il, les trente meilleurs tireurs de nos troupes sont cachés dans les herbes et tiennent chacun un Arabe au bout de leur fusil. Je vais envoyer une barque avec des marchandises et, aussitôt qu'elle aura fait quelques mètres pour revenir à notre rive, jetez-vous résolument à l'eau, les hommes de la barque vous aideront et d'ici nous tirerons sur les Arabes pour les empêcher de tirer sur vous.

Mais De Bruyne refusa, disant qu'il savait bien que c'était sa seule chance de salut, mais qu'il ne pouvait pas abandonner son chef, le commandant Lippens, auquel il avait donné sa parole de ne pas partir sans lui; il ne voulait pas manquer à la parole jurée!

Quelques jours après, Séfu les faisait lâchement assassiner tous les deux pour se venger de la défaite que je lui avais infligée à Chigé.

Mais revenons à ce combat. La bataille étant terminée, il ne pouvait être question pour nous d'essayer de poursuivre, car nous n'avions aucune barque à notre disposition.

Le jour même, je fis donc lever le camp et repris la route de N'Gandu, afin d'échapper à l'infection et à l'horreur du champ de bataille.

A peine étions-nous installés que Gongo vint me rejoindre avec tout son monde et établit son campement à proximité du mien. Ces gens, comme vous le savez, étaient à cette époque les plus endurcis cannibales de la terre, mais j'avais perdu la chose de vue ou plutôt je n'y pensais pas, lorsque vers le soir, je proposai à Duchêne et à Prigaldien d'aller en nous promenant et en fumant notre pipe, dire un petit bonjour à Gongo et faire un bout de causette avec lui. Tous deux acceptèrent bien volontiers et nous étions déjà assez loin dans le camp, où nous avions remarqué qu'il régnait une forte odeur de viande rôtie, sans y attacher d'importance. Quand tout-à-coup, Prigaldien, fraîchement débarqué d'Europe et peu au courant des mœurs du pays, me saisit le bras et me serrant de toutes ses forces, s'écrie d'un air épouvanté: « Oh! les mâssis pourçais! » Et du doigt il me montrait une jambe entière en train de cuire sur un feu de bois; la pointe du pied tout recroquevillé était venue rejoindre le tibia.

J'entraînai rapidement Prigaldien vers notre campement, lui expliquant de mon mieux que je savais que c'était horrible, mais qu'enfin, pour le moment, nous devions feindre de ne rien voir, afin de ne pas être obligés d'inter-

venir; la guerre arabe étant finie, nous y mettrions le holà.

Mais lui ne m'écoutait pas, ou s'il m'écoutait, ne me comprenait certainement pas, car toute sa route il continuait à dire: « Pouah!... oh! les mâssis rowes!... les mâssis pourçais, ni fât-i nin qui l'diale les aredje!!! »

Il en eut certainement la fièvre pendant la nuit et, longtemps après, il suffisait encore de lui rappeler la chose pour lui donner le mal de mer.

Quant à moi, j'étais déjà blasé, je ne dirai pas que je voyais la chose avec indifférence, mais enfin je la regardais comme une plaie horrible, longue à guérir et contre laquelle nous étions désarmés. Nos soldats ne se livraient plus à ces répugnants festins.

Quant aux hommes de Gongo, vouloir les punir et les empêcher en ce moment de festoyer avec les restes de leurs ennemis, c'eût été de la folie: ils se seraient retournés contre nous et, indépendamment des milliers de vies humaines que nous aurions dû sacrifier pour protéger quelques cadavres, nous aurions risqué de compromettre tout le succès de la campagne, et peut-être retarder d'un siècle les bienfaits de la civilisation que nous apportions dans les plis de notre beau drapeau bleu étoilé d'or.

A la suite de cette bataille, je reçus de Dhanis la lettre suivante que je publie avec fierté:

Camp de Goie Moyassa, le 27 novembre 1892.

Mon cher Michaux,

J'ai le plaisir de vous accuser réception de votre lettre concernant le combat du Lomami du 21-22 novembre.

Votre marche forcée vous a permis d'arriver à temps, pour empêcher l'envahissement complet du pays, situé à la rive gauche du Lomami, par toutes les forces arabes et votre attaque énergique et rapide de la position déjà fortifiée de Séfu a eu pour résultat d'infliger aux Arabes des pertes des plus sérieuses.

Presque toutes les forces de Séfu sont anéanties, les autres forces arabes doivent être démoralisées ; nous devons en profiter.

Je vous félicite personnellement de ce brillant succès, dû surtout à votre initiative, et qui amènera, j'espère, la solution de la question arabe et la prise de Nyangwé.

Soyez assuré que je signalerai au Gouverneur l'importance capitale de ce combat et des conséquences qu'il peut avoir.

Bien à vous,
(S.) DHANIS,
Commissaire de district du Lualaba.

De retour le 24 à N'Gandu, le 27 je reçois de Dhanis l'autorisation de passer le Lomami.

Heureux de l'avoir obtenue, le 28, accompagné de 90 soldats, de Gongo et ses bandes, je passe le fleuve. Duchêne et Prigaldien, toujours malades, restent à N'Gandu, où ils nous sont d'ailleurs des plus utiles pour assurer nos communications avec Lusambo.

Trois jours après, nous sommes au grand village de

Dibué, mais il est abandonné et nous pouvons nous installer sans nouveau combat.

Le chef, sur ma promesse qu'il ne lui sera fait aucun mal, ne tarde d'ailleurs pas à venir me faire sa soumission.

C'est un grand bel homme dans la force de l'âge, il me paraît très affaissé et s'excuse de ne m'apporter aucun tribut, mais il n'a plus rien, ayant tout perdu au combat de Chigé, où il a été entraîné de force par les Arabes. Presque tous ses guerriers ont été tués ou noyés et les débris des bandes arabes, en se sauvant, ont repassé par chez lui et l'ont complètement pillé.

Je lui donne l'ordre de réintégrer son village avec ce qui lui reste de monde, lui promettant qu'il ne sera plus inquiété dans l'avenir, si lui, de son côté, se montre loyal et fidèle.

De Dibué, toujours accompagné de mon ami Gongo (car nous étions devenus de bons amis), nous marchons sur Lusuna.

Pendant la route, le deuxième ou troisième jour, nous étions restés toute la journée sans rencontrer le moindre ruisseau où nos hommes pussent se désaltérer, aussi étaient-ils à moitié morts de soif, lorsque nous arrivâmes à l'étape; ici, il ne se trouvait qu'une seule mare d'eau et les Arabes, dans leur fuite, avaient tué trois esclaves, dont ils avaient précipité les cadavres dans la mare.

Ces cadavres étaient complètement en putréfaction, gonflés comme des outres et tout couverts de pustules purulentes et de grosses mouches vertes; ils étaient horribles à voir. Quant à l'eau, elle répandait une odeur infecte et était également verte.

Malgré le danger, malgré la mort certaine qui les attendait, mes hommes étaient si désespérément altérés, qu'ils voulaient quand même boire de cette eau et je dus mettre le revolver à la main et menacer de tuer le premier qui enfreindrait ma défense pour les empêcher de s'empoisonner à coup sûr.

Après avoir fait enlever les cadavres, je fis remplir d'eau toutes les marmites que l'on put trouver, on alluma des feux et je fis bouillir l'eau en ma présence.

La soif de ces pauvres diables était si terrible que, pendant que l'eau bouillait, ils y trempaient les doigts sans s'occuper des brûlures qu'ils se faisaient, afin de pouvoir se rafraîchir les lèvres.

Nous parvînmes à Lusuna le 8 décembre, sans que notre approche eût été signalée; aussi, ce fut plutôt une tuerie qu'un combat. Nous fîmes des prisonniers par centaines et les habitants n'ayant eu le temps de rien cacher, mes hommes et ceux de Gongo furent largement et pour longtemps réapprovisionnés en toutes choses.

CHAPITRE X.

Réunion avec Dhanis à Lusuna. — Revue des troupes de nos alliés. — La ménagerie Michaux. — Combat dans un marais. — Un réveillon, le revolver à la ceinture. — Le fétiche de Dhanis. — Le brave Cassart! — Mort de Mohara. — Mes cheveux se dressèrent sur la tête..... — Attaque inopportune.

Dhanis, ayant pris une autre route, me rejoignit à Lusuna quatre jours après mon arrivée. Il était accompagné de Scherlinck, de Wouters, Hinde, de Heusch et Cerckel, ainsi que de 350 soldats noirs. Il avait également notre canon.

A leur arrivée, je dus les ravitailler tous en café, sucre, tabac et sel; il y avait déjà longtemps qu'ils en étaient privés, aussi firent-ils fête à mes largesses.

Nous restâmes trois semaines à Lusuna où, comme je l'ai dit plus haut, nous avions des vivres en abondance.

Cependant, aucune contrée, eût-elle même été dix fois plus riche que Lusuna, n'aurait pu nourrir longtemps des masses comme celles que nous traînions à notre suite.

Nous étions six blancs et nous avions environ avec nous 400 soldats. Quant aux bandes de Gongo, Lupongu, Kolomoni, etc..., elles se chiffraient par plus de 25,000 personnes.

Afin d'éviter la famine, Dhanis résolut donc de renvoyer

Lupongu et Kolomoni ainsi que les autres chefs chez eux, ne gardant que Gongo et ses gens.

Mais, avant de les renvoyer, il voulut les dénombrer, afin de savoir exactement ce que chacun d'eux possédait de fusils. Pour le faire, il employa la mode arabe.

Lorsque nous fûmes assis, une peau de chèvre fut apportée et fixée en terre, au moyen de petits piquets en bois, puis chaque chef fit défiler ses hommes armés de fusils, tous devant passer sur la peau.

Nous croyions de prime abord que Gongo avait beaucoup plus de fusils que Lupongu ; à notre grand étonnement ce fut le contraire : Gongo avait environ 2,000 fusils et Lupongu en avait plus de 3,000.

Les premiers jours de notre séjour à Lusuna furent charmants et, après nos grandes fatigues et toutes nos privations, nous nous sentions heureux de vivre et de nous reposer dans notre Capoue noire.

Mais, habitués à une vie très active, nous n'y étions pas de huit jours, que le spleen nous gagnait et que nous souhaitions courir à de nouvelles fatigues, à de nouveaux combats.

Tous les jours donc, Dhanis s'informait auprès de Gongo de l'emplacement actuel des Arabes et tous les jours aussi Gongo lui donnait des nouvelles plus ou moins fantaisistes,

qui étaient vite reconnues inexactes par nos patrouilles de reconnaissance.

Il y avait trois semaines que nous nous morfondions dans l'inaction, quand Gongo vint nous donner des nouvelles de l'ennemi avec une assurance telle qu'il proposa même à Dhanis de parier que cette fois elles étaient exactes.

Celui-ci accepta le pari avec d'autant plus de plaisir qu'il ne demandait pas mieux que de le perdre. L'enjeu était, du côté de Dhanis, dix pièces d'étoffe, de la part de Gongo dix bœufs.

Les dispositions de Dhanis étaient celles-ci : A l'avenir j'avais avec mes 90 hommes le commandement de l'avant-garde et Gongo avec ses gens m'étaient adjoints, Dhanis suivait avec le gros de ses forces.

Ces dispositions me comblaient sous tous rapports : 1°) j'étais mon maître, considération qui passait avant toutes les autres ; 2°) j'étais au moins certain que l'on ne pourrait pas livrer une bataille sans moi ; 3°) j'avais avec moi Gongo Lutété, dont je m'étais fait un véritable camarade et en compagnie duquel j'étais très heureux de voyager ; 4°) il y avait la question de mes animaux. Aimant beaucoup les bêtes, j'avais un buffle de selle qui me rendait les plus grands services, que j'affectionnais beaucoup, mais qui était passablement méchant avec les autres per-

sonnes; j'avais aussi un âne de Mascate, qui, comme caractère, ne valait guère mieux que son compagnon de selle; ensuite j'avais un léopard que j'avais apprivoisé, puis mon chien, mon brave Pitch, qui, comme fidélité, n'avait pas son pareil, mais qui aurait infailliblement sauté à la gorge de celui qui, par inadvertance ou dans la conversation, m'aurait touché ne fût-ce que du bout du doigt. Toutes mes bêtes m'étaient sacrées et je les aimais beaucoup; malheureusement, il n'en était pas de même de mes camarades, qui avaient pris en horreur ce qu'ils appelaient la ménagerie Michaux, car, disaient-ils, il était presque impossible de se rendre chez moi sans risquer de se faire mettre en pièces. Evidemment, ils exagéraient beaucoup. Enfin, chose très rare, la décision de Dhanis satisfit tout le monde.

Le 30 décembre, dès 5 heures du matin, nous nous étions donc mis en route. Gongo, avec ses fusiliers, battait l'estrade et formait, si je puis m'exprimer ainsi, notre cavalerie d'exploration; je suivais à environ trois kilomètres, puis venait Dhanis marchant en tête du gros de nos forces.

Vers midi, en pleine chaleur du jour, j'entends tout-à-coup une fusillade enragée en avant de nous, je fais presser le pas à mes hommes et j'arrive sur les bords d'un marais énorme, au moment ou Gongo et tout son monde étaient en pleine déroute, presqu'en fuite devant des forces

arabes considérables, qu'il avait follement attaquées, sans attendre mon arrivée.

Une minute d'hésitation et mon brave ami Gongo pouvait être perdu. J'entrai donc résolument dans le marais avec tous mes hommes et ce fut avec de l'eau jusqu'aux épaules que nous ouvrîmes le feu sur les Arabes.

Dhanis de son côté, entendant la fusillade, arrive au pas gymnastique avec une compagnie, afin de me soutenir et veut entrer dans le marais derrière moi, mais ayant remarqué que les Arabes voulaient nous tourner sur le flanc droit, je lui criai : « A droite ! commandant, à droite !... »

Bien que de l'endroit où il se trouvait il ne put voir le mouvement des Arabes, il comprit que la situation devait être pressante et, lui aussi sans hésiter, se jeta dans le marais avec ses hommes, sur mon flanc droit ; il arriva juste à temps pour empêcher leur mouvement enveloppant.

Pendant ce temps, le docteur Hinde avait reçu l'ordre de rester avec ses hommes pour garder les femmes et les bagages, ainsi que pour presser l'arrivée des autres troupes.

Du haut d'une termitière, il vit donc tout le combat d'une façon idéale et il nous dit dans la suite qu'il était impossible de rêver un plus beau spectacle que cette bataille aquatique.

D'abord les masses de Gongo en retraite poursuivies par

les masses arabes, puis nos hommes, à Dhanis et à moi, entrant dans l'eau et cette ligne de têtes s'avançant vers les Arabes, car on ne voyait rien du restant du corps, puis tout-à-coup cette même ligne semblant cracher du feu, enfin les Arabes, se mettant eux-mêmes en retraite, poursuivis à leur tour par nos hommes et les forces de Gongo.

Mais, pendant que Hinde, tout au spectacle qu'il admirait, oubliait un peu ses hommes, ceux-ci lui jouèrent un tour qui aurait pu lui coûter cher.

Tous les hommes de Hinde étaient des Haoussas; environ une moitié des miens l'étaient aussi ; or, lorsqu'ils devaient prendre une position d'assaut, ils avaient conservé l'habitude d'entonner leur chant national. Le chanteur de la troupe s'écrie, sur un ton plutôt plaintif: « è dièbè ko è malèla » et, tous ensemble, ils reprennent « oh! ko! ko! » et cela dix, quinze, vingt fois de suite, pendant la marche en avant; lorsqu'ils sont prêts à aboutir, le chanteur s'écrie « koriko! » et tous ensemble: «Oh! Koriko!..» Oh!!... »

Alors, ils sont partis, c'est la masse, c'est la brute qui se rue en avant et plus rien ne les arrête.

Mes Haoussas ayant donc entonné leur chant de guerre, ceux de Hinde ne purent tenir en place et pendant que leur chef se délectait à la vue de la scène fantastique qu'il avait

devant lui, ils étaient tous venus se ranger près des miens et prendre leur part au combat.

Mais si ce renfort inopiné m'agréait beaucoup, il n'en était pas de même de Hinde qui s'aperçut précisément de leur départ au moment où il remarquait sur sa gauche un gros de 4 à 500 Arabes. Heureusement, ceux-ci prirent sans doute pour des soldats les femmes et les porteurs qui se trouvaient près de Hinde et ne les attaquèrent pas.

Il eut ce jour-là une chance peu ordinaire.

Enfin, successivement, Scherlinck et de Wouters le rejoignirent et, dès lors, il put se considérer comme sauvé, mais il aura dû se faire de singulières réflexions pendant les vingt ou vingt-cinq minutes durant lesquelles il est resté seul sur son perchoir.

Le marais passé, nous nous mîmes à la poursuite des Arabes, mais comme le thermomètre marquait ce jour-là certainement 40 degrés à l'ombre, Dhanis et moi nous fûmes assez vite complètement épuisés par cette marche rapide en plein soleil.

Heureusement, vers deux heures, nous rencontrâmes à un croisement de sentiers, quatre piquets soutenant un petit toit de chaume à environ un mètre de terre et abritant un fétiche. Nous eûmes vite fait de jeter le fétiche dans les herbes et de nous coucher côte à côte à sa place.

Il était temps, j'avais la tête en feu, mes jambes flageo-

laient, ma gorge brûlait, mes tempes battaient et je sentais mon cerveau en ébullition. La congestion avait déjà commencé son œuvre et si j'avais encore dû faire cent mètres, c'était la mort certaine. Dhanis me dit après qu'il se trouvait dans le même état.

Pendant un certain temps, qu'il m'est impossible d'apprécier, nous restâmes couchés dans un véritable état de prostration, quand tout-à-coup, Dhanis se souvint qu'un de ses boys était porteur d'une demi-bouteille de champagne. Quelque fut le danger de la chose, dans l'état où nous nous trouvions, notre soif était si terrible que Dhanis ouvrit la bouteille et, tour à tour, buvant au goulot, nous la vidâmes avec un bonheur ineffable.

Notre heure dernière n'était pas encore sonnée car ce qui aurait dû nous tuer, nous rendit des forces et nous ne fûmes même pas malades.

Vers le soir, nous arrivons au camp arabe qui se trouvait à Kassongo Luakila, celui-ci était désert, mais nous y trouvâmes assez bien de poudre, de cartouches et d'objets divers que les Arabes, dans leur fuite, n'avaient pas eu le temps d'emporter.

Comme la position était très forte, nous nous y installâmes.

Nous avons su plus tard par des prisonniers, que c'était

Muéni-Pembé, fils de Muéni-Mohara, qui commandait les Arabes que nous venions de vaincre.

Leurs pertes dans cette rencontre furent évaluées à environ 300 morts. Les nôtres, en y comprenant les gens de Gongo, furent d'environ cent hommes.

Arrivés le 30 au soir, nous sommes restés à Kassongo Luakila jusqu'au 1er janvier.

Le 31 décembre au soir, Gongo me prévint que les Arabes rôdaient aux environs et comme l'idée de nous attaquer pendant la nuit pouvait très bien leur être venue, afin de tâcher de provoquer une panique parmi nos soldats, je résolus de passer la nuit tout habillé, dans ma chaise longue, afin d'être prêt à tout évènement.

Ce fut donc le revolver à la ceinture et le fusil en travers sur les genoux que je vis ma montre marquer minuit. Je me levai, alors je me découvris et par la pensée, j'envoyai mes souhaits et mes baisers aux êtres chers qui, eux aussi, j'en étais certain, je le sentais, pensaient à moi et faisaient des vœux d'autant plus ardents pour l'exilé qu'ils le savaient engagé dans une lutte sans merci.

C'est dans ces circonstances que les cœurs battent le mieux à l'unisson: les vœux les plus sincères n'ont nullement besoin de phrases ni d'intermédiaires pour arriver sûrement à leur adresse.

Le 1er janvier, nos hommes manquant absolument de

nourriture, nous fûmes obligés de nous remettre en route, afin de trouver un campement plus riche en vivres.

Nous ne fûmes heureusement pas obligés d'aller très loin : après avoir traversé le Muadi sur un pont que nos hommes furent obligés de construire, nous arrivâmes au village de Goïe Kapopa, qui se trouve sur une hauteur située dans l'angle formé par la réunion du Muadi et du Lufubu.

La position était superbe et nous permettait de résister à toutes les forces que les Arabes étaient capables de coaliser contre nous.

Nous restâmes dans cette position une vingtaine de jours.

Pendant que nous y campions, nos soldats vinrent un jour dire à Dhanis que les Arabes avaient mandé dans leur camp un célèbre sorcier afin de « faire une médecine » contre nous, qui leur permit de nous battre et de nous exterminer.

Dhanis, qui savait mieux que tout autre comment il faut compter avec les préjugés et les superstitions des noirs, leur répondit avec un admirable à-propos que, lui aussi, il allait « faire son fétiche » et que l'on verrait bien laquelle des deux médecines, de celle des Arabes ou de la sienne, serait la plus forte.

Comme il savait que tout ce qui se passait dans notre

camp était immédiatement rapporté aux Arabes, il eut soin de faire publier dans tout le camp que le lendemain soir il consulterait son fétiche et que: si celui-ci était trois fois blanc, les Arabes seraient vainqueurs; s'il était trois fois vert, le combat serait incertain; trois fois rouge, annonçait notre victoire, mais une fois blanc, une fois vert et une fois rouge, prédisait l'anéantissement des Arabes.

Le lendemain, dès la tombée de la nuit, tous nos hommes et certainement tous les Arabes, avaient le nez en l'air pour voir ce que le fétiche allait leur annoncer.

Aussi, lorsque vers 8 heures du soir, la première fusée à feu blanc monta dans le ciel, ce fut de la terreur chez nos hommes et du délire chez les Arabes, mais bientôt une seconde du plus beau vert monta à son tour et, dans un camp comme dans l'autre, ce fut de la stupeur et tous les cœurs, je crois, cessèrent de battre, tant on était anxieux de voir le troisième feu. Enfin, après un long instant plein d'angoisse, une superbe fusée rouge monta, monta...... et finit par éclater couvrant et éclairant tout notre camp, de ses lueurs fantastiques.

Les dernières étincelles n'avaient pas touché le sol, qu'une clameur immense s'élevait de notre camp soulignée par de nombreux coups de fusil au moyen desquels les gens de Gongo fêtaient la bonne nouvelle.

Chez les Arabes, au contraire, c'était le silence; l'on sentait la terreur planer sur leurs têtes.

Nul doute que, si vingt hommes déterminés les avaient attaqués cette nuit, ils se seraient sauvés épouvantés tant leur frayeur fut extrême.

Quelque temps avant les événements que je viens de conter, Dhanis avait appris que les deux expéditions de Delcommune et de Bia-Franqui étaient de retour du Katanga et il avait écrit aux deux chefs pour leur demander de bien vouloir se joindre à nous pour repousser les Arabes. Ces messieurs, leur mission et leur long voyage étant terminés, aspiraient évidemment à rentrer en Europe et ne crurent par conséquent pas devoir se rendre aux instances de Dhanis.

Tous ne furent cependant pas de cet avis, un de leurs adjoints, un petit sergent des chasseurs, alors un inconnu, s'offrit à venir nous rejoindre.

C'était le brave petit Cassart, il nous amenait 27 bons soldats de renfort de l'expédition Delcommune et nous apportait 25,000 cartouches et 43 chassepots de l'expédition Franqui, ainsi que de nombreuses caisses et ballots contenant notre ravitaillement de Lusambo.

Cassart avait donc avec lui 27 soldats ainsi que les hommes de Gongo, dont quelques-uns seulement armés de fusils à piston, les autres simplement de lances.

Pendant que nous campions à Goïe Kapopa, nous savions qu'il y avait un nombreux camp arabe sur la rive droite du Lufubu ; c'était le camp de Séfu, qui, ayant réorganisé ses forces, était venu s'établir en cet endroit. Nous savions aussi que Muéni Pembé campait sur la rive gauche du Muadi, mais, ce que nous ignorions, c'est que Muéni Mohara, faisant un immense détour, essayait de nous tourner, afin de nous attaquer de tous les côtés à la fois.

Cette ignorance de la présence de Muéni Mohara sur nos derrières faillit être la cause de la perte de notre brave camarade Cassart.

Le 8 janvier 1893 au soir, ses porteurs étant fatigués, il campa à quelques lieues de nous ; le 9 au matin, vers 5 heures, désirant partir de bonne heure, il fait rentrer ses sentinelles ; à peine celles-ci sont-elles rentrées qu'il est attaqué avec fureur par les Arabes de Muéni Mohara.

Avec un courage et une présence d'esprit extraordinaires, en quelques minutes il rassemble ses hommes, fait face à l'ennemi, qu'il fait reculer par un feu enragé et a la bonne idée de faire ouvrir ses caisses de cartouches et de distribuer aux gens de Gongo les fusils qu'il nous apportait ; de cette façon, il avait plus que doublé ses forces. Après un combat de cinq heures, grâce à son sang-froid et aux bonnes dispositions qu'il avait prises, il put se dégager et amener sa caravane à Dhanis, sans avoir perdu une

seule charge. C'est certainement un des plus beaux tours de force qui ait été accompli en ce genre.

En arrivant au camp, il eut un mot typique.

— Commandant, dit-il, j'ai été tout, excepté pris, mais j'ai brûlé une terrible quantité de cartouches.

— Cela ne fait rien, lui dit Dhanis, le principal, c'est que vous soyez vivant; quant aux bagages et aux munitions que vous nous apportiez, je suppose que vous les avez perdus?

— Pardon, commandant, dit Cassart, sauf les cartouches que j'ai brûlées, je crois que le tout est au complet.

Et c'était parfaitement exact; il n'avait pas perdu une seule charge!

Le matin du même jour, nous avions entendu une vive fusillade et, sur l'ordre de Dhanis, de Wouters et moi étions partis en reconnaissance; après environ une heure de marche, nous n'avions plus rien entendu, croyant à une fausse alerte causée par les gens de Gongo, qui se querellaient parfois avec les indigènes, nous étions rentrés au camp.

A peine étions-nous de retour qu'un noir arriva au camp hors d'haleine, disant que l'Homme blanc était attaqué et qu'il demandait du secours, puis il tomba en syncope.

Nous repartîmes aussitôt avec de Wouters et Scherlinck, mais n'ayant pour nous diriger que les coups de feu

entendus le matin, nous prîmes une autre route que celle de Cassart et, de cette façon, nous ne le rencontrâmes pas.

Après environ trois heures de marche, nous arrivons en face du camp arabe qui se trouvait dans un grand village situé sur une colline avançant en éperon.

Nos dispositions sont bientôt prises; de Wouters et Sherlinck attaqueront de front, donc sur la plus grande largeur du camp, tandis qu'avec mes hommes je ferai un rapide crochet de façon à attaquer par le côté où la colline s'avance le plus.

Notre mouvement réussit à merveille, grâce à un champ de manioc qui entourait le village: les Arabes, quoique nous ayant vu venir d'assez loin, nous laissent, à notre grand étonnement, approcher à cinquante pas avant d'ouvrir le feu.

Ils attendaient des renforts venant de Séfu et ils nous avaient pris pour eux!

Le combat fut d'ailleurs très court; pendant que de Wouters et Scherlinck les attaquaient de front, je les prenais de flanc et en enfilade avec mes hommes; en peu de temps, ce fut une fuite désordonnée.

En entrant dans le village avec de Wouters, nous vîmes un beau vieillard qui agonisait soutenu par deux femmes; je lui demandai: « Qui êtes-vous? » Il nous jeta un long regard et me répondit: « Mo...ha...ra. » Et il expira.

Nous apprîmes ainsi par lui-même que nous venions de tuer le chef le plus redoutable des Arabes.

Nous apprîmes aussi dans la suite qu'il avait été blessé à la jambe, le matin, dans le combat qu'il avait livré à Cassart; c'était alors que le combat avait cessé et c'était là le motif pour lequel, à un moment donné, nous n'avions plus entendu la fusillade.

Dans le camp de Muéni Mohara, nous trouvâmes une quantité d'objets les plus disparates, tels que fusils, poudre, capsules, ânes, chèvres, etc., mais ce qui nous frappa surtout, c'est que nous y trouvâmes une tente et un lit.

En ce moment, il n'y avait plus de doute possible, notre pauvre ami Cassart avait été tué par Mohara et c'était sa tente et son lit que nous venions de retrouver.

Malgré notre victoire, ce fut donc plutôt tristement que nous reprîmes la route du camp.

Le matin, pendant la marche, je m'étais assez fortement écorché le pied et comme j'avais beaucoup de peine à marcher, j'avais moi-même conseillé à mes camarades de prendre les devants, je les suivrais comme je pourrais; ils pouvaient être tranquilles sur mon compte, puisque tous mes hommes me restaient.

Quelque temps après, j'avais rencontré un indigène qui me dit que pendant que nous nous battions avec Muéni

Mohara, Séfu avait profité de notre départ pour attaquer le camp et s'en emparer.

Au début, je n'avais accordé aucune créance à ce racontar, mais au moment où de Wouters et Scherlinck arrivent au camp une vive fusillade y éclate.

Les paroles de l'indigène me revenant aussitôt à la mémoire, je me dis que la chose doit être vraie et que Séfu attaque maintenant de Wouters et Scherlinck, auxquels il a probablement tendu une embuscade.

En ce moment, j'avoue que mes cheveux se dressèrent sur la tête, car je me disais que nous étions perdus puisque les Arabes pourraient ainsi nous battre séparément. L'instant n'était pas aux réflexions, mais à l'action, il fallait qu'elle fut prompte afin d'être efficace.

Je réunis rapidement mes hommes et, oubliant mon pied malade, je pris avec eux le pas gymnastique.

Mais quelles ne sont pas ma surprise et ma joie lorsqu'en arrivant au camp, j'y retrouve non seulement tous les camarades, mais encore le brave petit Cassart, qui, après avoir fait sa trouée, était arrivé sain et sauf au camp.

Quant aux nombreux coups de fusil que j'avais entendus lors de l'arrivée de de Wouters, c'était notre allié Gongo qui, pour nous faire fête, avait célébré notre victoire suivant la mode arabe.

Nous eûmes aussi plus tard l'explication de la tente et

du lit que nous avions trouvés dans le camp de Muéni Mohara : c'étaient les objets de campement qui avaient appartenu au malheureux Hodister, massacré avec tous ses compagnons quelque temps auparavant.

La défaite et la mort de Muéni Mohara eurent énormément de retentissement parmi les Arabes, car les troupes du vieux chef étaient connues pour leur bravoure et lui-même jouissait, parmi ses congénères, de la réputation d'un stratége de premier ordre. Il disait d'ailleurs volontiers qu'il n'avait jamais perdu une bataille livrée sous ses ordres et qu'il aimerait mieux mourir que d'être vaincu. Il tint parole : il ne voulut pas survivre à sa défaite.

Deux jours après la mort de Muéni Mohara, Dhanis résolut de profiter de l'émoi dans lequel devaient être les Arabes pour attaquer Séfu, mais le Lufubu, rivière large et profonde, se trouvait sur notre chemin ; il fut convenu que Gongo avec ses gens feraient un pont, tandis qu'avec mes hommes je protégerais les travailleurs en cas d'attaque.

Commencé de bonne heure, le pont fut terminé vers midi.

Quel diable alors me tenta? je ne sais ; mais les gens de Gongo m'ayant dit que le camp de Séfu se trouvait sur une hauteur à environ deux heures de marche de l'endroit où nous étions, il me prit une envie folle d'aller le reconnaître.

Outrepassant alors mes droits et sans m'inquiéter des

intentions de mon chef, je partis avec mes hommes à la recherche du camp de Séfu.

Les gens de Gongo ne m'avaient pas trompé : après deux heures de marche, nous vîmes le camp de Séfu, installé sur une hauteur à environ un kilomètre d'une rivière pas très large, mais très profonde et au courant rapide, appelée Kipango.

Si nous voyions leur camp, les Arabes de leur côté nous avaient aperçus : constatant notre petit nombre, ils descendirent en masse pour nous attaquer.

Malheureusement pour les Arabes et heureusement pour nous, le seul passage sur la rivière consistait en un tronc d'arbre jeté d'une rive à l'autre.

Leur grand nombre, dans cette circonstance, ne leur fut d'aucun secours et je n'eus aucune peine à battre et à rejeter à l'eau ceux qui avaient traversé avant notre arrivée.

Deux chefs importants furent aussi tués, ainsi que la favorite de Séfu, qui se trouvait assise près de lui et fut atteinte d'une balle perdue à plus d'un kilomètre de l'endroit où l'on se battait.

Ces trois morts ainsi que l'annonce de la défaite et de la mort de Muéni Mohara impressionnèrent tellement Séfu que, la nuit même, il leva son camp et retourna à Kassongo : lorsque, le lendemain, Dhanis vint avec toutes ses forces pour attaquer le camp, il était vide.

Mis en éveil par mon attaque inopportune, l'ennemi s'était envolé.

En cette occasion, Dhanis pêcha par excès d'indulgence; si j'avais été à sa place, j'aurais certainement envoyé mon ami Michaux aux arrêts dans sa tente pour lui apprendre à outrepasser ses ordres.

Ma seule excuse, et elle est bien mauvaise, c'est que nous avions à cette époque un tel dédain des Arabes qu'il nous semblait que toutes les bravades nous étaient permises. Nous ne souhaitions qu'une chose: livrer de nouveaux combats, afin d'augmenter le nombre de nos victoires.

CHAPITRE XI.

Le Lualaba. — Nyangwé ! — On nous prend pour des Arabes. — Affût et contre affût. — Invasion de femmes. — Retour offensit des Arabes. — All right, sir ! — Méprise qui eut pu être fatale. — Deux lettres disant: l'une oui et l'autre non. — Une flottille de canots à l'assaut.

Le camp de Séfu étant une position de tout premier ordre, nous y restâmes jusqu'au 20 janvier. Comme nous prenions le thé avec Dhanis, on vint à dire que nous ne croyions pas au début de la campagne arriver aussi près du Lualaba, puisque nous n'en étions plus qu'à deux jours de marche. Un de nous dit même en plaisantant :

— « Commandant, vous devriez nous conduire jusque là, ne fut-ce que pour pouvoir dire que nous avons vu le Lualaba ! ! ! et Nyangwé ; puisque les Arabes sont venus chez nous, nous pouvons bien nous permettre une petite promenade chez eux. »

— « Vous y tenez ? demanda Dhanis. »

— « Beaucoup, lui répondîmes-nous en chœur. »

— Eh bien ! soit, nous partirons demain matin : après-demain, vous verrez le Lualaba et même Nyangwé.

Le lendemain matin, nous étions en route et le surlendemain, nous arrivions en vue de la capitale des Arabes.

Je marchais en tête de mes hommes, lorsque le 21

janvier, vers 11 1/2 heures, au sortir de la forêt, Nyangwé m'apparut tout à coup. J'étais déjà, à cette époque, un vieux soldat et j'avais livré pas mal de batailles et cependant j'avouerai sans fausse modestie, qu'à la vue de Nyangwé je me sentis pâlir et qu'il n'y eut pas une fibre de mon être qui ne vibra d'un légitime orgueil en pensant qu'à six Belges et un Irlandais, nous avions vaincu ces horribles bandes dévastatrices et sanguinaires, terreur du continent noir et qu'après en avoir purgé toute une immense contrée, nous venions maintenant les provoquer, et qui sait? les chasser peut-être de leur repaire.

Après avoir marché environ une demi-heure, au sortir de la forêt, nous établîmes notre camp sur une espèce de tertre qui se trouvait au milieu d'un immense marais, nous séparant des eaux du fleuve.

De l'endroit où nous nous trouvions, il y avait encore environ deux kilomètres et demi avant d'arriver au Lualaba.

Pendant que nous étions occupés à installer notre camp, on vint nous dire que toute une troupe venant du Lualaba se dirigeait vers nous en se dissimulant dans les herbes. Montés sur une termitière, nous vîmes en effet une troupe assez nombreuse se diriger vers nous.

Je reçus immédiatement l'ordre de Dhanis d'aller avec avec mes hommes reconnaître l'ennemi et le repousser au

besoin. A cet effet, il m'adjoignit même une compagnie, mais je ne me rappelle plus laquelle.

Aussitôt parti, et afin d'être moins vite reconnu des Arabes, je fis ôter le fez à mes hommes.

Cela faillit nous coûter cher. Nous étions à environ 1,500 mètres du camp et nous venions de nous apercevoir que nos soi-disant Arabes étaient des gens de Gongo Lutété, qui, trop pressés d'arriver au Lualaba, y avaient été reçus à coups de fusil et avaient pris la fuite dans notre direction. Nos deux troupes réunies formaient une masse assez considérable et les gens de Gongo étaient occupés à me conter leur mésaventure, quand tout à coup un obus passe en sifflant au-dessus de nos têtes et va s'enfoncer à cinquante mètres plus loin dans la vase, sans heureusement éclater; deux minutes après, un second obus prenait la même direction que le premier.

Je fis immédiatement remettre les fez à mes hommes, lever mon drapeau bien haut et sonner mes clairons le plus fort qu'ils pouvaient et le feu cessa.

Comme vous l'avez tous deviné, c'était Dhanis qui, nous prenant pour des Arabes, avait fait tirer sur nous, afin, croyait-il, de nous venir en aide!

Notre campement étant établi, nous restâmes au même endroit pendant environ cinq semaines.

Comme seule distraction, nous partions tous les jours

Hinde et moi, avec une escorte composée des vingt meilleurs tireurs de l'expédition, et après avoir traversé avec de l'eau jusqu'à la ceinture et plus tard jusqu'aux aiselles, un marais infect de plus de deux kilomètres, nous allions nous cacher dans les hautes herbes qui bordaient le fleuve et faisions un véritable affût à l'Arabe.

Nous avions repairé toute la rive au fusil et, couchés sur le ventre, la hausse mise à la distance exacte, le canon du fusil reposant sur une petite fourche qui nous servait en quelque sorte de chevalet, nous attendions patiemment qu'un Arabe se montrât sur le bord du fleuve.

Dans les premiers jours, nous en avions descendu de la sorte assez bien, mais au bout de quelque temps ils étaient devenus excessivement prudents et l'affût ne donnait presque plus de résultat. Quand ils avaient absolument besoin d'eau pendant la journée, rien n'était drôle comme de voir avec nos jumelles une tête effarée sortir prudemment des roseaux pour explorer les environs puis tout à coup se précipiter vers l'eau avec un récipient quelconque, pour s'enfuir ensuite avec la rapidité d'un chevreuil.

Mais bientôt, les Arabes organisèrent ce que l'on pourrait appeler un contre affût.

A environ 400 mètres de notre rive, il y avait une assez grande île, dont les berges soulevées dominaient notre rive de deux à trois mètres. Les Arabes ayant eu soin d'enlever

toutes les pirogues du fleuve, se rendirent donc dans l'île et, pendant la nuit, creusèrent des tranchées profondes dans la berge nous faisant face; certain jour, où nous venions précisément de tirer sur un des leurs et par conséquent de révéler, par la fumée de nos fusils, l'endroit où nous étions cachés, ils répondirent par une véritable grêle de balles, qui vinrent s'abattre autour de nous. Ce fut réellement miracle qu'aucun de nous ne fut touché.

Dans ces conditions, la partie n'était plus égale car ils avaient, eux aussi, de très bons tireurs. Je me souviens entr'autres d'un jour où, debout sur la rive, j'explorais les environs avec mes jumelles; une balle vint se loger en terre juste sous mes pieds et à quelques centimètres; comme je regardais d'où était venu le coup de fusil, une seconde me rasa la tête de si près que je sentis sur ma joue le vent occasionné par le déplacement de l'air.

Pour parer aux avantages que l'ennemi avait sur nous avec leur île, Dhanis fit donc construire pendant la nuit par les hommes de Gongo une espèce de tour carrée en bois, du sommet de laquelle nous dominions à notre tour les tireurs de l'île; nous eûmes bientôt fait de les déloger de leur abri. Malheureusement, le soir, comme nous avions omis de faire garder la tour, les Arabes vinrent l'incendier pendant la nuit. Il fallut donc en reconstruire une seconde que, cette fois, nous prîmes soin de faire garder.

A partir de ce moment, les Arabes durent abandonner leur île devenue intenable pour eux.

Un jour aussi que la chasse n'avait rien donné, il nous vint à l'idée de tirer sur un troupeau de vaches et de taureaux à demi sauvages qui se promenaient dans les rues de Nyangwé, nous assistâmes alors à un spectacle inénarrable ! Les bêtes devenues furieuses par les blessures reçues se figuraient que c'étaient les Arabes qui les leur causaient ; elles se mirent à charger ceux-ci dans leurs retranchements. Ce fut une course folle et une poursuite enragée dans toutes les rues de Nyangwé.

Nos malheureux ennemis durent penser, ce jour-là, que leur cause était bien malade, puisque leurs animaux mêmes se liguaient contre eux !

Pendant que nous campions dans notre île du marais, Gongo demanda à Dhanis l'autorisation d'aller razzier quelques tribus, qui s'étaient déclarées contre nous ; cette autorisation lui ayant été accordée, il partit avec la presque totalité de ses hommes, ne laissant que quelques malades et quelques éclopés pour garder toutes ses femmes. Son campement était établi à sept ou huit cents mètres de celui de Dhanis, mon petit camp à moi entre les deux et à cinquante ou soixante mètres du grand.

Or, nos espions vinrent nous dire que les Arabes, voulant profiter du départ de Gongo, avaient passé le fleuve

en aval de Nyangwé et que nous serions attaqués incessamment.

Ayant été souvent trompés par les racontars des indigènes, nous attachions assez peu d'importance à leur dire, tout en prenant néanmoins nos précautions.

Dans la nuit du 25 au 26 février, une panique se mit tout-à-coup parmi les femmes du camp de Gongo, toutes à la fois envahirent mon camp. Je m'en débarrassai très difficilement; une heure après, un coup de feu étant parti par mégarde, je subis de nouveau leur invasion.

Si une attaque s'était produite en ce moment, nous aurions été certainement dans une fâcheuse position.

Ne sachant comment me débarrasser de cette invasion féminine, je donnai l'ordre à toutes ces femmes de se coucher par terre, menaçant de faire tirer sur celles qui se relèveraient. Je les fis garder par quelques sentinelles et le restant de la nuit se passa plus tranquillement, sous les armes bien entendu; mais aucune attaque ne se produisit.

Comme cette situation était très énervante, Dhanis, qui avait d'abord décidé d'attendre l'attaque des Arabes, changea d'avis et résolut d'aller les attaquer chez eux.

Il donna ses ordres en conséquence.

Deux routes conduisaient aux bomas arabes, il fut premièrement décidé que de Wouters, Hinde et Cerckel, avec le canon, suivraient la route la plus longue, tandis que

Dhanis et moi partirions un peu plus tard par la route la plus courte de façon à arriver en même temps aux bomas.

Scherlinck et Cassart, avec une centaine de soldats, devaient garder le camp.

Toutes ces mesures étant prises, de Wouters, Hinde et Cerckel se mirent en route. Dhanis et moi, nous ne devions partir qu'une demi-heure plus tard.

Cependant, vingt minutes après le départ de la première colonne, Dhanis se ravisa. Craignant que celle-ci ne fût trop en l'air et que les Arabes n'eussent le temps de la détruire avant notre arrivée, il me donna l'ordre de partir immédiatement et de faire diligence pour la rejoindre.

Je partis aussitôt. Guidé par un homme de Gongo Lutété, je pris un sentier qui formait la corde de l'arc de cercle décrit par la colonne sous les ordres de de Wouters.

Cela me permit d'entrer en ligne presque en même temps que lui.

Nous étions partis depuis environ 45 minutes, quand, tout-à-coup, la fusillade éclate sur notre gauche.

D'après le bruit des détonations, car étant dans les hautes herbes nous ne voyons rien, j'estime que l'on se bat à environ trois à quatre cents mètres de moi.

Je fais immédiatement précipiter la marche afin de prolonger la droite de de Wouters et si possible me rabattre sur le flanc gauche de l'ennemi.

Quelques minutes après nous entrons en ligne et je suis rejoint par le docteur Hinde qui, avec quelques hommes seulement, avait, dans la bataille, été séparé des forces de de Wouters.

En ce moment, j'ai en face de moi un gros d'Arabes qui a exécuté la même manœuvre que moi et qui s'apprête à attaquer de Wouters en flanc.

Par la force des choses, de flanc offensif que je croyais être, je deviens flanc défensif.

Toujours accompagné de Hinde, nous venons de repousser les Arabes qui nous font face et nous nous mettons vigoureusement à leur poursuite, quand tout-à-coup nous rencontrons une résistance à laquelle les Arabes ne nous ont pas habitués. Les balles s'abattent par rafales autour de nous.

En ce moment, Hinde vint me trouver et me demande si je ne trouve pas qu'il serait préférable de nous rabattre sur de Wouters et Cerckel, afin d'unir nos forces pour vaincre cette résistance acharnée. « Non, docteur, lui répondis-je, la baïonnette seule peut nous tirer de ce guêpier. Si nous faisons un pas en arrière, nous sommes perdus ! — All right, sir ! » Et sans la moindre émotion, quoique n'étant pas de mon avis, ce brave Irlandais n'hésite pas une seconde, glisse flegmatiquement cinq car-

touches dans son Mauser et vient se ranger à mes côtés. Je salue en lui un brave dans toute l'acception du mot.

Réunissant alors rapidement mes hommes, je fais sonner la charge! Ceci nous sauve. Je ne suis pas peu étonné lorsqu'au moment d'aborder l'ennemi, je découvre en face de moi Dhanis et ses hommes!

Voici ce qui s'était produit: Pendant que nous attaquions une colonne arabe et la refoulions, Dhanis attaquait et en repoussait une seconde; or, ces deux colonnes, en se retirant, avaient choisi deux chemins qui se croisaient à angle droit et c'est ainsi qu'en les poursuivant, nous nous étions pris mutuellement, Dhanis et moi, pour des Arabes et en étions arrivés à tirer l'un sur l'autre. Heureusement que j'avais eu l'idée de faire charger à la baïonnette, sans cela nous nous serions occasionnés l'un à l'autre des pertes terribles dont les conséquences auraient pu être désastreuses pour l'expédition tout entière.

Une fois réunis à Dhanis, nous reprenons la route des bomas et ceux-ci tombent assez rapidement en notre pouvoir, car les Arabes ayant négligé d'y laisser une garnison permanente, les fuyards n'ont pas le temps de s'y organiser sérieusement et ne font qu'un semblant de résistance.

Ce qu'il y a de curieux dans ce combat, c'est que les Arabes quittent leur camp à la même heure et adoptent les mêmes dispositions que nous.

Dans des conventions conclues précédemment entre l'Etat du Congo et les Arabes, il avait été stipulé que le Lomami servirait de frontière et de zone d'influence aux deux partis.

Les Arabes ayant franchi le fleuve et nous ayant attaqués sur la rive gauche, avaient donc eux-mêmes rompu les conventions; aussi Dhanis n'avait-il pas hésité à les poursuivre sur la rive droite du Lomami.

Mais lorsque, de victoires en victoires, nous arrivons au bord du Lualaba, en face de Nyangwé, un doute terrible le prend: il se demande si sa conduite sera approuvée du Gouvernement, et puis il hésite à passer ce fleuve immense et à se mettre au dos cet obstacle infranchissable qui, en cas de défaite, doit transformer celle-ci en catastrophe irréparable.

Il se trouve donc dans une situation des plus embarrassante, surtout que les ordres qu'il a réclamés de Boma n'arrivent pas.

Enfin, un courrier venant de Lusambo lui apporte deux lettres. Il nous réunit le soir, nous les lit et nous demande notre avis.

La première est du faisant fonction de Gouverneur général; elle nous intime l'ordre de nous maintenir sur la défensive sur la rive gauche du Lomami. La seconde est de l'inspecteur d'Etat Fivé qui, lui, écrit de Lusambo; de

sa lettre, je copie le passage suivant : « J'apprends à mon arrivée au camp de Lusambo les défaites que vous avez infligées aux Arabes ; nous avons pour devoir de profiter de ces victoires. Maintenez vos positions avec objectif immédiat de vous emparer de Nyangwé. »

Nous sommes unanimes à dire à Dhanis que, puisque les ordres sont contradictoires, c'est à lui de choisir celui qui s'adapte le mieux aux circonstances ; que, dans le cas présent, il n'y a pas de doute que nous devons profiter de nos victoires pour nous emparer de Nyangwé ; chasser à tout jamais les Arabes de leur antre redouté et substituer enfin les bienfaits de la civilisation aux horreurs de l'esclavage et du cannibalisme.

Dhanis ne demande pas mieux que de se laisser convaincre et, à dater de ce jour, la prise de Nyangwé est résolue.

Mais ce n'est pas tout de décréter la prise de Nyangwé, encore faut-il le prendre.

Un fleuve immense et profond au courant rapide, qui, d'une rive à l'autre ne mesure pas moins de 900 à 1,000 mètres, nous sépare et nous n'avons pas même une pirogue à notre disposition.

Toutes les pirogues du fleuve appartiennent à une tribu que l'on appelle les Wagénias.

Ces Wagénias sont des espèces d'amphibies, qui vivent

sur l'eau et de l'eau. Ils n'ont pas de villages permanents et habitent de simples huttes faites avec des herbes et quelques piquets.

Toute leur industrie consiste en la pêche et en transports fluviaux, qu'ils entreprennent pour le compte des riverains. Lorsque la pêche donne mal en un endroit, ils vont s'établir dans un autre.

Chose également remarquable chez les Wagénias, leurs barques ne sont pas la propriété de tel ou tel individu; elles appartiennent à la tribu et celui d'entre eux qui a besoin d'une barque la prend sans avertir personne et sans en demander la permission à qui que ce soit.

Ces Wagénias servaient d'espions aux deux camps; après être venus nous conter ce qu'ils savaient des Arabes et avoir été payés pour leurs renseignements, ils s'en allaient rapporter aux Arabes les différentes nouvelles qu'ils avaient pu surprendre dans notre camp et se créaient ainsi de doubles bénéfices.

Nous étions parfaitement au courant de leur conduite, plus productive que loyale, mais, n'ayant pas le choix pour nos espions, nous étions bien forcés de nous en contenter.

Nous les avions souvent plaisantés sur leur commerce en partie double, mais nos plaisanteries les laissaient parfaitement indifférents et ils n'en continuaient pas moins leur petit trafic.

Quant à leurs canots, aussitôt qu'une guerre éclate entre riverains, ils les détachent de la rive et vont les mettre en sûreté à des distances considérables du terrain de l'action.

Dhanis avait, en plusieurs occasions, essayé de leur acheter quelques barques, au taux le plus élevé, toujours sans succès; car, ils voulaient absolument rester neutres, se disant que si, par la suite, nous étions vaincus par les Arabes, ceux-ci leur feraient payer cher leur trahison.

Cependant, après le combat du 26 février, ils se rendirent compte que le règne des Arabes était bien fini, que le moment était venu de se déclarer pour celui qui était évidemment le plus fort, et sur de nouvelles instances qui leur furent faites, ils consentirent enfin à nous procurer les canots tant désirés. Ceux-ci se trouvaient en aval de Nyangwé. Scherlinck et Cerckel furent chargés, avec un détachement de soldats, de les escorter et de nous les ramener.

Les canots, au nombre d'une bonne centaine, nous arrivèrent le 4 mars au matin.

De suite nos soldats sont rassemblés sur la rive et, en quelques instants, ils sont embarqués.

Au signal convenu tous les canots s'élancent et font force de rames, afin de rester le moins longtemps possible exposés au feu des Arabes.

Ce fut certainement un des spectacles les plus impressionnants de toute la guerre arabe, que celui de cette flottille s'élançant à l'assaut d'un camp retranché !

Il faut croire que les Arabes eux-mêmes en furent fortement impressionnés, car, après une première décharge tirée de trop loin, leur résistance mollit. Ce fut presque une désillusion pour nous ; nous trouvions que nous avions pris trop facilement la ville.

Pour mon compte, j'avoue que j'aurais préféré une résistance plus acharnée, car le plaisir de vaincre est toujours en raison directe des difficultés que l'on a eues à surmonter. Or, ici nous étions à peine débarqués qu'ils fuyaient tous épouvantés, résistant à peine et nous donnant plutôt l'illusion d'une chasse à l'homme que les émotions fortes d'une belle bataille.

La ville prise, les canots retournèrent à l'autre rive, afin de passer les femmes, les boys et les alliés ; comme la ville était très grande, nous nous installâmes seulement dans la partie la plus haute : premièrement parce que c'était la partie la plus saine, secondement afin de ne pas nous éparpiller et de rester bien groupés de façon, le cas échéant, à pouvoir faire face à tous les événements.

Le lendemain de la prise de Nyangwé, nous apprîmes qu'un camp arabe se trouvait à quelques lieues de la ville. Il fut résolut que l'on essayerait de le surprendre pendant

la nuit et, comme il eût été dangereux d'exposer des blancs dans une entreprise de ce genre, ce fut Albert Frees, accompagné de 60 soldats et d'un détachement d'hommes de Gongo Lutété qui fut chargé de cette mission.

Il réussit très bien, surprit les Arabes à la pointe du jour et ramena au camp un butin considérable.

Il fut aussi assez heureux pour retrouver et nous ramener les deux enfants d'Hodister, que les Arabes retenaient prisonniers dans leur camp.

Pendant les quelques jours qui suivirent notre prise de possession de Nyangwé, une grande quantité de chefs et de simples indigènes vinrent faire leur soumission, tous prétendaient n'avoir servi les Arabes que parce qu'ils y avaient été forcés; tous aussi se disaient heureux de la défaite de nos ennemis et nous faisaient les plus grandes promesses de fidélité et de dévouement.

Le tout alla pour le mieux jusqu'au 9 mars. Ce jour-là, je faisais tranquillement la sieste dans la maison que j'avais choisie pour résidence, quand, tout-à-coup, un boy se précipite vers moi, avec mon fusil en s'écriant que les Arabes étaient maîtres de la ville et que l'on tuait les blancs.

Je ne me rappelle pas avoir jamais eu un réveil aussi désagréable, ni avoir été aussi vite sur pied, d'autant plus que j'entendais une vive fusillade dans toute la ville, ce qui semblait confirmer les dires du boy.

J'étais en manches de chemise, je ne pris pas le temps de remettre mon veston et, saisissant mon fusil des mains du boy, je me précipitai hors de ma maison.

C'était très imprudent de ma part, car je formais ainsi un admirable point de visée.

Heureusement mon clairon était à son poste et, en moins d'une minute, j'eus réuni une poignée d'hommes autour de moi, les autres étant dispersés dans toutes les directions, puisqu'ils ne s'attendaient pas à un appel.

Mais l'essentiel n'était pas d'avoir réuni quelques hommes, la question était surtout de savoir à quoi je pourrais les employer, car l'attaque avait été si soudaine que nous n'avions pas eu le temps de prendre aucune mesure.

Il n'y avait pas de chefs, on ne donnait pas d'ordres, chacun combattait là où il se trouvait et pour son propre compte. Je crois que l'on n'a jamais vu un gâchis semblable ; personnellement, j'estimai que le plus sage était de garder la position que j'occupais, qui était dominante et qui me permettait de battre une bonne partie de la ville par mon feu ; lorsque je voyais des soldats à la poursuite de quelques indigènes, je les rappelais près de moi, afin de grossir le noyau que j'étais parvenu à constituer.

La bataille dura bien deux heures et nos pertes furent assez considérables ; quant à celles des indigènes, elles

furent effrayantes, je n'ose pas risquer un chiffre, car je suis certain que je serais au-dessous de la vérité et cependant je serais encore taxé d'exagération.

Ce fut la dernière bataille à laquelle j'assistai pendant mon premier terme au Congo et, contrairement aux autres batailles, je ne me la rappelle qu'avec tristesse, car je n'ai pas encore tous mes apaisements à son sujet.

Mes hommes et ceux de Gongo, que j'ai questionnés dans la suite, m'ont toujours et tous affirmé qu'ils avaient été attaqués les premiers; j'aime à pouvoir les croire, car le contraire serait trop horrible, mais un doute terrible a toujours subsisté en moi et je me suis souvent demandé s'il était bien possible à l'ennemi, après les défaites écrasantes que nous lui avions infligées, de penser encore à se révolter et à venir nous attaquer chez nous. Je me suis aussi demandé si ce n'étaient pas les gens de Gongo qui avaient imaginé et machiné cette révolte afin de se procurer de la viande pour leurs horribles festins.

J'aime à croire qu'elle fut réelle, et je voudrais bien me persuader la chose à moi-même, mais, malgré tout, le doute, le terrible doute subsiste toujours.

Lorsque le tout fut rentré dans le calme, on fit brûler toute la partie basse de la ville, afin d'assainir celle-ci, éviter le retour de scènes semblables à celles auxquelles

nous venions d'assister et rendre notre position plus facile à défendre.

Le lendemain du combat, lorsqu'on envoya des patrouilles pour recueillir les morts, on ne trouva plus un seul cadavre, les vautours de Gongo avaient précédé nos hommes et déjà ils avaient accompli leur horrible et dégoûtante besogne.

Instruit par mon aventure avec Prigaldien et Duchêne au camp de Chigé, je n'eus garde de me rendre chez lui pendant plusieurs jours, car les tourbillons de fumée noire qui s'élevaient de son camp, ainsi que les bouffées d'odeurs âcres et nauséabondes qui nous en arrivaient étaient, par elles-mêmes, assez significatives pour me prouver que mes craintes n'étaient pas chimériques.

Le 5 avril, le commandant Gillain, Doorme et cent cinquante bons soldats venaient de Lusambo renforcer l'expédition et, en même temps, Dhanis apprenait que de nombreux renforts allaient encore lui arriver, amenés tant par Chaltin que par Lothaire et Ponthier.

CHAPITRE XII.

Cassart et moi quittons Nyangwé pour rentrer en Europe. — Une chasse à l'hippo en compagnie du Père De Decken. — Une situation difficile à décrire!.... — Dibué prend dans ses griffes une des jambes du juge Desagher. — Quelqu'un qui essaie de nous épater! — Brackman mystificateur!...... Brackman mystifié! — Le salut de Pétillon. — Arrivée de ma ménagerie à Anvers. — Dibué, après avoir été offert au Roi, devient pensionnaire du Jardin zoologique d'Anvers.

Notre terme de service, à Cassart et à moi, était fini depuis longtemps; Dhanis nous fit appeler tous deux, nous remercia des services que nous lui avions rendus; il nous dit qu'en ce moment il avait assez d'officiers, pour pouvoir se passer de notre aide, et il nous engagea lui-même à venir prendre en Belgique un repos que nous avions bien gagné.

Nous partîmes donc, Cassart et moi, et comme le bateau m'avait apporté assez bien de matabiches de M'Puttu, toute la route du retour se fit gaîment, je dirai presque luxueusement.

Je n'ai jamais fait un voyage plus agréable au Congo, d'autant plus que je n'avais à m'occuper ni de politique, ni de palabres, et que Cassart s'était chargé des porteurs, de ses bagages et...... des miens.

Grâce à lui et pour la première fois au Congo, je

pouvais jouir, mon étape terminée, des douceurs du « farniente ».

En arrivant à Lusambo, nous eûmes la chance et la joie d'y rencontrer Paul Le Marinel qui était revenu en Afrique, avec le grade d'inspecteur d'Etat, le bon, le brave Père De Decken et le juge Desagher: Nous fîmes route avec eux jusque Léopoldville.

Ce voyage en steamer fut charmant. Avant de nous embarquer, nous avions passé une huitaine de jours à Lusambo, ce qui m'avait permis de faire la connaissance du Père De Decken ; lorsque nous nous embarquâmes, nous étions déjà une bonne paire d'amis.

Un jour, cependant, nous faillîmes nous brouiller, et j'avoue qu'avec tout autre moins idéalement bon que lui, la chose serait arrivée infailliblement. Voici en quelle circonstance:

Notre bois de chauffage pour le steamer étant épuisé, le capitaine avait relâché assez tôt dans l'après-midi, afin que ses hommes pussent faire assez bien de bois pour le lendemain. Or, il se faisait que l'endroit où nous venions d'aborder était précisément l'un de ceux du Kassaï où les hippopotames se trouvaient en très grand nombre.

Dans la conversation, le Père De Decken, ayant dit qu'il n'avait jamais eu l'occasion de tuer un hippopotame, l'inspecteur lui répondit: « Cela s'arrange très bien,

comme Michaux est un spécialiste dans l'espèce, je ne doute pas qu'il veuille vous piloter dans votre petite expédition ; d'ailleurs, ajouta-t-il, cela me fera plaisir de faire une distribution de viande à nos hommes, ils l'ont bien gagnée. »

Je ratifiai immédiatement la proposition de Le Marinel ; bientôt une pirogue fut armée et nous fûmes prêts à partir.

Comme nous voulions faire les honneurs de la chasse au Père De Decken, nous l'avions placé à l'avant, j'étais derrière lui, enfin Cassart était derrière moi.

Il avait été convenu que le Père De Decken tirerait le premier, mais, comme je dirigeais la chasse, c'était moi qui devais lui dire quand il devrait faire feu.

Bientôt, nous sommes en vue d'un troupeau. J'avais l'habitude, lorsque je chassais seul l'hippopotame, de laisser approcher ma barque sans bruit et au fil de l'eau jusque 20 à 25 mètres de l'hippo, que j'avais choisi pour ma victime, puis je lui mettais ma balle au milieu du front, s'il était de face, entre les oreilles s'il était vu de derrière, ou à la naissance de l'oreille, s'il se présentait de profil, et neuf fois sur dix le coup était mortel à ma première balle.

A peine avons-nous aperçu les hippopotames que le Père De Decken me demande déjà s'il faut tirer, et nous en étions encore au moins à 300 mètres. Je me mets à rire

et lui réponds qu'il a encore tout le temps de réciter un chapelet. A 80 mètres, même question de sa part. Croyant alors m'apercevoir que le Père De Decken est légèrement ému, je me propose de lui jouer, ce que je pense être un bon tour, sans réfléchir aux conséquences qu'il peut avoir pour nous tous, et je fais amener la barque à dix mètres de l'hippopotame avant de lui donner le signal convenu.

Probablement trop surexcité, le Père De Decken vise mal et blesse seulement l'hippopotame, qui était un vieux mâle, vétéran du fleuve. L'hippo, rendu furieux, plonge et essaye de renverser la barquette, qu'il soulève hors de l'eau.

Le Père De Decken, perdant la tête, veut se sauver par l'arrière en s'écriant qu'il ne sait pas nager. Juste à ce moment notre ennemi revient à la surface et, empoignant l'avant de la barquette dans ses terribles mâchoires, essaie de la faire chavirer. Quelques secondes d'hésitation et nous sommes perdus. Aussi n'hésitai-je pas un instant; empoignant le Père De Decken par le cou d'une brusque secousse, je l'envoie rouler au fond du canot, puis, d'un coup d'express tiré à bout portant, je tue le monstre.

Lorsque le Père De Decken se releva un peu meurtri et passablement confus, j'avoue qu'il n'était pas content et vraiment, il n'y avait pas de quoi l'être; je crois même qu'il parvint à me bouder pendant près d'une heure. Mais

cet homme était si idéalement bon, qu'avant le soir il m'avait déjà pardonné, et je suis persuadé que, si dans la suite quelqu'un avait critiqué en sa présence ma sotte plaisanterie, il eût été le premier à me défendre et à prétendre que les torts étaient de son côté.

C'était un homme admirable, possédant toutes les qualités du cœur et de l'esprit et paraissant ignorer tous les petits côtés de la vie, sachant toujours s'effacer, afin de mettre les autres mieux en vue ; sa charité n'avait de borne que la mesure de ses moyens.

Je sais que ma plume est bien peu autorisée pour célébrer de pareilles vertus, aussi n'est-ce pas son panégyrique que je veux faire, c'est une simple dette de reconnaissance affectueuse que je paie à sa mémoire.

Le 3 juillet, nous abordions à Léopoldville et je mis encore la bonté du brave Père à une rude épreuve.

M'étant rendu à terre, je constatai avec beaucoup de satisfaction que deux caisses de champagne et une caisse de liqueurs fines s'y trouvaient encore à mon adresse. Ces trois caisses m'auraient embarrassé pour faire la route des caravanes, une me suffisait largement ; à cet effet je décidai, séance tenante, d'en vider deux à Léopoldville et de faire profiter mes camarades de la station de cette manne inespérée qui leur arrivait sous forme de champagne. Tous applaudirent à mon idée qu'ils appelèrent

géniale et, comme il ne faut jamais remettre au lendemain les bonnes résolutions, nous convînmes de mettre la mienne en pratique sur le champ.

Aussi, lorsque, vers 2 heures du matin, je regagnai la cabine que je partageais à bord avec le Père De Decken, me trouvais-je dans une situation assez difficile à décrire, surtout lorsqu'on parle de soi.

Un Anglais dirait, par exemple, qu'ayant bu trop de thé, il s'en trouvait dérangé. Pour moi, qui suis Belge et ne renie nullement mon origine gauloise, j'avoue franchement que je m'étais quelque peu piqué le nez.

Je me trouvais précisément dans cet état de béatitude extrême qui arrive quelquefois après un bon dîner et qui nous fait, sans effort, aimer notre prochain comme nous-même, trouver toutes les femmes charmantes et tous nos amis sans défaut.

En me rendant au bateau, je pensai tout à coup à mon ami le Père De Decken et je me reprochai amèrement de l'avoir négligé pendant toute la journée.

Il me vint alors une idée qui me parut lumineuse; « Pourquoi ne prendrions-nous pas un bon et dernier verre ensemble avant de nous coucher? » Car, dans mon idée, le Père De Decken ne pouvait pas encore se reposer à pareille heure!... En arrivant à bord, j'eus une déception,

le Père dormait ou faisait semblant de dormir. Je ne me décourageai pas pour si peu.

Je commençai par l'éveiller, afin de lui présenter toutes mes excuses sur ce que j'appelais mon manque de camaraderie à son égard et comme il m'affirmait (et je suis certain qu'il était sincère) qu'il ne regrettait absolument pas de ne pas m'avoir accompagné à terre, je lui dis que, afin de bien me prouver qu'il ne m'en voulait pas, il devait se lever pour boire une dernière bouteille avec moi.

Ce fut en vain qu'il protesta, m'affirmant qu'il ne m'en voulait nullement et que nous pourrions, sans inconvénient, remettre la chose au matin; je ne voulus rien entendre, le pauvre homme dut se lever et boire avec moi. Je le proclamai alors le meilleur des amis et, après avoir trinqué ensemble au Roi, à l'œuvre du Congo, etc.... notre bouteille étant vide, je permis à ma victime d'aller se reposer, et me couchai content des autres et de moi-même, bien persuadé que je venais de combler une lacune et que j'avais dignement réparé mes torts.

Quelques jours plus tard, nous étions sur la route des caravanes et il me souvient de certain soir où nous faisions la causette après le dîner non loin de l'endroit où mon léopard, l'ami Dibué, était attaché. Tout à coup, Desagher pousse un cri terrible: je m'aperçois non sans émotion que Dibué tenait une des jambes du juge entre

ses pattes. Lâchez!!... criai-je, en bondissant vers mon léopard. Mais déjà Dibué avait fait un saut de plusieurs mètres en arrière et riait à sa façon, en nous montrant un admirable casse-noisettes, du bon tour qu'il avait joué au juge. Celui-ci n'avait pas reçu la moindre égratignure et bien que je lui eus fait observer qu'il n'était pas convenable de parler des absents, il n'en continua pas moins dans la suite à soutenir mordicus que, ce jour-là, il avait failli être quitte d'un mollet.

En venant d'Europe, j'avais fait la route par Lukongu, en rentrant je désirais beaucoup suivre celle de Manyanga et descendre en pirogue les rapides du fleuve, afin d'éprouver des sensations tout à fait neuves.

Costermans, alors commissaire de district à Léopoldville, nous accorda sans aucune difficulté, à Cassart et à moi, l'autorisation que nous sollicitions, ajoutant toutefois qu'il était des plus heureux de nous obliger, mais que les sensations dont nous nous montrions si avides nous paraîtraient peut-être un peu fortes.

Il avait parfaitement raison et je puis vous assurer que ni Cassart ni moi, nous n'eûmes plus, dans l'avenir, le moindre désir de recommencer l'expérience, d'autant plus que le blanc qui commandait alors la station de Manyanga avait probablement peu de notion de sa responsabilité: il

avait chargé notre barque au point que nos rameurs indigènes ne voulaient pas partir.

Si nous n'avions pris la sage mesure de faire débarquer en cours de route les vingt soldats qui nous servaient d'escorte et leur faire suivre la voie de terre, nous aurions certainement tous péri en route. La descente telle qu'elle se produisit même avec notre canot allégé n'en fut pas moins très périlleuse et je n'hésite pas à reconnaître qu'en plusieurs occasions, j'ai été réellement ému.

Pendant la route de Isanghila à Matadi, nous fîmes avec Cassart une petite rencontre qui nous divertit beaucoup. Suivant notre habitude, lorsque nous étions en route, nous étions tous les deux vêtus, des pieds à la tête, de toile bleue, telle qu'en portent nos chauffeurs et nos mécaniciens pendant l'été: c'est ce qu'il y a de plus commode pour voyager et puis... c'était tout ce qui nous restait de costume.

Au croisement de deux routes, nous rencontrâmes un jeune officier tout flambant neuf et dont le costume d'un blanc immaculé faisait valoir sa belle prestance. A première vue, on reconnaissait l'homme heureux de vivre et qui se sent au dessus du commun des mortels. A notre mise plus que modeste, il nous prit sans doute pour des ouvriers du chemin de fer et, lorsque nous le saluâmes, il nous rendit notre salut d'un petit air protecteur et bon enfant.

Au commencement, nous cheminâmes silencieusement et l'un derrière l'autre, comme c'est l'habitude au Congo. Mais bientôt notre jeune coq, dont le cœur débordait d'allégresse et qui eut volontiers chanté sa gloire naissante aux échos d'alentours, n'y tint plus et, s'adressant à Cassart, il se mit à lui conter dans ses moindres détails qu'il venait, avec un peloton, de faire une reconnaissance des plus dangereuses aux environs, qu'il était resté dix jours en route! Qu'un jour même, il avait dû faire arrêter le chef du village et, qu'à la suite de cet acte de vigueur nécessaire, il avait été attaqué et avait dû faire la guerre! Et il aurait fallu entendre comme il prononçait ce mot: « la guerre »; il le faisait sonner comme une fanfare.

Cassart, qui est un farceur de premier ordre, avait pris sa mine la plus ahurie et ne cessait de faire entendre des exclamations plus admiratives les unes que les autres aux récits des hauts faits de notre jeune ami, qui, grandi d'une coudée et se rengorgeant dans son triomphe, ne doutait nullement nous avoir épatés. Quant à moi, je ne disais rien, m'abstenant le plus possible de regarder Cassart de crainte d'être pris d'un fou rire, que je sentais toujours prêt à éclater.

En arrivant en face de Matadi, un canot vint nous prendre pour nous faire passer le fleuve. Aussitôt que nous sommes en vue, le clairon sonne et environ cent cinquante

soldats se rassemblent et s'alignent sur la berge pour nous recevoir. A cette vue, notre sous-lieutenant pâlit. Non, c'est trop, il ne s'attendait pas à tant d'honneur. Nous sommes prêts à aborder, un commandement retentit et toute la troupe salue juste au moment où nous débarquons.

Notre officier rend le salut, mais en ce moment, il dut certainement se demander si le sergent noir qui commandait le détachement était devenu fou, puisque, passant près de lui , sans s'en occuper, il vint se camper devant moi et, après m'avoir présenté l'arme et rendu l'appel, me demanda si je désirais passer l'inspection du détachement. Je remerciai et fis rompre les rangs.

Ce détachement avait fini son terme, j'avais été chargé de le rapatrier et, étant arrivé avant moi à Matadi, il y attendait évidemment mes ordres.

Quant à notre homme, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi penaud de ma vie, surtout lorsqu'après s'être présenté, nous lui déclinâmes, à notre tour, nos noms et qualités et que Cassart, toujours sérieux, lui eut dit presque confidentiellement que, nous aussi, nous avions eu quelques petites aventures.

En arrivant à Boma, nous rencontrâmes, parmi les passagers, le commandant Tobbac qui descendait des Falls, le commandant Nilis et le docteur Brackman qui venaient d'Europe.

Ce dernier était bien le plus grand fumiste que l'on puisse rêver et toûte la ville de Gand se rappelle certes encore deux de ses farces pendant qu'il y était étudiant.

Un jour, le bruit se répandit à Gand que le ministre de l'instruction publique devait venir visiter l'Université ; on citait même le jour et l'heure de son arrivée. Mais si tout le monde connaissait ces données, personne, en revanche, ne savait de qui venait la nouvelle. Enfin tant de personnes affirmaient la chose avec conviction qu'au jour dit il y avait foule à la gare, où l'on avait dû organiser un service d'ordre spécial ; plusieurs professeurs de l'Université s'étaient même, dit-on, rendus à la gare pour recevoir Monsieur le Ministre.

A l'heure dite, le train de Bruxelles entre en gare, salué d'une immense acclamation... et l'on voit descendre d'un compartiment de 3e classe maître Brackman, habillé des vieilles défroques de ministre, qu'il avait achetées chez un brocanteur.

Il paraît que la gare se vida avec une rapidité étonnante, personne évidemment ne tenant à être classé parmi les dupes.

Un autre jour, ses amis reçurent une lettre de faire-part annonçant sa mort, ainsi que son inhumation pour tel jour, à telle heure.

Au jour dit, comme il était très aimé et avait beaucoup

d'amis, la rue était pleine de monde qui s'étonnait bien un peu de voir que la porte, toute tendue de noir d'ailleurs, ne s'ouvrait pas pour leur permettre d'aller déposer leur carte.

A un moment donné, au lieu de la porte d'entrée, ce fut la fenêtre du balcon qui s'ouvrit et Brackman y apparut en manches de chemise.

Après avoir remercié ses camarades d'être venus si nombreux à ses obsèques, il leur dit qu'il avait tenu à constater par lui-même quels étaient ceux d'entre eux qui se seraient réellement dérangés, le cas échéant, pour lui donner cette dernière preuve d'amitié; maintenant que l'expérience était faite, il les priait tous de ne plus se déranger, lorsqu'il serait réellement mort.

Notre ami Brackman vous étant connu, je ne puis m'empêcher de vous conter une petite aventure qui lui arriva de par mon fait à Boma et vous narrer comment le roi des mystificateurs fut à son tour mystifié.

A mon arrivée à Boma, on m'avait logé au premier dans une maison neuve qui venait d'être achevée et est maintenant habitée par les sœurs, mais qui, à cette époque, était encore inoccupée. Dans une grande chambre, à côté de la mienne, on avait logé Nilis et Brackman.

J'avais remarqué, au bout de la cour, une grande annexe et j'y avais enfermé mon léopard. Ayant ensuite fait tenir

avec un cadenas, le bout de sa chaîne, longue de dix à douze mètres, à un poteau en fonte qui se trouvait au milieu de la place et constaté qu'il se trouvait des grillages en fil de fer devant les fenêtres, j'étais parti complètement rassuré.

Le premier jour, tout se passa en effet le mieux du monde et, le lendemain après-midi, lorsque sur l'invitation du major Pétillon, je me rendis à Chinkakassa, pour visiter le fort, j'étais bien tranquille sur les frasques de mon ami Dibué. Mais si l'homme propose, ce fut cette fois le léopard qui disposa.

Contre l'annexe où j'avais logé Dibué, on avait accolé un petit bâtiment sur la porte duquel les Anglais ont l'habitude de marquer un W qu'ils font suivre d'un C.

Or, il se fit que Brackman eut la malencontreuse idée de se rendre au susdit petit endroit, précisément au moment où Dibué, s'ennuyant dans une solitude à laquelle il n'était pas habitué, avait résolu de prendre un peu l'air et de s'informer de ce qui se passait aux environs.

Il avait son premier prix de voltige, ce fut donc un jeu pour lui de sauter sur la fenêtre; comme il n'y a que le premier pas qui coûte, il eut vite fait, d'un léger coup de griffe, de partager le grillage en deux et de sauter dans la cour.

Sa chaîne étant assez longue, il se mit donc à se pro-

mener en tous sens, quand tout à coup, intrigué par une porte derrière laquelle il devait se passer quelque chose, il introduisit une griffe dans l'interstice et, tirant à lui la porte, l'ouvrit toute large. A la vue de Dibué, Brackman pousse un cri! (et voilez-vous la face, pudique Albion!!) sans s'occuper de son indispensable qui, le traître, abandonnant son maître, s'est écroulé sur ses talons, il se hisse un étage plus haut, où, par ses cris, il eut vite fait d'ameuter la moitié de Boma. Tous se tordaient, se déclarant impuissants à venir en aide à ce nouveau révolutionnaire de 1789.

Quant à Brackman, il faillit devenir fou, lorsqu'on lui dit que j'étais parti pour Chinka et que, en envoyant même un courrier rapide, je ne serais pas de retour avant deux heures!

Heureusement pour lui, car Dibué ne paraissait pas l'aimer beaucoup (ou l'aimait trop, c'est suivant le point de vue auquel on se place), heureusement, dis-je, la chaîne de Dibué lui permettait d'arriver avec sa patte juste au seuil de la retraite de Brackman, mais il lui était impossible de faire un pas de plus.

La position du docteur, tout en n'étant pas très agréable, je l'avoue, n'était donc nullement dangereuse.

Après un certain temps, Dibué s'était couché et, mettant sa bonne tête sur ses grosses pattes, avait fermé les

yeux et semblait s'être endormi dans un bienheureux sommeil.

Brackman crut pouvoir en profiter, sinon pour s'en aller, du moins pour mettre un peu d'ordre à sa toilette. Mais à peine était-il descendu que Dibué ouvrait un œil et faisait une risette qui eut le don de faire bondir Brackman sur son perchoir.

Enfin, des camarades ayant prévenu Cassart de ce qui se passait, celui-ci accourut. Dibué le connaissait très bien, puisque depuis des mois nous vivions ensemble; sur son injonction, il daigna regagner ses pénates et Brackman put regagner sa chambre.

Mais la comédie n'était pas finie, elle ne faisait que commencer.

Vers le soir, étant rentré à Boma, les camarades m'eurent vite mis au courant de ce qui s'était passé le matin; Tobbac, « Deus ex machina » de la comédie qui se préparait, vint m'avertir en grand secret que Brackman se trouvait à l'hôtel, où il ne cessait de déclamer contre moi et ma sale bête de léopard, disant que le lendemain matin il irait se plaindre au gouverneur.

Il me dit aussi qu'une cabale était montée contre ce roi des farceurs; on lui avait fait croire que j'étais un alcoolique et que, lorsque j'avais bu, j'étais très dangereux, très méchant, capable de tout, que si, par consé-

quent, je revenais pris de boisson, comme c'était malheureusement probable, de mon excursion à Chinka, le mieux était de ne pas m'exciter; sans cela, les plus grands malheurs étaient à craindre.

Mis ainsi au courant du rôle que j'avais à jouer, un quart d'heure plus tard je me rendis à l'hôtel d'où, du pied de l'escalier je m'écriais : Où est Brackman ! je veux voir Brackman !...... du coup, les camarades paraissent atterrés et disent à Brackman : « Cela y est !... Il est saoûl !... Nous allons en voir de grises !... »

A ce moment, je fais mon entrée dans la salle et, marchant droit à Brackman, tout en ayant soin de faire tomber une chaise sur mon passage, je lui demande : « Est-il vrai, Brackman, que tu as calomnié Dibué et que tu l'as traité de sale bête ? »

Sans lui donner le temps de répondre, je continue :

— Brackman, tu as tort ! Dibué est un agneau, la plus douce des bêtes, et si vous avez eu une palabre ensemble, c'est que tu lui auras manqué d'égards. D'ailleurs, je veux remettre les affaires, nous allons prendre quelques bouteilles de champagne avec les camarades, puis je te présenterai à Dibué, et comme il te doit une réparation, je le forcerai à se coucher comme un chien sur ta descente de lit, et à te servir de gardien pendant toute la nuit ! »

Brackman s'écrie qu'il ne veut ni excuses, ni présenta-

tion avec Dibué, que c'est inutile...... que l'affaire est oubliée !...... que sais-je enfin.

Mais je ne veux rien entendre.

— Garçon, m'écriai-je, apportez quatre bouteilles de champagne.

Tous ceux qui sont présents paraissent désespérés et, derrière moi, lèvent les bras d'une façon tragique.

Brackman essaie de me raisonner, mais je ne lui réponds que par un : « Buvons, Brackman ! tu verras tantôt comme tu avais mal jugé cet amour de léopard ! »

Enfin des camarades m'attirent dans un coin, pendant que d'autres conseillent à Brackman de s'esquiver, lui promettant de mettre tout en œuvre pour me faire renoncer à mes projets.

Le docteur parti, nous faillîmes tous devenir malades de rire. Mais ses tourments n'étaient pas encore finis : Environ une heure après son départ, on était allé me chercher une chaîne d'une couple de mètres de long et tous les camarades s'étant cachés dans les fourrés aux alentours de la maison pour être témoins du dernier acte, je commençai à monter l'escalier en laissant traîner la chaîne derrière moi tout en criant : « Viens, Dibué, je veux te raccommoder avec Brackman ! »

Mais aussitôt nous entendons des cris : « Au secours ! à l'assassin ! » et des bruits de meubles que l'on déplace.

C'était Brackman qui déménageait tous les meubles de sa chambre, afin de se barricader!

Après avoir été frapper à sa porte et l'avoir fait languir pendant une dizaine de minutes, je redescendis avec ma chaîne, tout en disant: « Viens, Dibué, Brackman a un trop mauvais caractère ce soir, nous reviendrons demain! »

Le lendemain matin, Brackman se trouvait à sa fenêtre et pérorait devant une vingtaine de personnes à qui il contait les divers incidents de sa nuit tragique, quand le Gouverneur qui faisait sa promenade quotidienne passa précisément par là. Voyant un rassemblement, il s'approcha et demanda au docteur ce qui paraissait exciter sa colère.

Sans se faire prier, celui-ci recommença tout le récit de sa triste odyssée; à son grand dam, le Gouverneur, au lieu de s'indigner, riait de bon cœur, car il connaissait déjà toute la farce de la nuit; et lorsqu'il lui demanda, avant de s'en aller, s'il était bien certain d'avoir couru tous les dangers qu'il disait, Brackman dut penser, à part lui, que le Gouverneur avait une singulière façon de veiller sur la vie de ses administrés.

Je ne sais si, par la suite, on lui a appris qu'il avait été mystifié, mais, en tout cas, celui qui se sera chargé de la chose aura, je crois, eu fort à faire pour le persuader

que les dangers qu'il avait courus n'étaient que chimériques.

Quelques jours plus tard, en compagnie de l'Inspecteur d'Etat Fivé, du juge Desagher et du commandant Daenen, je rentrais par le bateau qui fait relâche à Lisbonne.

Quant à Cassart, il avait consenti à convoyer ma ménagerie et il rentrait par le bateau ordinaire.

Pendant que j'étais à Boma, Pétillon avait appris que j'avais été le premier commandant d'artillerie de Boma et, la veille à table, il avait dit que lorsque je passerais devant le fort, celui-ci me saluerait d'une façon tout à fait spéciale; comme il n'en avait pas voulu dire davantage, nous étions tous assez intrigués, puisque le protocole lui interdisait de faire tirer le canon.

Le lendemain donc, au moment où nous passions en face du fort, il salua du drapeau et fit éclater treize fortes mines qu'il avait fait préparer à cet effet.

Je ne connais que lui pour avoir de ces attentions si délicates, pour faire de ces trouvailles charmantes.

Ce sont de ces riens qui vont droit au cœur et dont le temps lui-même n'efface jamais le souvenir. De nouveau et de tout cœur: merci, Major.

Je n'ai rien à dire de la traversée, si ce n'est que sur le navire se trouvait avec nous un négociant portugais, qui

était resté vingt-trois ans factorien à St-Paul de Loanda et y avait gagné une fortune de 350,000 francs.

Se trouvant récemment veuf, il avait réalisé ses fonds et, accompagné de ses trois charmantes jeunes filles, qui avaient de dix-sept à vingt ans, s'en retournait à Lisbonne afin de jouir d'un repos qu'il avait bien gagné.

Or, il advint qu'il se mit à jouer sur le bateau et, en arrivant à Lisbonne, il ne lui restait plus un centime !

Mon voyage de retour s'accomplit alors sans autre péripétie.

A peine étais-je rentré en Belgique de quelques jours que le bateau ordinaire du Congo, par lequel revenait Cassart, était annoncé ; je dus partir en toute hâte, afin de me trouver à Anvers lors de son arrivée. Non seulement il m'amenait un de mes boys, mais encore toute ma petite ménagerie, composée de mon chien Pitch, d'un léopard, d'un singe et de cinq perroquets.

Aussitôt que le bateau accoste, je monte à bord et, après avoir remercié Cassart, qui a pris soin de toutes mes bêtes pendant la traversée, je me mets en devoir de les débarquer.

J'étais accompagné de mon père, d'un de mes cousins, de sa femme et de ses deux petites filles.

Midi étant sonné depuis longtemps, nous avions tous faim et primes la résolution de nous restaurer au plus près.

L'hôtel du Rhin, si j'ai bonne souvenance, se trouvant en face du débarcadère, nous nous y rendîmes.

Pour nous rendre à l'hôtel nous devions quelque peu ressembler à Robinson Suisse, ou tout au moins à des gitanos : j'ouvrais la marche avec Dibué, que je tenais en laisse, mon père et mon cousin suivaient portant entre eux une grande cage d'où mes cinq perroquets faisaient entendre leurs cris harmonieux ; enfin, fermant la marche, ma cousine portait le singe et mes deux cousinettes, toutes blanches, avaient entre elles mon petit boy tout noir.

Je ne vous étonnerai guère en vous disant que notre entrée à l'hôtel fit sensation.

Pendant le dîner, ne sachant que faire de Dibué, je l'avais attaché au pied de l'escalier.

Nous venions à peine de manger notre potage, que le propriétaire de l'hôtel, entrant en coup de vent dans la salle à manger, s'écrie : « Partez, monsieur ! Partez vite avec votre léopard, car, depuis que mes locataires savent que cette bête se trouve dans la maison, c'est une fuite générale. Partez, si vous ne partez pas immédiatement, dans une demi-heure mon hôtel est vide ! »

Quoique cela ne me sourît guère de m'en aller avec un potage pour tout dîner, il fallut bien me rendre aux instances de l'hôtelier et, après avoir donné rendez-vous à

ma petite caravane, j'allai détacher Dibué afin de le conduire au Jardin zoologique.

Malheureusement, j'avais compté sans la police : celle-ci, ayant vu un nombreux rassemblement devant l'hôtel, s'était informée du motif qui l'avait provoqué et, lorsque escorté de Dibué je voulus sortir. Je trouvai devant moi un commissaire de police et cinq ou six agents qui s'opposèrent formellement à notre sortie, sous prétexte que l'on ne pouvait pas promener des animaux dangereux en rue.

— Alors, leur demandai-je, que voulez-vous que je fasse ? L'hôtelier ne veut pas me laisser rentrer, vous ne voulez pas me laisser sortir, je ne puis cependant pas m'éterniser sur le seuil de l'hôtel ! Et puis, ajoutai-je traîtreusement, mon léopard a très faim et, si je ne puis pas lui donner de suite à manger, il pourrait tantôt devenir dangereux.

Du coup, mon cercle d'investissement s'élargit d'un cran et, comme ces messieurs, par charité bien entendu, ne voulaient pas laisser avoir faim à Dibué, ils me dirent que cela n'était pas très réglementaire, mais qu'enfin, pour sortir de cette situation, si je voulais monter avec mon léopard dans un fiacre qui nous conduirait au Jardin zoologique, ils m'autoriseraient à partir.

J'acceptai évidemment leur proposition avec enthousiasme et un agent ayant été chercher une voiture, je con-

vins avec le cocher que je lui donnerais dix francs pour sa course; après m'être installé avec Dibué, je demandai aimablement au commissaire, s'il ne tenait peut-être pas à m'accompagner; mais il me remercia de mon offre, m'affirmant qu'il avait toute confiance en ma parole.

Pendant la route, le cocher s'était assis sur le bord de son siège, le corps penché le plus possible en avant et, de temps en temps, il jetait un coup d'œil peu rassuré sur ses deux clients.

A un moment donné, il me vint à l'idée que, puisque je ne pouvais pas dîner, un cigare m'aiderait à prendre patience; mais, n'en ayant plus en poche et comme nous passions précisément en face d'un magasin, je frappai avec le doigt sur la vitre afin que le cocher put m'en aller chercher.

Mais, du coup, celui-ci abandonne et son cheval et ses rênes, saute de la voiture et se sauve au moins à dix mètres.

Voyant alors que rien de particulier ne se passe dans son véhicule, il revient vers nous et je lui transmets poliment ma requête. Mais lui, tout à fait furieux cette fois, s'écrie pour toute réponse: « Tu sais Môssieu, tu vas pas tenir le fou avec moi et te payer mon tête, zelle! Si tu recommences encore une fois ton sale blague, hé bien, toi et ton sale bête ira te promener oùsque tu veux! »

Je me le tins pour dit et comme je n'avais pas l'envie

de recommencer à palabrer avec la police, je mis tous mes soins à empêcher mon compagnon de route de gratter dans la direction de notre irascible et poltron cocher.

Quelque temps après, nous faisions notre entrée au Jardin zoologique, où nous fûmes admirablement reçus. Je prévins le directeur que je désirais faire cadeau de mon léopard au Roi et je lui demandai l'autorisation de le laisser quelques jours chez lui; il accueillit ma requête le plus gentiment du monde. Aussi, dans la suite, ce fut avec plaisir que je lui fis présent de mon léopard; voici en quelle circonstance: Ayant été appelé chez le Roi, je lui offris Dibué. Sa Majesté me remercia beaucoup de mon cadeau, qu'Elle voulut bien qualifier de peu ordinaire, mais Elle me dit que, ne possédant pas ma poigne, il Lui serait peut-être difficile de se faire obéir. Sa Majesté ajouta que cela pourrait occasionner des désagréments aux personnes qui iraient lui faire visite au palais et qu'enfin, puisque le léopard se trouvait au Jardin zoologique d'Anvers, le mieux encore était de l'y laisser.

Après réflexion, je dus convenir que le Roi avait raison, mais, en ce moment, j'aimais tellement mon cher Dibué, qu'il me paraissait impossible que quelqu'un ne l'aimât pas ou que l'on pût faire un plus beau cadeau à qui que ce fût.

C'est le motif qui m'avait déterminé à l'offrir à Sa Majesté.

Après avoir mis Dibué en sûreté, j'allai retrouver ma famille qui, ayant fini de se restaurer, était venue à ma rencontre.

En route, mes parents estimèrent que, malgré son beau pagne, mon boy serait cependant plus présentable vêtu à l'européenne; voulant me faire une surprise, ils eurent vite fait de l'habiller des pieds à la tête.

Je les remerciai et les félicitai de leur heureuse inspiration. Au moment où nous arrivons avenue de Kayser, qui était pleine de monde, mon gamin se met à remplir les mêmes fonctions que le plus ancien citoyen de Bruxelles. J'avais oublié de lui dire qu'en Europe il y avait des endroits spécialement réservés à cet exercice.

Malheureusement, sa petite opération terminée, mon bonhomme ne s'y retrouve plus pour remettre son ajustement en ordre; voyant que la foule, qui s'était quelque peu amassée autour de lui, riait de sa mésaventure, il se mit à pleurer. Quant à moi, je riais de trop bon cœur pour pouvoir lui porter secours; ce fut ma cousine qui, en bonne mère de famille, ne put se résoudre à laisser plus longtemps l'enfant dans l'embarras et remit enfin de l'ordre dans sa toilette.

CHAPITRE XIII.

Second départ pour le Congo. — L'Ile de San Thomé : ses sites enchanteurs, ses roças somptueuses.— En route pour Lusambo. — Deux chasses des plus accidentées. — En route pour Lulua-bourg. — Lapière et le poste de Mukabua. — Campagne contre Kalamba et les Kiokos. — Combats acharnés. — Une chefesse prisonnière fait appel à son peuple dans la nuit. — Douze heures de combat sous bois. — Grande fête précédant la plus terrible des catastrophes.

J'étais à peine de retour au pays natal que la fièvre des voyages me reprenait et, bientôt je repartais en qualité de commissaire de district de 1re classe, pour le district du Kassaï Lualaba, où je devais succéder au commandant Gillain.

Dans ce nouveau voyage au Congo, j'étais accompagné de M. Comblé, car nous devions, sur ma demande, aller étudier à San Thomé le système employé pour les plantations de café et de cacao, afin de faire de grandes plantations dans le district.

Je ne parlerai pas de la traversée de Lisbonne à San Thomé, car toutes les traversées se ressemblent.

Parmi les passagers qui se trouvaient avec nous, je dois cependant citer le fameux chasseur suédois Harisson, qui se rendait à Mossamédès et qui, à cette époque, avait déjà plus de trois mille têtes de gros gibiers à son actif, tels que éléphants, lions, etc.

En arrivant à San Thomé, je fus présenté au Gouverneur, qui était, à cette époque, M. Serpa Pinto, un des plus illustres explorateurs portugais. Il me reçut de la façon la plus charmante et fit tout ce qui était en son pouvoir pour me faciliter ma mission.

L'île de San Thomé étant située sous l'Equateur, je crois inutile de vous dire qu'il y fait très chaud.

Quant à la ville en elle-même, elle est très peu intéressante; deux ou trois cents marchands en tous genres, surtout des factoriens, voilà tout. Pas de luxe. Les gens qui s'y établissent ne cherchent qu'une chose, qu'ils trouvent d'ailleurs presque toujours: gagner rapidement beaucoup de contos de reis et puis s'en retourner vivre en Portugal.

Mais ce qu'il y a de beau, ce qu'il y a d'intéressant, ce qui est splendide, inoubliable enfin, c'est l'intérieur de l'île. Son sol, formé d'irruptions volcaniques, prend à chaque instant les formes les plus bizarres, les contours les plus fantastiques.

Partout, dans ces montagnes, une eau claire et limpide qui, jouant à ravir son rôle providentiel, serpente de toutes parts, arrose et fructifie la terre dont elle sort et, après mille tours et détours, se laisse choir en cascades merveilleuses, tels que le Blou-Blou, la Guêgue et cent autres. Tout cela au milieu d'une débauche de végétation, car tout ici, grâce à l'eau et à la chaleur, prend des formes énormes,

atteint des proportions gigantesques. Aussi, dans les premiers moments, l'âme ravie et les yeux éblouis, a-t-on peine à comprendre qu'il puisse se trouver sur un même coin de terre tant de richesses unies à tant de poésie.

Mais, jusqu'ici, je ne vous ai parlé que de la nature sauvage, de la nature primitive, de celle que Dieu a faite, et que la plupart des propriétaires, moins féroces que nos architectes et nos industriels d'Europe, ont respectée dans bien des endroits comme une relique; à laquelle ils ont laissé toute sa sauvage beauté, tout son aspect quelque peu mystérieux.

Il me reste à vous parler des roças et des splendides propriétés qui les entourent.

Je ne vous en citerai qu'une, où je reçus une hospitalité quasi royale: le Rio d'Or appartenant à Madame la comtesse de Val Flore.

Les bâtiments de cette roça couvrent plusieurs hectares et abritent des centaines de travailleurs noirs.

Aussi, est-ce par millions que se chiffre l'exportation d'une seule année.

Outre le café et le cacao, on y cultive aussi la canne à sucre, le maïs, la vanille, la cannelle, le quinquina et le tabac.

Tous ces produits sont manufacturés sur place.

Quant aux fruits, grâce au pic San Thomé, qui se trouve

dans la propriété, on peut dire que l'on y trouve tous ceux de la création, tels que la pomme, la poire et les nèfles, les autres dont j'ai conservé les noms sont : la banane, papaie, anana, maracuja, mangue, cajamanga, sapu-sapu ou cœur de bœuf, nona, saputi, abiu, carambola, pitanga, grou me chamos, grou m'appelle, jabu ticabo, caja, arbre à pain, gaigue, coco, citron, mandarine, figue, raisin, pêche, goïave, araça, noix de cola, abakats, safu, pépinelle.

J'écris tous ces noms comme je les ai entendu prononcer, mais sans aucune garantie au point de vue de l'orthographe du nom.

En quittant San Thomé, nous nous rendîmes à Cabinda, d'où l'« Hirondelle », vaisseau appartenant à l'Etat du Congo, vint nous prendre pour nous conduire à Boma.

Quelque temps après mon arrivée, Dhanis et le docteur Hinde, qui rentraient en Europe, descendirent à leur tour à Boma, où j'eus le plaisir de passer quelques jours avec eux. Ils étaient accompagnés de Rachid, l'ancien vali des Falls.

Lorsque j'arrivai à Léopoldville, M. le Gouverneur général baron Wahis s'y trouvait également ; comme toujours, d'ailleurs, il fut charmant pour moi.

Je devais me rendre à Lusambo et y conduire une troupe de 150 hommes, deux canons et trois officiers.

Il me donna comme mission d'installer Rachid en poste,

dans l'endroit qui me paraîtrait le plus propice, aux environs de l'embouchure du M'Fini. Je devais ensuite inspecter les deux postes qui se trouvaient sur l'Ikata, fonder un camp provisoire à Lubué, inspecter le poste de Wisman Falls et fonder dans le Sankuru un poste que j'établis à Ienga.

Afin de me faciliter la besogne, M. le Gouverneur eut soin de mettre sous mes ordres le steamer qui nous emportait.

Je ne vous parlerai pas de mes différentes missions, cela serait un peu monotone, je préfère vous narrer deux des chasses que je fis en cours de route.

Après avoir installé Rachid au village de Bokaka et lui avoir construit un boma magnifique, je me suis rendu au lac Léopold II par le M'Fini. Ensuite, j'ai remonté l'Ikata jusque Tallo. C'est un des voyages les plus intéressants que j'aie faits. Partout, des populations immenses ; un pays plat comme la main, d'une richesse incroyable.

A chaque pas, des bandes de canards, d'oies, de pélicans, de sarcelles et d'oiseaux aquatiques de toutes espèces et de toutes grandeurs. J'en ai tiré un qui avait deux mètres quarante d'envergure et c'était un des petits !!!

Il y en avait par milliers. J'étais dans une joie folle. Je n'ai jamais tant tiré. A la fin, je ne tirais plus, il y en

avait trop. Je les admirais et les laissais passer. C'était trop facile, puis le plaisir de l'imprévu n'y était plus.

Cela devait durer peu, car quelques jours plus tard, nous entrions dans le Kassaï et là, les grandes chasses ou si vous le préférez, les chasses au gros gibier recommençaient et avec elles, les émotions fortes qui nous font vivre, en quelques instants, l'espace de plusieurs années.

Ma première belle partie fut une chasse à l'hippopotame. (J'en ai tué 18 pendant le voyage.)

C'était par une jolie après-midi, où le soleil, ayant daigné mettre son voile, ne nous envoyait que des rayons indirects, juste assez pour animer le paysage et nous en faire valoir la beauté des décors, que la nature, en artiste inimitable, a accumulés en ces lieux.

Le Kassaï, formant lac, prenait des proportions énormes; partout des îlots minuscules semblaient avoir été mis là pour reposer l'œil, qui, sans eux, se serait perdu dans l'immensité des eaux. Enfin, dans le lointain, bien loin, bien loin, des forêts préhistoriques couronnaient le sommet des collines placées là comme à souhait, pour donner plus de relief à ce divin tableau. Ajoutez à cela quatre ou cinq troupeaux d'hippopotames, prenant leur bain au soleil, avec la quiétude du juste et du fort, car, depuis toujours, ne sont-ils pas les maîtres, je dirai les rois de ces eaux que jamais personne ne leur a disputées et dont

les blancs seuls, toujours insatiables, ont pu rêver la conquête?

Ayant besoin de viande pour mes hommes, je donnai l'ordre au steamer de stopper et je partis aussitôt en canot.

Bientôt, nous sommes en face d'un des troupeaux, vingt mètres nous en séparent, le plus proche de nous est un vieux grand-père qui a dû assister au déluge ; sa tête énorme émerge de l'eau. Il me regarde approcher de son œil tout à la fois doux et bête; d'une balle au front, je l'envoie se baigner dans le paradis des hippos.

Au même instant, effrayé du bruit produit par la détonation de mon arme, un jeune hippo, encore à la mamelle, bondit hors de l'eau. Quoique connaissant le danger, la tentation est trop forte. Rapide comme la pensée, je presse la détente et l'innocent, transpercé d'une balle de mon express, retombe inerte à côté de sa mère. Mais, rendue furieuse par la perte de son petit, la mère s'élance vers le canot et, du choc, je suis renversé avec tous mes pagayeurs, en compagnie desquels je roule pêle-mêle au fond du canot.

Heureusement que je ne perds pas mon sang-froid; mon express étant déchargé de ses deux coups, je saisis mon Mauser et veux mettre la bête en joue, mais d'une seconde

attaque plus impérieuse encore que la première, la mère me fait de nouveau rouler au fond du canot.

Le moment est critique car, à chaque instant, l'embarcation peut chavirer et alors nous serions tous infailliblement perdus. Je parviens enfin à reprendre plus ou moins mon équilibre et juste au moment où le monstre se précipite sur nous pour la troisième fois, je l'arrête net dans son élan : d'une balle, je mets fin à ses peines...... et à notre frousse, qui n'était pas banale.

Une autre histoire et pas beaucoup plus drôle, je vous assure : Quelques jours après la chasse que je viens de décrire, j'avais tué un buffle très facilement. A huit ou dix jours de là, les noirs nous crient tout à coup : N'Gombés ! N'Gombés. Comme le premier nous avait paru succulent et avait fait une heureuse diversion aux menus du bord, nous eûmes vite fait, le capitaine du steamer et moi, d'aborder et de sauter à terre ; nous voilà dans la brousse.

Devant nous, dans une espèce d'immense prairie, un troupeau d'environ cinquante bêtes paissent le plus tranquillement du monde, ne se doutant guère de nos desseins criminels.

Quant à nous, nous sommes également bien tranquilles, car il est un fait connu de tous les chasseurs et que j'avais expérimenté moi-même en plusieurs occasions, c'est que

le buffle seul attaque toujours, tandis que le buffle en troupeau se sauve à la première alerte.

Tout en rampant, nous nous approchons donc à environ 75 mètres, puis au commandement de trois, nos deux coups partent et deux bêtes roulent par terre. Mais ce à quoi nous ne nous attendions pas, c'est que le troupeau affolé prend notre direction et arrive sur nous comme une trombe. Résister n'est pas possible, fuir ne l'est guère. Il nous reste une planche de salut : grimper sur un arbre ! Heureusement, il s'en trouve à proximité ! En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, après avoir jeté notre fusil en bandoulière, nous empoignons chacun notre arbre et bien que personnellement je n'aie jamais été très fort pour ce genre de sport, en deux secondes nous sommes dans les branches ! Comment ai-je fait ? je n'en sais rien. La seule chose que je sais, c'est que pour rien au monde, je ne voudrais recommencer.

Décidément, il n'y a que le danger imminent pour nous donner de la souplesse et de l'agilité !......

Notre voyage s'accomplit sans autres incidents remarquables.

En arrivant à Lusambo, comme le commissaire du district, M. Gillain, n'avait pas encore fini entièrement son terme, il fut convenu entre nous qu'en attendant son départ, j'irais inspecter les différents postes du district.

J'étais à Lusambo depuis un peu plus d'un mois, lorsque, le 10 février 1895, nous apprîmes par un courrier rapide venu de Luluabourg que Lapière, qui se trouvait au poste de Mukabua, allait être attaqué par toutes les forces du grand chef Bachilange Kalamba et qu'à cette fin celui-ci s'était allié aux Kiokos.

Dès le 11 au matin, j'étais en route et le 18 j'arrivais à Luluabourg.

J'appris alors que l'on avait reçu des nouvelles de Lapière ; tout était rentré dans le calme.

J'avoue que je n'étais pas très satisfait.

Je passai un jour à Luluabourg, puis je me dirigeai sur Mukabua, afin de me rendre compte par moi-même de ce qui s'y passait.

Mon impression première ne fut pas du tout favorable à Lapière, qui devint cependant par la suite un de mes bons officiers et un de mes meilleurs camarades.

Son poste était admirablement situé sur une petite colline découverte pouvant donner des feux dans toutes les directions ; seulement il s'était construit un boma tel que pour le garder décemment, il aurait fallu avoir deux cents hommes à sa disposition et il n'en avait que quarante.

Enfin, ayant repris une situation difficile, je l'avoue, au lieu de l'améliorer, il l'avait plutôt empirée.

Toutes les populations des environs avaient fui, il se défiait de tout le monde, et tout le monde se défiait de lui.

Etait-ce sa faute au moins? Pas du tout; à peine débarqué, on l'avait bombardé chef de poste. Il ne connaissait rien, ni les mœurs, ni la langue, ni l'historique du pays, mais, tant pis, il n'avait qu'à se débrouiller!

Et l'on s'étonne alors qu'il y ait eu des maladresses commises!

Je restai plus de trois semaines à Mukabua, pendant lesquelles je m'employai à raccommoder Lapière avec le plus de voisins possible; comme j'avais pu constater qu'il ne demandait qu'à bien faire, nous nous quittâmes bons amis.

Je retournai à Luluabourg, dont le chef de zone, le capitaine Pelzer, était précisément en expédition; je m'établis alors pour quelque temps dans la station, afin de pouvoir étudier sur place les besoins et les ressources de la contrée, que je ne connaissais que peu à ce moment.

J'étais depuis cinq semaines à Luluabourg et je m'apprêtais à retourner à Lusambo, car Gillain, ayant fini son terme, devait reprendre le bateau pour l'Europe, quand, le 28 avril au soir, je reçus un courrier rapide de Lapière, me disant que Kalamba uni aux Kiokos était à un jour de marche de son poste.

Le lendemain matin, je partais avec une centaine de sol-

dats ainsi que le chef Zapo-Zape et trois cents de ses hommes armés de fusils à piston.

J'arrivai le 2 mai à Mukabua, vers 10 heures du matin.

Cette fois, la nouvelle était réelle : Kalamba et les Kiokos s'apprêtaient à nous attaquer.

Aussitôt arrivé, je mis Lapière au courant de mes projets, qui étaient de donner quelques heures de repos à mes hommes, puis de faire une marche de nuit, afin de tomber au petit jour sur nos ennemis endormis.

Après avoir recommandé à Lapière le secret le plus absolu, je le chargeai, puisqu'il était frais et dispos, de distribuer de la poudre et des capsules aux Zapo-Zapes, de confectionner nos charges, enfin de prendre toutes les mesures pour notre départ pendant la nuit.

A minuit il vint me réveiller. Je fis aussitôt prévenir mes deux sergents noirs ainsi que Zapo-Zape de venir me parler.

Dès qu'ils sont arrivés, je les mets en quelques mots au courant de mes intentions et leur donne l'ordre d'aller réveiller leurs hommes, mais en faisant le moins de bruit possible.

Une demi-heure après, tout le monde était prêt et une longue caravane d'ombres prenait le chemin du camp de Kalamba. Zapo-Zape et ses gens marchaient en avant-garde. Venaient ensuite Lapière avec un peloton de Wa-

budjas, puis moi avec les Batételas, ensuite le sergent Djuma avec un peloton de Haoussas, enfin les bagages, escortés par l'interprète Humba avec une trentaine de ses hommes, armés pour la circonstance de fusils Albini.

Une marche de guerre, entreprise dans ces conditions, a quelque chose d'impressionnant, qui fait que l'on se recueille malgré soi.

C'est tout à la fois grandiose, mystérieux et lugubre. Il n'y avait pas le moindre clair de lune et la nuit était très obscure. Toutefois, comme le terrain était très plat, nous franchissons la première partie de la route assez facilement. Malheureusement, vers 3 heures du matin, nous rencontrons une vallée boisée que nous devons traverser et qui nous fait perdre un temps précieux.

Enfin, vers 6 heures, nous essuyons le feu des sentinelles ennemies. Il n'y a donc plus de surprise, le retard du petit bois nous a fait perdre une bonne partie du bénéfice de notre marche de nuit.

Nous aurons toutefois toute la journée à notre disposition pour le combat et la poursuite.

En arrivant sur le sommet du plateau, nous apercevons l'immense camp occupé par Kalamba et ses gens. Une seconde vallée nous en sépare, mais celle-ci est complètement dénudée et la pente du côté de l'ennemi est assez

raide à gravir. Sa position est donc bien choisie et le combat s'annonce comme devant être sérieux.

Je lance aussitôt les Zapo-Zapes en avant afin d'occuper l'ennemi et je déploie mes hommes en tirailleurs. Je suis au centre, Lapière à ma droite et Djuma à ma gauche.

Nous avançons d'un pas calme, car j'ai défendu de se presser, sans cela tantôt, lorsque les poitrines seront haletantes, mes hommes ne sauront plus viser.

Ils avancent comme à la parade, rectifiant même leur alignement sous les balles qui pleuvent autour de nous! Braves gens! comme je sens que je les aime!

Aussitôt que les gens de Zapo-Zape se trouvent à portée, ils sont reçus par des salves, il n'y a donc plus de doute que les Kiokos se sont joints à Kalamba, car je les connais: c'est bien là leur manière de combattre.

Aussitôt que nous sommes parvenus à prendre pied sur le bord du plateau, les Zapo-Zapes se retirent, ainsi qu'il avait été convenu, sur nos deux flancs, afin de dégager notre champ de tir, car, jusque-là, nous n'avons pas encore brûlé une seule cartouche. A notre tour, nous envoyons salve sur salve et bientôt l'ennemi est obligé de se retirer devant l'efficacité de notre feu.

Aussitôt que nous l'avons refoulé dans la forêt, je donne l'ordre à Lapière et à Djuma de rassembler leurs

hommes afin de parer à un retour offensif et je lance mes Batétélas et les Zapo-Zapes à la poursuite.

Pendant le combat, une colonne ennemie essaye de s'emparer de nos bagages, mais les gens de Humba, qui sont cachés derrière les caisses, la reçoivent si bien qu'elle ne tarde pas à prendre la fuite.

Le combat m'a cependant coûté assez cher; j'ai deux de mes meilleurs soldats tués et une vingtaine de blessés dont six grièvement.

Dans l'après-midi, les hommes envoyés à la poursuite rentrent avec assez bien de poules et de chèvres, que l'ennemi nous a abandonnées en route; pas de prisonniers.

Vers la soirée, nos sentinelles remettent aux mains d'un petit poste, qui me les amène, deux femmes Balubas, qui étaient venues se rendre volontairement. Elles me dirent qu'elles avaient appartenu à un chef Zapo-Zape, qui les avait vendues à un chef de Kalamba et qu'elles avaient profité du désarroi de la défaite pour venir se rendre aux blancs, qu'elles connaissent pour les avoir fréquentés à Luluabourg, étant bien certaines qu'il ne leur sera fait aucun mal.

Elles me donnent aussi quelques renseignements intéressants. C'est ainsi que je sais par elles que Kalamba a donné quatre énormes pointes d'ivoire aux Kiokos pour les intéresser à sa cause, mais que ceux-ci ont perdu dans la

bataille sept de leurs chefs et une foule de guerriers, qu'ils ont reproché amèrement à Kalamba de les avoir entraînés dans une mauvaise affaire et ont encore exigé cinquante jeunes et jolies femmes. Elles m'apprennent enfin que, tous, ils se sont réfugiés chez les Bena-Kalembas, à deux jours du Kassaï. Je les y suivrai! Mais avant je veux attendre les renforts que je sais en route, pour me rejoindre, sous les ordres de Dufour, ainsi que mon ravitaillement en vivres et en munitions.

Dès le lendemain matin, je retourne à Mukabua et deux jours après la caravane de ravitaillement m'y rejoint.

Voulant ménager les plantations du poste, le 15 au matin nous quittons Mukabua afin de nous installer dans l'ancien village de Bakua-Chilamba, qui est maintenant abandonné et où il se trouve des plantations énormes.

Le 19, Dufour nous arrive avec quarante bons soldats et, le 21, mes hommes ayant eu tout le temps de s'approvisionner largement de vivres de toutes espèces, nous levons le camp et: En avant!

Bien que ce soit un grand détour, je désire m'assurer si le chef Kassongo Moina N'Zila, qui m'a fait de magnifiques promesses, mais à qui je ne me fie pas beaucoup, ne m'a pas trompé; je me dirige donc sur son village. Heureusement que nos hommes sont chargés de vivres lors

de leur départ, car, pendant huit jours, nous voyageons dans un véritable désert.

Le 1er juin, vers midi, nous arrivons devant le village de Kassongo Moina N'Zila. Le village vient d'être incendié. Je sais donc à quoi m'en tenir sur le compte du chef.

S'ils ont incendié le village, ils n'ont heureusement pas touché aux plantations; celles-ci sont immenses et de toutes espèces et nous arrivons juste au moment de la récolte. Il y a de tout: du manioc, du maïs, du millet, du sorgho, des arachides, des bananes, des patates douces et même des ignames et des ananas.

Pour nous, c'est la terre promise des Hébreux.

Mes hommes sont fous de joie et je ne le suis guère moins qu'eux. Enfin, vers le soir, on me ramène un troupeau de chèvres que les indigènes ont cachées dans les bois; en même temps, un courrier de Palate, venant de Luluabourg, nous apporte de l'eau de vie, du tabac et des citrons. Nous n'avons jamais été aussi riches!

Voulant permettre à nos hommes de se refaire un peu de leurs privations et leur donner le temps de se préparer de nouvelles provisions pour notre marche en avant, je décide de rester au village jusqu'au 4 au matin.

Pendant trois jours, nous traversons une contrée dont les sites les plus enchanteurs alternent avec les plantations les plus riches. Aussi, si les blancs ne cessent d'admirer

les paysages, l'admiration de nos hommes n'est-elle pas moindre à la vue des riches moissons.

Le 7, vers midi, nous arrivons à la Luébo.

Après quelques recherches, un de mes hommes trouve un arbre tombé en travers de la rivière, j'en fais abattre un second à côté; bientôt un pont est fait et nous pouvons passer.

Dans l'après-midi, nos hommes s'emparèrent de quelques femmes, dont l'une est précisément la femme principale du chef de la contrée.

Voulant à tout prix empêcher des tueries inutiles, je résolus de mettre à profit la bonne aubaine qui avait fait tomber cette femme entre mes mains.

Ayant remarqué qu'elle était très intelligente et sachant que chez les Bachilanges, le pouvoir de la femme principale du chef est toujours au moins égal à celui du mari, j'entrepris immédiatement de la raisonner et lui fis tout l'historique de la campagne que j'avais été amené à entreprendre par l'entêtement du vieux Kalamba et les déprédations des Kiokos. Je finis enfin en lui déclarant que mon plus vif désir était de vivre en paix avec les autres populations et que si parfois j'étais forcé de faire la guerre, c'était à mon corps défendant, que jamais je n'attaquais le premier.

Finalement, je lui fis comprendre que si son mari nous

faisait la guerre, c'était certainement pour lui la défaite et la ruine; qu'il valait donc bien mieux pour lui et pour elle qu'il vînt faire sa soumission à l'Etat, puisqu'alors non seulement je la rendrais à la liberté, mais qu'encore son mari et son peuple seraient, à partir de ce jour, sous notre protection.

Elle parut parfaitement comprendre mes arguments et se rendit à mes bonnes raisons, aussi m'affirma-t-elle que la nuit venue, elle parlerait à son peuple et que la paix ne tarderait guère à être conclue.

Dès le soir, la consigne fut donnée dans le camp d'observer le plus profond silence, car dans ce pays il est de règle en temps de guerre, lorsqu'on a une communication à se faire pour entamer des pourparlers de paix, d'attirer l'attention de l'adversaire par un roulement de tambour, puis de lui faire ses propositions, auxquelles il répond toujours.

Nous étions donc certains ou que les indigènes nous parleraient, ou bien qu'ils étaient aux aguets pour entendre nos propositions.

Vers 8 heures, la femme m'ayant dit que le moment était propice, je fis exécuter un long roulement de tambour.

La chefesse monta de suite sur une haute termitière qui se trouvait dans le camp et fit entendre un retentissant: Moyo! à la ronde, auquel les indigènes, cachés dans les herbes, répondirent en chœur.

Pendant plus d'une heure, elle ne cessa de parler en

gesticulant, comme si ses auditeurs avaient pu la voir, parfois aussi, elle ponctuait sa narration de cris perçants et suraigus.

Cette grande femme noire, presque nue, gesticulant et parlant avec force et autorité à des êtres que nous ne voyions pas, mais que nous savions être présents, toute cette scène enfin qui se passait dans le silence absolu de la nuit et était seulement éclairée des lueurs indécises d'un feu de bois, avait quelque chose d'impressionnant et me fit songer malgré moi aux histoires de sorcières, encore si en vogue dans les fermes du pays wallon.

Lorsqu'elle eut fini de parler, les indigènes lui répondirent et la palabre se termina par un Moyo! final de part et d'autre.

Comme mon interprète me tenait au courant de tout ce qui se disait, je savais déjà, lorsqu'elle revint près de moi, que la paix était conclue.

En descendant de son tertre, elle me parut grandie et, franchement, lorsqu'elle revint vers moi, la palabre terminée, elle avait grand air; sans la moindre hésitation, elle vint s'asseoir à mes côtés et me dit: « La paix est faite entre toi et mon peuple et désormais nous vivrons en frères. Mon mari est trop vieux pour venir dans ton camp, ce sera son frère qui viendra demain sceller la paix entre nous. »

En effet, le lendemain, vers 11 heures, mon interprète

vient me prévenir que Tambo, le frère du chef, se trouve sur la route et me fait demander l'autorisation de pouvoir se présenter. J'envoie aussitôt à Monsieur l'Ambassadeur une carotte de manioc en signe de paix et, voulant respecter les lois du pays jusqu'au bout, je fais donner l'ordre à mes sentinelles de mettre leur fusil la crosse en l'air et la baïonnette en terre, afin de bien montrer que la guerre est enterrée entre nous.

Tambo me remit quelques chèvres de la part de son frère, je lui remis également un présent pour lui et un pour son frère, ainsi qu'un magnifique pagne pour la chefesse.

Nous nous quittâmes alors en bons amis et Tambo me promit de venir me prendre le lendemain afin de me servir de guide pendant tout le temps que je resterais sur le territoire de son frère.

Il tint parole et le lendemain matin il vint se mettre à ma disposition. Pendant les quatre jours que nous sommes restés sur le territoire de son frère, nous avons été reçus partout avec la plus grande cordialité.

Le quatrième jour, vers midi, nous arrivons au village des Béna-Kalengas et Tambo me prévient qu'à partir de ce moment nous ne sommes plus sur le territoire de son frère et que, par conséquent, il ne peut plus répondre des événements.

Le village est abandonné et nous nous y installons. Dans

l'après-midi, nous entendons une assez vive fusillade du côté du ruisseau qui approvisionne d'eau le village. J'envoie vite aux nouvelles et bientôt on vient me dire qu'un Haoussa et quatre femmes viennent d'être tués par les Bachilanges. Mes hommes sont furieux; j'ai toutes les peines du monde à les empêcher de se porter en avant.

Vers 5 heures du soir, le camp est attaqué de tous les côtés à la fois, nous repoussons cependant assez facilement nos agresseurs.

La nuit se passe alors relativement assez tranquillement; on nous tire encore quelques coups de fusil, mais sans nous occasionner de nouvelles pertes.

Au matin, désirant me renseigner pour savoir exactement à qui j'ai affaire et ne voulant pas exposer la vie d'un de mes officiers dans une reconnaissance sous bois, je donne quarante bons soldats à Djuma et je le charge d'éclairer la route.

Pendant ce temps, je fais cacher mes hommes dans le village, afin de donner une leçon à ceux qui essaieraient d'attaquer nos bagages.

Notre ruse allait réussir, lorsque l'un de mes hommes fut pris d'un éternuement intempestif qui suffit pour donner l'éveil à l'ennemi et faire rater ainsi notre combinaison.

Quant à la reconnaissance que j'avais envoyée, elle était à peine sous bois qu'elle était attaquée avec rage. Elle

se défendit de son mieux, mais comme l'ennemi avait fait tomber de gros arbres en travers de la route et qu'il s'en servait comme abri, elle fut obligée de battre en retraite ayant assez bien d'hommes blessés grièvement.

La situation devenait critique et un mouvement énergique pouvait seul nous sauver.

Ma patrouille étant rentrée, je rassemble mes chefs de pelotons et leur déclare qu'il faut que nous passions, coûte que coûte, et à l'instant.

La forêt, nous dit-on, est bondée d'indigènes et de Kiokos, tant pis! Il faut les en déloger et nous les délogerons!

Mes ordres sont rapidement donnés et non moins rapidement exécutés.

Puisque la route est barrée, que l'on me fasse un sentier à côté du premier et en avant!

Les Zapo-Zapes sont, pour commencer, en avant, mais bientôt ils ont brûlé toutes leurs cartouches et ils sont remplacés par Lapière et ses hommes.

Mon seul cri est « En avant! En avant! » car j'ai hâte d'être hors de cette maudite forêt.

A un moment donné, nous sommes attaqués de toutes parts. Je fais alors numéroter mes hommes et je donne l'ordre aux numéros pairs de tirer vers la droite et aux numéros impairs de faire feu vers la gauche.

Le feu crépite partout, la pétarade est assourdissante;

à chaque instant, des balles viennent couper des branches au-dessus de nos têtes, ou s'enfoncent dans les arbres à quelques centimètres de nous.

A un moment donné, la queue de la colonne étant attaquée, les femmes, prises d'une terreur folle, se jettent au milieu des soldats et causent un tel désordre que c'est miracle que nous en soyons sortis.

Enfin, au moment où nous traversons une petite clairière, mon sergent Battétéla, un nommé Kondolo, me repousse brusquement et se jette devant moi ; au même instant il reçoit une balle dans l'épaule d'un Bachilange que je n'avais pas vu et qui, à genoux, me visait à son aise.

C'est ce même sergent qui venait de me sauver la vie aux dépens de la sienne, qui, quelques jours plus tard, avec un autre sergent de même race, nommé Kimpoké, devait se mettre à la tête des révoltés et causer la mort de tant d'officiers blancs.

Dans ce même combat, Lapière fut également sauvé par son clairon, qui envoya une balle dans la tête à un autre indigène, qui visait notre ami à quelques mètres de distance seulement.

Vers 5 heures de l'après-midi, nous sortons enfin de la forêt. Cette fois, nous sommes sauvés !

En face de nous, se trouve un immense village, c'est celui de Kalamba.

Il n'est pas défendu, les Kiokos et les indigènes en ont assez cette fois. Nous n'avons donc qu'à nous installer. Mes pauvres hommes l'ont bien gagné, il y en a qui se battent depuis 5 heures du matin!

Quant à moi, loin de pouvoir me reposer, je dus même passer une bonne partie de la nuit à soigner et à opérer de nombreux blessés.

Le lendemain, après une forte marche, nous arrivons à un village abandonné. Voulant me rendre compte du nombre de cartouches qui avaient été brûlées dans le combat de la forêt, je passai une inspection des munitions. Je constatai alors que mes hommes avaient brûlé neuf mille cartouches! J'étais réellement consterné, car lorsque j'eus rendu des cartouches à tous ceux à qui il en manquait, il ne m'en restait plus une seule de réserve.

Ne voulant pas, dans ces conditions, risquer de nouveaux combats dans la forêt et ayant marqué notre victoire par notre marche en avant, je décidai de regagner Mukabua, mais par une route plus courte que Tambo nous avait indiquée et grâce à laquelle, le 18, nous étions à la Luebo et le 20 à Mukabua. Nous y restâmes jusqu'au 22.

Le 21, au soir, nous donnâmes une fête et fîmes de larges distributions à nos soldats; le lendemain, après avoir largement pourvu aux besoins du poste, où je laissai

80 soldats et 13,000 cartouches, je repris avec Dufour le chemin de Luluabourg.

Le 24, nous logeons chez le père Cambier, qui nous reçoit d'une façon charmante.

Le 25, nous arrivons à Luluabourg, et les Pères de la mission qui sont venus nous rendre notre visite nous font le plaisir de dîner avec nous.

Le lendemain, nous recevons un courrier du capitaine Pelzer, qui nous annonce son arrivée pour le 27. Nous passons deux jours ensemble; toute la station est en liesse, fêtant l'heureux retour de deux expéditions menées à bonne fin.

Nous ne nous doutions guère en ce moment que nous festoyions sur un volcan et que quelques jours à peine nous séparaient de la plus sombre des tragédies congolaises, que ces soldats, enfin, qui nous fêtaient avec tant d'entrain, étaient les mêmes qui allaient trahir leurs officiers et les massacrer dans quelques jours!

Le 29 juin, nous partons de Luluabourg.

Le 5 juillet, nous nous trouvions chez le chef Mocadi, lorsque le chef Matadi vint se plaindre que les Bakuas M'Putt lui enlevaient de ses gens.

Voulant régler la chose de suite, je décidai que Dufour se rendrait le lendemain 6 chez le chef, afin d'y faire une enquête sur place.

CHAPITRE XIV.

La révolte des soldats Batételas. — Un billet de Lassaux. — Triste retour à Lusambo. — Les causes principales de la révolte. — A la poursuite des révoltés. — Je perds un temps précieux à Luluabourg. — Le récit des événements par Cassart et Lapière. — Désastres de Kayéyé et de N'Gandu. — Une page douloureuse à écrire. — J'opère Lapière malgré lui. — Combats du 18 octobre et du 6 novembre.

Dufour était parti avec soixante soldats depuis le matin, lorsque, vers 2 heures de l'après-midi, je reçus un courrier de Luluabourg.

C'étaient quatre lignes écrites au crayon, au moyen desquelles Lassaux me prévenait que les soldats de la station s'étaient révoltés, qu'ils avaient tué Pelzer et Cassart et que lui, enfin, était parvenu à se sauver chez les Zapo-Zapes !

Après un premier moment de stupeur profonde, j'envoyai un courrier rapide, afin de rappeler Dufour, qui fut heureusement rejoint et rentra au campement à 2 heures du matin.

Je fis immédiatement désarmer et mettre dans l'impossibilité de nuire les Batételas qui se trouvaient dans le détachement et, dès le lendemain matin, j'envoyai Dufour, avec 40 Haoussas, à Luluabourg, afin qu'il pût porter aide aux blancs qui seraient encore en vie.

Quant à moi, je rentrai le plus rapidement possible à Lusambo, afin de prendre toutes les mesures que comportaient les circonstances.

Ma présence dans cette dernière station était d'autant plus impérieusement nécessaire, que dans l'après-midi même, j'avais reçu un billet de Gillain me disant qu'il partait pour le Lubéfu. Sa lettre m'arrivait deux heures après le billet de Lassaux.

En ce moment, je me trouvais presque seul, et sans cartouche, ayant laissé la plus grande partie des miennes à Lapière et donné celles qui me restaient à Dufour. Ma situation était terrible, car, dans le cas où les révoltés auraient voulu marcher sur Lusambo, je n'avais absolument rien à leur opposer.

Mais, avant de parler de cette triste page de notre histoire du Congo, il est, je crois, indispensable de parler des causes qui ont amené cette révolte.

Elles sont assez multiples, mais il y en a trois capitales :

La première et la seule dont je m'occuperai fut la mort de Gongo Lutété ;

La seconde fut la faute que l'on commit de laisser tous les anciens hommes de ses bandes réunis et formant des compagnies parfaitement homogènes ;

La troisième fut que la solde des soldats indigènes était très mal réglée à cette époque.

Mais la grande faute fut la mort de Gongo.

Je ne veux incriminer personne, il a été régulièrement jugé et condamné et, certes, les officiers qui ont rendu ce jugement étaient tous de bonne foi et ont été trompés par de faux témoignages. Je les connais tous les trois et, en agissant comme ils l'ont fait, ils ont certainement cru rendre service à l'Etat et faire un acte de justice.

Malheureusement, ils ont été circonvenus et nul doute que c'est cette erreur qui a couvert le Congo de ruines et de cadavres pendant plus de dix ans.

Gongo Lutété, que j'ai connu peut-être mieux que personne, car après avoir battu ses bandes je m'étais fait de lui un ami et avais vécu plusieurs mois presque constamment à ses côtés, Gongo, dis-je, était un homme tout à fait remarquable: doué d'une sagacité extraordinaire, il avait pu s'élever du rang le plus infime à une quasi-royauté, à un pouvoir sans limite sur les bandes les plus sauvages, mais aussi les plus braves du Congo. Dans sa main de fer, elles s'étaient assouplies et n'avaient plus d'autre volonté que la sienne.

Son énergie égalait son courage, et sa perspicacité était telle que les Arabes étaient encore à leur apogée lorsqu'il s'est aperçu que leur règne était bien près de finir et devait faire place à la domination des blancs.

Pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute: sa bonne foi

a toujours été parfaite; lorsqu'il s'est allié à nous, il l'a probablement fait parce que les circonstances l'y obligeaient, mais il l'a certes fait sans arrière-pensée de trahison. Si, dans la suite, sa conduite a été incriminée et ses actes dénaturés, cela n'a pu qu'être l'œuvre d'ennemis intéressés à le perdre ou de sous-ordres, funèbres vautours qui convoitaient ses dépouilles.

Personne ne nie, personne n'a jamais nié sa grande intelligence; ses plus mortels ennemis, eux-mêmes, ont été obligés de reconnaître son génie sauvage.

Ceci admis, la conclusion s'impose d'elle-même: pourquoi voulez-vous que cet homme, à l'esprit vaste et lucide, eût attendu pour nous trahir que les Arabes fussent vaincus, écrasés et que leur cause fût irrémédiablement perdue; pourquoi aurait-il choisi le moment où nos forces, faibles au début, étaient plus que doublées, où, en un mot, nous étions les maîtres de la situation?

S'il avait voulu faillir à ses serments, pourquoi ne m'avait-il pas attaqué au moment où je livrais bataille à Séfu, au Lomami? Car il est évident que s'il l'avait fait alors, j'aurais été pris entre deux feux et ma position eût été des plus difficiles, pour ne pas dire désespérée!

Mais non, au lieu de cela, il nous aide de toutes ses forces, de tout son pouvoir, ses meilleurs guerriers se sacrifient même pour notre cause!

J'aurais voulu faire le silence sur cette triste affaire, mais cela m'était d'autant moins possible que c'est un épisode appartenant désormais à l'histoire et que, après douze ans, nous en subissons encore les tristes effets.

Le Marinel et Dhanis, par leur politique d'apaisement, étaient parvenus à se concilier les chefs indigènes au détriment des Arabes. Le pays conquis, pacifié, nous était attaché, autant à cause de nos bons procédés et notre esprit de suite et de justice qu'à cause du succès de nos armes, quand, tout à coup, une clameur immense, un cri d'épouvante, de rage, de malédiction et d'horreur, monta de cette terre sanglante et, en quelques jours, se répandit sur tout le territoire.

Ce fut une stupeur pour tous.

« Les blancs, disait-on, n'ayant plus besoin de Gongo Lutété, ont tué leur allié! leur ami! leur frère!!... »

Quelle confiance, après cette mort, voulait-on que les nègres pussent encore avoir en nous?

A leurs yeux à tous, nous n'étions plus que des forbans, des parjures: la fusillade de Luluabourg n'a été que la répercussion ou l'écho lointain du feu de peloton qui a exécuté Gongo Lutété.

Voyons maintenant la suite des événements.

Dufour étant donc parti pour Luluabourg avec 40

Haoussas et tout ce qui me restait de cartouches, je repris en hâte la route de Lusambo, où j'arrivai le 9 juillet.

Aussitôt que j'avais reçu le billet de Lassaux, j'avais envoyé un courrier rapide à Lusambo afin que l'on prévînt le Commissaire du district, ainsi que tous les chefs de postes, des terribles nouvelles que je venais de recevoir.

Le lendemain soir de mon arrivée, donc le 10, Gillain rentra à son tour à Lusambo.

Nous eûmes aussitôt un long entretien sur les mesures qu'il convenait de prendre.

Nous ne fûmes pas du même avis.

J'aurais voulu marcher sur Kabinda avec les soldats qui nous restaient, joindre mes forces à celles de ce poste et à celles de Lupongu, appeler à moi le capitaine Augustin, qui se trouvait à N'Gandu avec une centaine de « braves » soldats, et réquisitionner d'urgence deux cents soldats à la zone arabe; ensuite, avec tout mon monde, me porter à la rencontre des révoltés et les anéantir d'un seul coup.

Je crois qu'au point de vue militaire, mon plan était le seul bon. Mais mon chef, qui était non seulement militaire, mais avant tout Commissaire de district responsable, ne fut pas de mon avis. Il m'objecta que l'on n'avait aucune nouvelle des révoltés, donc que l'on ne savait pas s'ils se trouvaient encore à Luluabourg et que, en tout cas,

nous devions protéger les missions de Luluabourg et de Kalala-Kafumba. Il ajouta toutefois que si j'apprenais en cours de route leur départ de Luluabourg, il m'autorisait à me rabattre sur Kabinda.

Il n'avait peut-être pas tort, mais je crois que j'avais raison, puisque, le 5 août, Bolhen se faisait battre et tuer à Kayéyé, avec une centaine de soldats et que, le 17 du même mois, Augustin, avec quatre officiers sous ses ordres, 280 bons soldats et 3 à 400 auxiliaires, subissait le même sort.

Or, en partant de Lusambo, j'avais exactement avec moi : 27 Babouilles, 19 Dahoméens et 55 Balubas. Au total, 101 soldats et une bonne centaine d'auxiliaires dont 30 armés de fusils Albini.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

J'arrivai le 19 au soir à Luluabourg, j'y restai jusqu'au 31 à batailler contre les chefs des environs, qui avaient profité de nos désastres pour se révolter et menacer la mission.

Ce fut peut-être une faute, car si le 17, lorsque j'appris que les révoltés avaient quitté Luluabourg, je m'étais rabattu à marches forcées sur Kabinda, au lieu de passer mon temps à batailler à Luluabourg, peut-être serais-je encore arrivé à temps pour prendre le commandement des deux détachements de Kabinda et de N'Gandu et éviter

ainsi de terribles désastres, mais peut-être aussi aurais-je rencontré les révoltés sur ma route et alors je me serais certainement fait massacrer avec tous mes hommes, sans aucun profit pour personne.

Et puis, pensez donc dans quel état d'esprit je me trouvais depuis le 6! !

Le 17, j'apprenais tout à la fois que Cassart n'était pas tué, ainsi que je l'avais cru, et que les révoltés avaient quitté Luluabourg.

Mais, en même temps, il me revenait aussi que tout le pays était en révolte et que les missions que j'avais précisément ordre de secourir étaient attaquées de toutes parts.

Le 18, Lapière me faisait parvenir un billet de Cassart, afin de me mettre au courant des événements et, dès mon arrivée à Luluabourg, je recevais un autre billet du Père Cambier. Je crois ne pouvoir mieux faire que de les transcrire, afin de bien montrer quelle était la situation :

Mon cher Lapière,

On est aux prises ; Dufour et moi étions partis chez Sagasch, cela a été chaud, Dufour a pris le village d'assaut. Pendant ce temps, une autre colonne de Gongo mettait le feu chez Umba, mais on est à leur poursuite. Cela va bien, mais cela n'est pas fini. Un Zapo-Zape et un homme d'Umba sont blessés. — Que Zapo-Zape envoie 25 hommes ici de suite. De suite, de suite une lettre chez le Commandant Michaux; dites-lui que nous sommes aux prises et qu'il nous faut des cartouches aujourd'hui,

aujourd'hui. Dites qu'il ne s'effare pas, je me tirerai d'affaire, mais des cartouches. Quant à vous, soyez sur vos gardes. Si Décola vient, ayez vos hommes armés à côté de vous. Prenez ce qu'il apporte et remballez-le. Non, n'envoyez pas de Zapo-Zapes, tenez-les au contraire chez vous à la station 25. Je ne pourrai revenir, mais demain matin je serai là. Gongo a beaucoup de tués.

Les cartouches aujourd'hui, n'est-ce pas ? Employez comme courriers les hommes de Simon et de Matheyus. Les hommes venus avec le courrier de hier recevront une pièce d'américani.

C'est marché aujourd'hui, achetez du manioc et du madimba ; s'il y a du nouveau je vous écrirai.

Bien à vous.
(S.) CASSART.

P. S. Envoyez-moi également de la poudre.

Mission, 7 h. 45.

Mon cher Monsieur Michaux,

Un homme de Umba vient d'arriver pour nous annoncer que les chefs Kipinda, Luadina, Kizassu, Mukenge Nkula, Mukidiba et Tchikango, répondant à l'appel de Gongo, doivent arriver cette nuit et attaquer la mission du côté de Tchitendé pendant que Gongo nous attaquerait du côté de Sagache.

Les chefs Kiemvu, Kanomaï, Chamatenga Tchikanama ont refusé de répondre à l'appel de Gongo. Ne serait-il pas bon d'envoyer dès maintenant les hommes que vous comptez envoyer demain ?... à votre entière disposition naturellement.

Umba sera demain à Mukabua.

Son envoyé dit que, d'après les renseignements des indigènes, des caisses se trouveraient encore au poste.

Respectueuses amitiés.

(S.) P. Cambier.

P. S. Nous veillerons toute la nuit. Amitiés à tous.

Dans ces conditions, devais-je partir à la suite des révoltés, ou rester à Luluabourg, jusqu'à ce que j'aie conjuré le danger?

Maintenant que je vois la chose avec sang-froid et surtout que je connais les résultats, je pense que j'aurais dû ravitailler Cassart en munitions et partir au plus vite sur Kabinda. En ce moment, j'estimai qu'il y aurait de la lâcheté de ma part d'abandonner des missions en danger; je craignais que, si elles étaient détruites, l'on me reprochât un manque d'énergie et que l'on fît retomber la responsabilité des faits sur moi, d'autant plus qu'il s'y trouvait des religieuses, donc des femmes blanches. Dans ces conditions, que valait-il mieux faire?

Avant de continuer mon récit, voyons ce qui s'est passé à Luluabourg et à Mukabua lors de la révolte. Pour cela, je crois ne pouvoir mieux faire que de céder la plume à deux des témoins oculaires; à Cassart pour Luluabourg, et à Lapière pour Mukabua.

Récit de la révolte de Luluabourg par Cassart

Quelques Batétélas de Luluabourg ayant décidé de se révolter ouvrirent, le 4 juillet 1895, à l'appel du matin, le feu sur les Européens : le capitaine Pelzer, le commis de 1re classe Lassaux et moi. Nous nous trouvions à 25 pas de la troupe. Lassaux eut d'abord le côté éraflé par une balle ; une seconde balle traversa son veston ; quant à moi, j'eus le flanc droit traversé.

Malheureusement, les Batétélas étaient bien pourvus de cartouches ; 8 hommes qui devaient partir en poste le même jour possédaient chacun 100 cartouches. Il ne nous restait donc qu'une chose à faire : nous mettre à l'abri. Pelzer et Lassaux partirent du côté du village des Zapo-Zapes ; quant à moi, au bout de quelques pas, je dus m'arrêter, déjà affaibli par la perte de sang ; des fuyards me dirent que les Batétélas étaient à la recherche des blancs pour les tuer. Je faiblissais de plus en plus et j'eus toutes les peines du monde à me traîner jusqu'à un petit ruisseau se trouvant au fond du ravin près de la station. Pour y arriver, je dus traverser un petit marais, en rampant sur le ventre ; ma soif était tellement violente que je me mis à boire de cette eau stagnante. Arrivé au ruisseau, je pus panser enfin ma blessure et me rafraîchir : il était grand temps, car je sentais la fièvre arriver ; à sa sortie,

la balle d'Albini avait fait un trou de la grandeur d'une pièce de 5 francs.

Après beaucoup d'efforts, je pus sortir du ravin et arriver près de la station; des femmes me rapportèrent aussitôt, mensongèrement, que tout était rentré dans l'ordre à la station et que les blancs s'y trouvaient sains et saufs. Heureusement pour moi, je n'avais plus la force de marcher jusque là.

Des soldats Balubas, ayant appris ma présence, vinrent me prendre; je voulais me faire conduire à la station, mais ils refusèrent; deux soldats s'y rendirent pendant que j'étais transporté, au village de Mampuya.

Les deux soldas Balubas me mirent au courant de ce qui s'était réellement passé à la station:

Pendant que quelques soldats étaient à la recherche des blancs, les autres pillaient les magasins. Quand les soldats aperçurent le capitaine Pelzer, celui-ci voulut parlementer, mais ils refusèrent de rien entendre et tirèrent sur lui; il fut tué, ainsi que l'interprète Soudrai, à la première salve. Les mutins passèrent ensuite près de Lassaux sans le voir; il ne fut aperçu que lorsqu'il fut arrivé près du village des Zapo-Zapes. Les Batételas ouvrirent le feu, mais ils ne purent l'atteindre; ils envoyèrent alors une pointe d'ivoire et des étoffes au chef Zapo-Zape pour qu'il leur livrât Lassaux, mais Zapo-Zape répondit qu'il préférait

la guerre. Les Balubas ajoutèrent que Lassaux était mort en arrivant chez Zapo-Zape ; heureusement, il n'en était rien.

La nouvelle de la révolte fut vite connue dans les environs, et plusieurs chefs des alentours, craignant les Batételas, voulurent se joindre à eux. Les gens de Kanioka eurent six hommes tués par les Zapo-Zapes, en arrivant près de la station.

Le chef Mukengé vint me dire, sur ces entrefaites, que son oncle Mampuya faisait cause commune avec les Batételas, que ceux-ci allaient venir, puis se rendre à la mission St-Joseph, chez le Père Cambier.

Je croyais toujours pouvoir parlementer avec les Batételas, me fiant encore au dévouement de plusieurs d'entre eux, mais personne ne voulait me seconder ; chacun disait que les Batételas étaient comme frappés de folie subite, qu'ils ne voudraient rien entendre, qu'ils n'oseraient d'ailleurs plus rester à la station, après avoir tué deux blancs.

Mukengé me demanda de me confier à lui et je fus littéralement porté de l'autre côté de la Lulua, car je n'aurais plus pu faire un pas. L'interprète Umba et trente Zapo-Zapes venus à ma recherche ne purent même savoir où j'étais, tellement Mukengé se méfiait de son oncle ; j'étais loin de partager ses craintes. Le clairon

Katembo put me rejoindre et m'apporter du papier et un crayon ; j'envoyai tout de suite un billet au Père Cambier et un courrier à Lusambo. L'après-midi, Umba était près de moi : Les Batételas savent que vous êtes ici ; Mampuya vous trompe, dit-il, la seule route libre est celle de la mission ! »

Dans mon billet au Père Cambier, je lui demandais de prévenir Lapière, qui était en poste avec 70 soldats. Lapière devait venir me rejoindre de suite ; je demandais de la quinine au Père, car ma blessure me faisait atrocement souffrir et je ne voulais pas me rendre à la mission, craignant d'y attirer les Batételas.

Mais le Père Cambier ne l'entendait pas ainsi.

Le soir, j'arrivai donc chez le Père Cambier, qui, appréhendant l'arrivée des révoltés, avait déjà fait partir le Père De Clercq avec les Sœurs. Les Batételas devant venir prendre la mission le soir et comme nous n'avions que quelques soldats, nous nous décidâmes, avec le Père Cambier, à aller rejoindre le Père De Clercq et les Sœurs.

Le lendemain, nous revenions vers la mission ; les révoltés avaient pris une autre route la veille, j'avais été éloigné des Pères, qui avaient appris que Gongo, chef des Bena-Luluas, voulait ma tête. Ce ne fut qu'à minuit que nous fûmes à nouveau réunis.

Donc, en retournant vers la mission, nous courrions un

autre danger, puisque Gongo nous barrait la route, mais il eut affaire à plus malin que lui : le Père Cambier lui dit des « moyos » et, grâce à sa diplomatie, Gongo me promit de marcher contre les révoltés ; mais je m'empresse d'ajouter que dès que nous fûmes passés, sa colère fut toute pour ses hommes, parce qu'ils n'avaient pas tiré sur nous.

A peine avions-nous dépassé le village de Sagasch, où se trouvait Gongo, que nous rencontrâmes des soldats Balubas ; un billet de Lapière nous apprenait son arrivée de Mukabua avec 60 soldats, mais j'hésitais à croire à cette nouvelle, me disant que, puisque les Batételas de Luluabourg m'avaient quitté, les autres ne resteraient pas avec Lapière.

Mes prévisions ne furent pas trompées ; un second billet de Lapière nous apprenait bientôt qu'il arrivait seul, tout son monde ayant déserté.

Enfin, nous voilà à la mission. Les Batételas sont partis, mais toute la contrée est en révolte ; un chef a envoyé une oreille de Pelzer au chef Kalamba pour lui prouver que nous avons été battus et que c'est le moment de venir prendre la station et la mission.

Le chef Gongo entoure la mission. Nous possédons 10 fusils Albini, 14 chassepots, 26 fusils à piston ; le Père Cambier a son express, mais, malheureusement, quelques cartouches seulement. Nous espérons néanmoins tenir tête,

en attendant du renfort. Le Père Cambier craint pour les sœurs, car pour lui c'est un homme de fer, né soldat ; ce bon missionnaire aurait fait un rude général. Quant aux sœurs, loin d'être effrayées, elles considéraient la situation avec calme, et ce calme me les montrait plus braves que nous, car elles n'auraient pu se défendre et ne pouvaient compter que sur nous.

La station de Luluabourg avait subi un vrai pillage : tout était arraché ; lettres, papiers de comptabilité, livres, tout était déchiré et éparpillé.

Je fus assez étonné, en arrivant dans ma chambre, de retrouver ma malle bain, une autre petite malle et toute ma correspondance.

22 bœufs, qui s'étaient échappés lors de la fusillade, étaient rentrés à la station ; mon bœuf de monte, mon brave Jules, était là aussi. Mais je ne voyais pas mon chien : je ne pus retenir mes larmes ; pourquoi l'avais-je attaché ce jour-là ?

Lassaux avait procédé à l'inhumation de Pelzer et, malgré notre peu de cartouches, je voulus que les honneurs militaires lui fussent rendus.

Lassaux m'apprit que le courrier que j'avais expédié à Lusambo avait été arrêté, mais que le sien devait être parvenu à destination ; or, il annonçait ma mort ainsi que

celle de Pelzer; je m'empressai donc d'expédier un courrier rapide.

J'avais, d'autre part, expédié un courrier à Konings, qui se trouvait au Kassaï: lui aussi avait des Batétélas; je le priai de venir me rejoindre le plus tôt possible.

Le 8, je reçus un billet de Lassaux, qui se trouvait à la mission; celle-ci allait être attaquée, je m'y rendis immédiatement; c'était une fausse alerte. Là, je reçus un billet m'annonçant l'arrivée du 1er sergent Dufour avec 38 Haoussas; c'était le premier renfort qui m'arrivait.

Le 9, je me rendis à sa rencontre, il arriva le soir à la station. Quel fut son étonnement en me voyant! Il me croyait mort; le courrier de Lassaux avait produit son effet, la nouvelle de ma mort était partie pour l'Europe!

Dufour arrivait après une forte étape, aussi ses hommes étaient-ils exténués. Nous n'avions encore pu nous parler qu'un nouveau billet arrivait de la mission : les Béna-Luluas vont attaquer!

Je confie les Haoussas à mon brave ami, le sergent noir Moulonda M'Bougi, que les Batétélas auraient tant voulu avoir avec eux et qui reçurent des coups de feu pour réponse à leurs invitations.

Il fait vite tuer un bœuf pour que les soldats puissent manger de suite, ceux-ci arrivent peu après nous à la mission.

Les Béna-Luluas ralentissent leur élan, ayant appris l'arrivée des soldats, lesquels n'ont malheureusement que 25 cartouches chacun, trop peu pour que j'attaque, car sans cela et malgré mon petit nombre d'hommes, je n'aurais pas hésité pour me porter en avant.

Le 11, je m'installai à la station avec Lapière, en laissant Lassaux, Dufour avec ses Haoussas et Umba avec ses hommes à la mission.

Le 12, j'avais à la chaîne le chef qui avait fait couper l'oreille à Pelzer, Mampuya et son compagnon.

Avec Lapière, nous travaillions ferme à faire disparaître les traces de la révolte, mais l'on dut continuellement veiller.

Le 17, je reçus un courrier du commandant Michaux qui arrivait avec 130 fusils ! Enfin, j'allais pouvoir me reposer ; il était temps, car depuis le 4, je n'avais pas dormi, toujours en route, porté en hamac, et ma blessure continuait à me faire souffrir. Le soir, pour la première fois, j'osai me mettre « hardiment » au lit.

A 10 heures, un billet de la mission m'annonçait que l'ennemi était à une heure de la mission et allait l'attaquer. Bah ! je connais l'ennemi, je sais qu'il ne se risquera pas à une attaque de nuit, aussi je me repose encore une couple d'heures ; je parviens à la mission à 4 heures du matin.

Le commandant Michaux arrivant avec des cartouches,

je ne crains plus cette fois de brûler les miennes; aussi je décide d'attaquer; je marche au devant de l'ennemi avec Dufour; Umba, parti en reconnaissance, est déjà attaqué; je laisse Lassaux et dix Haoussas au Père Cambier. Pour Umba, nous intervenions à temps: il était aux prises avec l'ennemi; les balles nous arrivaient de tous côtés, quand, tout à coup, je vois une colonne de fumée du côté de la mission: c'est le village d'Umba qui commence à brûler. L'ennemi avait formé deux colonnes; celle qui attaquait la mission devait être très forte pour oser attaquer le Père Cambier, car les indigènes connaissaient sa bravoure.

Moi, toujours en hamac, je dus faire prendre le village de Sagasch d'assaut par Dufour; heureusement, Dufour n'avait pas froid aux yeux: en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il était dans le village et l'ennemi prenait la fuite.

Nous nous rendîmes immédiatement à la mission, où la défense était des mieux organisées : Lassaux avec les Haoussas d'un côté, le Père Cambier, bien armé, avec quelques hommes à l'autre aile, et le Père Declercq avec les hommes de la mission, tous armés de longs bâtons pointus, entouraient les sœurs. L'ennemi avait déjà perdu beaucoup d'hommes quand nous arrivèrent encore 100 Zapo-Zapes. Les Bena-Luluas durent battre en retraite.

Lassaux continua une savante poursuite; jusque midi, nous n'eûmes que quelques blessés, malgré les grandes pertes qu'éprouva l'ennemi.

Le 19, je rentrai à la station, où le commandant Michaux était déjà arrivé avec mon ami Palate; eux aussi m'avaient cru mort: quelle fête de revoir le commandant Michaux avec qui j'avais fait la guerre arabe, qui était rentré en Europe avec moi, et qui n'avait jamais cessé de me témoigner la plus grande amitié! Quelle joie aussi de revoir Palate, mon vieux camarade de régiment!

A 9 heures du soir, nous entendions des roulements de tambours; c'était Konings qui arrivait de Wisman-Falls; il avait voulu arriver avec ses Batételas, mais, en cours de route, ceux-ci avaient voulu se révolter. Prévenu par le caporal Monkédé, Batétéla également, Konings avait pris ses précautions et, au moment où les Batételas avaient voulu tirer, six d'entre eux avaient été tués; les autres avaient pris la fuite.

J'aurais encore pu recevoir du secours de Luébo, car le Directeur de la Société des Produits Végétaux, M. Marius Baudour, ancien sergent-major et vieil africain, m'avait écrit pour se mettre à ma disposition: aller au feu aurait été un plaisir pour lui; mais, Baudour pouvait aussi empêcher un soulèvement du côté de Luébo, où il avait

la plus grande influence; lui à Luébo, c'était la tranquillité assurée de ce côté.

(S.) CASSART, F.

Récit de la révolte des soldats de Mukabua par Lapière.

Le 2 juillet, je quitte Mukabua avec 20 soldats pour me rendre chez le chef Chamatinga, en désaccord avec un de ses parents. Il y a quatre jours de marche.

Le 4 au soir, je reçois une lettre du Père Declercq de la mission Saint-Joseph me disant qu'une révolte de soldats vient d'éclater à Luluabourg. Le capitaine Pelzer est tué et les deux autres blancs sont en fuite, de plus les révoltés se sont emparés des magasins d'étoffes et ont pris possession des armes et des munitions. Le billet disait également que c'étaient les soldats Batételas qui s'étaient révoltés, que la mission allait être attaquée d'un moment à l'autre; le Père m'appelait à son secours.

Singulière situation que la mienne...... Ma force publique se compose de 28 Batételas, de 17 Manyémas et de 35 Balubas. J'avais avec moi, en ce moment, 12 Batételas, 4 Manyémas et 4 Balubas et je me trouvais au village de Kalomo, à cinq heures de marche de la mission; je ne pouvais donc porter aucun secours aux Pères. Aussi la

nuit même, je reprends la route pour retourner à Mukabua, il y a dix heures de marche de là.

Vers 2 heures du matin, j'arrive au village de Kiéfu, sur la rive droite de la Lutchacha; je suis obligé de m'arrêter ici, le passage de la rivière n'étant pas praticable la nuit. Le 5 au matin, j'envoie deux Manyémas au poste avec l'ordre de rappeler tous mes hommes, bien entendu en y laissant les hommes de mon interprète pour garder la station.

Ici, j'ouvre une parenthèse: les soldats Batételas sont, pour la plupart, des anciens guerriers de Gongo Lutété; bons et courageux, armés d'armes rayées, ils en font de la besogne; il y avait des Batételas dans tous les postes, souvent en majorité; d'ailleurs, c'étaient les soldats préférés par tous les blancs. Grands et vigoureux, aussi intelligents que braves, on les portait aux nues naturellement. C'étaient les Batételas que je prenais de préférence pour aller en palabre, car j'étais sûr qu'ils ne me lâcheraient pas, je suis certain qu'ils se seraient fait tuer à mes côtés.

Durant le restant de la nuit, je suis resté plongé dans d'amères réflexions; il y avait deux résolutions à prendre: désarmer mes Batételas pour me porter avec les autres soldats au secours de la mission; ou bien les laisser armés et marcher avec eux. La question, je dois l'avouer, m'a donné la fièvre. Les désarmer n'était certes pas chose

facile à faire avec les autres soldats, dans lesquels j'avais peu de confiance et puis, en définitive, étaient-ils responsables de ce qui s'était passé à Luluabourg? Je résolus de jouer gros jeu, ne pas les désarmer; d'ailleurs, je n'avais que 12 Batételas avec moi; leurs camarades qui se trouvaient encore au poste se seraient certainement révoltés en apprenant ma façon d'agir et puis cela n'avancerait à rien.

La journée du 5 se passe dans des transes du reste faciles à comprendre, je n'avais aucune notion exacte de ce qui s'était passé à Luluabourg et les indigènes ne savaient rien ou plutôt ne voulaient rien me dire. Notez bien que j'étais en pays ennemi, où j'avais fait la guerre depuis novembre 1894. Enfin, je prends mon courage à deux mains et je rends compte de la situation à mes soldats; ceux-ci étaient aussi bien et peut-être mieux renseignés que moi. Ils me répondent qu'ils ne sont nullement responsables, ni complices des actes commis à Luluabourg et qu'ils ne me quitteront pas, quoi qu'il arrive. Que pouvais-je exiger davantage?

Le 6 au matin, je vois arriver tout le personnel de mon poste, les femmes de soldats en tête. Naturellement, je fais aussitôt sonner le rassemblement, criant aux soldats de se ranger à ma droite, les femmes à ma gauche. Inutile, on ne m'écoute plus, on ne m'obéit plus, on ne me connaît

même plus!...... Moment terrible et pénible à la fois. J'étais habitué à être obéi d'un geste, mes gens me respectaient et m'aimaient beaucoup.

Je cherchais vainement à comprendre la cause de ce désordre, quand les trois caporaux vinrent me rappeler à la situation, me donnant comme explication que les soldats ont peur et n'osent plus retourner à Luluabourg.

Je m'efforce en vain de leur faire comprendre qu'en restant avec moi ils n'ont rien à craindre et tout à gagner; qu'au contraire, en m'abandonnant, ils se rendent complices des révoltés de Luluabourg. Rien n'y fait, ils ne veulent rien entendre et je vois, à mon grand désespoir, les soldats et leurs femmes prendre hâtivement la route de la mission.

Le caporal Batétéla me force pour ainsi dire à les suivre, c'est d'ailleurs ce qui me reste de mieux à faire.

Je me mets donc en route avec eux et, à un moment donné, je longe la colonne pour me mettre en tête comme d'habitude; on me laisse marcher et c'est pendant ce temps-là que tous mes effets ont été pillés.

Enfin, vers 10 heures, nous traversons le village de Kalomo (où j'avais reçu la fatale nouvelle l'avant-veille) et une demi-heure plus tard nous arrivons devant la Miauw (rivière de 10 à 15 mètres de large).

A ce moment-là, les Manyémas, qui se trouvent en tête,

font des difficultés pour me laisser passer le premier, prétextant qu'il y a des indigènes sur l'autre rive qui se tiennent cachés dans les broussailles, qu'il est plus prudent de laisser aborder quelques soldats d'abord.

Je me rends à cette raison qui me paraît logique et je fais partir la première pirogue portant une dizaine de soldats ; je passe ensuite à l'autre rive avec mes boys. Pensif, je m'assieds, livré à de tristes pensées, attendant que tous mes gens aient fini de passer. Il était décidé que je partirais en avant avec quelques hommes jusqu'au village de Tshikadama. Je quitte donc la rive accompagné de 4 Batételas, de 3 Balubas et de mes boys.

A peine ai-je fait 100 mètres que les autres soldats que j'avais laissés à la rive, me voyant suivi de quelques hommes et craignant sans doute une trahison de leur part, leur crient de s'arrêter s'ils ne veulent pas recevoir des coups de feu, de me laisser partir seul, accompagné de mes boys, sans me faire le moindre mal. Il se produit aussitôt une certaine hésitation chez mes soldats ; inquiets, ils s'arrêtent, je me retourne en leur demandant ce qui les retient, s'ils ont peur de me suivre? s'ils ne connaissent plus leur chef? s'ils vont l'abandonner sur la route en pays ennemi? Ils avaient les larmes aux yeux et je vous avoue que, de mon côté, j'étais on ne peut plus ému ; c'étaient précisément mes sept soldats préférés que j'avais

eus à mes côtés à chaque combat. Quelques-uns d'entre eux avaient même été assez grièvement blessés ; enfin, ils me répondent que j'avais toujours été bon pour eux, un véritable père, seulement qu'ils ne pouvaient pas abandonner non plus leurs frères. Là-dessus, ils sont partis sans même tourner la tête. J'étais à ce moment à l'entrée de la forêt, je suis allé m'asseoir près du petit ruisseau et là je suis resté bien longtemps indécis, ne sachant plus que faire.

De mes 80 soldats, il ne m'en restait plus un seul, tous m'avaient abandonné jusqu'au dernier.

Mon poste allait, d'un moment à l'autre, retomber entre les mains de Kalamba.

Une femme appartenant à mon interprète vient me prévenir que le caporal de mon poste (un Manyéma) excitait les soldats à venir me tuer, sous prétexte qu'un blanc tué serait un ennemi de moins plus tard ; seulement, les Batélas s'y étaient opposés énergiquement, menaçant le caporal de l'amarrer s'il donnait suite à son projet.

Je poursuis alors ma route, une vingtaine de minutes me séparent du village qui se trouve sur la hauteur.

Il me fallait quitter le sentier et marcher avec précaution, car un indigène caché derrière un arbre pouvait me lâcher un coup de fusil en traître et j'avais pour toute arme un fusil de chasse, que mes anciens soldats avaient bien

voulu me laisser, mais dont ils avaient eu soin d'emporter les cartouches. Ensuite, une autre difficulté à surmonter: au village où je devais passer, comment les gens allaient-ils me recevoir? Je leur avais fait la guerre dans le temps, leur chef avait même fait plusieurs mois de chaîne au poste; s'ils allaient se venger maintenant et me livrer à Kalamba, ce qui leur serait facile puisque me voilà sans défense?

Il n'y avait pourtant pas de temps à perdre, reculer c'étaient la captivité et les atroces supplices des Bachilanges; marcher en avant, n'avais-je pas les mêmes dangers à craindre? Machinalement, je suis la direction du village à travers broussailles et marais et j'arrive bientôt en vue des premières cases. De là, je découvre une colonne en marche, suivant la route de Kanova; c'était tout le personnel de mon poste; nos deux directions forment un angle droit. J'entre ensuite dans le village, le cœur me battant bien fort; il fallait cependant payer d'audace. Le chef du village vient à ma rencontre, me demandant ironiquement où sont mes soldats. Je lui réponds qu'ils sont partis pour faire la guerre et que je viens m'installer dans son village en attendant leur retour. Il me répond en souriant qu'il connaît toute l'affaire et qu'il sait parfaitement bien tout ce qui s'est passé à Luluabourg. D'ailleurs, ajoute-t-il, je n'ai rien à craindre chez lui. Il me conduit

comme d'habitude sous l'abri que j'avais fait faire et me fait apporter à boire et à manger; je mourais de faim, je n'avais plus rien pris depuis la veille, ces nouvelles m'avaient coupé l'appétit. Le chef vient ensuite gravement s'asseoir à mes côtés; je lis dans ses yeux qu'il a de mauvaises nouvelles à m'apprendre. Il me demande aussitôt si je sais ce qui est arrivé à la mission.

Inquiet, pressentant de nouveaux malheurs, je le presse de questions, lui demandant de me raconter rapidement tout ce qu'il sait. Il me dit que quatre de ses hommes viennent de revenir de Luluabourg et qu'ils ont vu la mission en feu; les révoltés ont mis les cinq sœurs à la chaîne et ont coupé la tête aux Pères; ils se sont ensuite jetés sur les étoffes, après avoir mutilé tous les enfants de la mission. Cela me paraît invraisemblable; je fais appeler les quatre hommes, qui m'affirment avec force gestes que c'est bien ainsi. Donc, plus de doute possible, que vais-je faire maintenant? Luluabourg détruit, la mission également, je restais donc seul blanc, ne sachant plus à qui me fier.

J'envoie tout de même un courrier à la mission pour annoncer mon arrivée avec quatre boys; peut-être les gens de Tshikadama ont-ils exagéré, peut-être aussi ont-ils menti.

Vers 2 heures et demie, je reprends la route, il me reste

encore cinq heures de marche à faire pour arriver à la mission.

En arrivant près de la mission, j'enverrai un de mes boys en avant pour voir ce qui se passe; si ce qu'on m'a raconté est vrai, je pourrai toujours me cacher dans la brousse en attendant les événements.

Je continue ma route, songeant à la situation qui m'était faite, puis je pensais à tout ce qui était arrivé à Luluabourg, à la mission Saint-Joseph, les sœurs à la chaîne et à la merci de ces misérables.

A 6 heures, j'arrive au village de Tshikudi qui, en m'apercevant, vient à ma rencontre porteur d'un billet..... Je le lui arrache des mains et je lis, à ma grande joie, que tout est tranquille à la mission, que les révoltés ne donnent plus signe de vie et enfin que le Père Cambier m'attend avec impatience.

J'étais on ne peut plus content et j'aurais bien embrassé le chef Tshikudi. Je me remets de suite en route, entièrement réconforté cette fois. Vers 7 heures et demie, j'arrive à la mission, exténué, n'en pouvant plus. Là, je retrouve Cassart et Lassaux, les deux blancs de Luluabourg; nous voici donc tous réunis, à l'exception de notre malheureux chef, le capitaine Pelzer. Je conte les différentes péripéties de mon voyage. Le Père Cambier conte également tout

ce qui s'est passé; quant à Cassart, il a passé aussi de bien mauvais moments.

Nous veillons toute la nuit, car nous craignons que les soldats de mon poste ne viennent attaquer la mission au chant du coq et, pour toute défense à leur opposer, nous n'avons que six soldats Balubas de Luluabourg qui nous sont restés fidèles.

Le jour de la révolte, les Pères, craignant pour la mission, étaient partis pour mettre les sœurs en lieu sûr; les indigènes se montrant méfiants, ils avaient jugé prudent de regagner la mission d'autant plus vite qu'ils venaient d'apprendre que les révoltés n'étaient plus à Luluabourg. Il s'en est fallu de peu que les Sœurs et les Pères ne tombent entre les mains du chef Gongo Tshitengé; ils sont donc revenus à la mission le 6 et, détail curieux, ils ont retrouvé tout dans l'état où ils l'avaient quitté; rien n'avait été dérangé, même la table qu'ils avaient abandonnée au déjeuner; personne n'avait touché à quelque chose.

Enfin, le 7 au matin, quand le jour a paru, nous avons tous éprouvé un grand soulagement; les espions envoyés par le Père Cambier sont venus nous dire que les révoltés avaient tous passé la Lulua et prenaient le chemin de Kalala-Kafumba. Là se trouve également une mission, celle du Père Garmyn; heureusement, un courrier est

déjà parti pour l'avertir. Le lendemain, je pars pour Luluabourg, qui se trouve à deux heures et demie de marche de la mission. La vue de la station, que j'avais quittée au mois de novembre, m'a fait mal au cœur. Toutes les maisons des blancs, dévastées, saccagées, étaient dans un triste état ; il y avait des paperasses dans tous les coins de la station. J'ai été voir la place où est tombé le capitaine Pelzer, frappé de plusieurs balles ; la terre était encore humide du sang qui avait coulé...... Une lettre de son frère, qu'il venait de recevoir au dernier courrier, était tachée de sang et tombée de sa poche sans doute pendant le meurtre.

Voici les faits qui se sont passés à Luluabourg :

Le 4 juillet, au matin, les soldats se trouvaient à l'appel en armes, les trois blancs étaient présents. A un moment donné, les soldats Batételas ont commencé à tirer sur les blancs, ont blessé Cassart à la hanche et Lassaux au côté ; ceux-ci sont parvenus à s'échapper ; quant au capitaine Pelzer, les soldats l'ont poursuivi avec acharnement. Alors, il s'est arrêté, leur demandant ce qu'ils voulaient. Les révoltés l'ont écouté quelques instants et lui ont répondu qu'ils n'avaient plus d'ordre à recevoir, qu'ils étaient maîtres de la station ; alors ils l'ont blessé à la tête ; le capitaine Pelzer est tombé ensuite, atteint en pleine poitrine, et les Batételas l'ont achevé à coups de crosse.

Immédiatement après, les révoltés ont abattu le mât de pavillon, ont pris possession du magasin de poudre et des munitions, ensuite ont pillé les magasins de marchandises et se sont partagé les effets des blancs; une grande partie des bœufs, les moutons, les chèvres, les poules, tout a été massacré à coups de fusil. Quant aux femmes, qui n'étaient pas de leur nationalité, elles ont été mises à la chaîne.

La nuit s'est passée en danses et en orgies et, le 5 au matin, les révoltés ont passé la Lulua, chargés de butin; tout ce qui était lourd et encombrant a été jeté dans la rivière: ivoire, argent, croisettes en cuivre, malles.

Ils ont quitté Luluabourg aussi précipitamment parce qu'ils craignaient que du renfort ne vînt de Lusambo, malgré les sentinelles qu'ils avaient postées sur toutes les routes pour intercepter les billets, puis ils avaient hâte de se joindre à mes soldats. Ils se sont rejoints au village de Kalala-Kafumba. Mais ce qui est inexplicable, c'est qu'ils n'ont pas incendié une seule case de la station et n'ont pas détruit un seul arbre fruitier, ni caféier, ni citronnier, rien.

Ce qui paraît également incompréhensible, c'est qu'ils n'ont pas été piller la mission, si proche, et où ils savaient bien qu'il y avait beaucoup d'étoffes et de marchandises.

Dans tous les cas, le jour de la révolte, la plus grande partie d'entre eux se sont mis en route dans le dessein

de piller la mission, tandis que les autres Batételas gardaient le butin et les femmes.

Ils sont même arrivés jusqu'au Mikalaïe (petit ruisseau à une heure de marche des Pères). Là, ils ont rebroussé chemin et sont revenus aussitôt à Luluabourg. Voilà ce qui est étrange. Ils n'avaient pas de défense à craindre de la mission et puis ce n'est pas cela qui les aurait retenus.

Le 8 au soir, je suis revenu à la mission, où je suis encore resté deux jours; ensuite je suis revenu à la station pour la défendre en cas d'attaque; j'étais à la tête de 5 fusils rayés et de quelques Zapo-Zapes. (Leur chef est un de ceux qui n'ont pas abandonné le blanc au moment critique).

Le 12, M. Dufour nous arrive de la route de Lusambo avec 40 Haoussas munis de 30 cartouches et va camper à la mission, une attaque des indigènes devenant de jour en jour plus imminente.

Le 4, j'étais seul à Luluabourg, lorsque la mission se trouve attaquée par le chef Gongo Tshitengé. Après un combat acharné, nos soldats ont repoussé les Bachilanges et les ont poursuivis à deux heures de là en leur causant des pertes sérieuses.

Le 19, le commandant Michaux nous arrive de Lusambo avec une centaine de fusils et des auxiliaires: il laisse

quelques soldats à Luluabourg et va s'installer avec tout son monde à la mission.

(S.) A. LAPIERE.

Les faits qui se sont passés à Luluabourg et à Mukabua étant connus, je continue mon récit.

Parti le 1er août de Luluabourg, j'arrive le 8 à Kalala-Kafumba. Le chef nous étant très dévoué, j'essaie d'avoir par lui des nouvelles des révoltés, mais il ne sait rien de précis, il croit seulement qu'ils se sont dirigés sur Kabinda.

Je pars donc pour Kabinda, où j'arrive le 16.

Le village est rasé. Shaw, le chef de poste et le chef Lupongu, venus à ma rencontre, m'apprennent que, le 5, Bolhen, Shaw et Fromont, aidés des chefs Lupongu et Pania Motombo, ont livré un combat aux révoltés à Kaiéié, mais qu'ils ont été écrasés et que Bolhen a été tué.

Le lendemain, je repartais pour N'Gandu, espérant que Augustin, aidé des forces de la zone arabe, avait pu tenir les mutins en respect; mais le 21, en arrivant à Kolomoni, j'appris qu'Augustin avec 5 blancs, 280 soldats et 3 à 400 auxiliaires, avait été battu et tué, ainsi que de Franken et Langeroi, dans la journée du 17, près de N'Gandu. Il ne me restait donc plus qu'une chose à faire: me rabattre sur Lusambo, où j'arrivai le 2 septembre.

Quatre jours avant notre rentrée, un steamer avait amené 250 soldats de renfort, conduits par le lieutenant Swenson.

Le 5, Gillain, Swenson, de Bêche et 250 soldats quittaient Lusambo. Le 7, mes hommes étant un peu reposés et mes pelotons étant reformés, je partis à mon tour et je rejoignis Gillain, le 12, à Mukundji; nous arrivâmes le 17, tous ensemble au Lomami, à l'ancien poste de N'Gandu.

Les révoltés étaient établis sur l'autre rive et ils y avaient dressé trois tentes prises aux blancs, comme pour nous narguer. Ayant bien repéré le but, j'envoyai avec mon Mauser une dizaine de balles dans les tentes.

Le procédé dut être trouvé peu courtois par ces messieurs, car, quelques minutes après, les tentes avaient disparu.

Le lendemain et les jours suivants, j'envoyai également quelques obus dans leur campement. Cette manière de faire dut leur déplaire souverainement, car quelques jours après notre arrivée, ils levèrent le camp et allèrent s'établir à Lukoléka, qui se trouve à trois heures de marche de leur ancien campement.

Jusqu'au 8 septembre, nous restâmes les uns et les autres dans l'expectative. A cette date, il fut convenu que nous irions les attaquer.

Gillain, étant très malade, me remit le commandement des troupes et je m'occupai aussitôt de leur faire passer le Lomami.

Le passage nous prit toute la matinée et une partie de l'après-midi ; comme il était trop tard pour nous mettre en route, nous campâmes à une heure de marche de la rive, remettant le combat au lendemain matin.

J'en arrive à la page qui, pour moi, est la plus douloureuse de mon récit. Vingt fois j'ai pris la plume et vingt fois aussi je l'ai rejetée, découragé. Aussi, est-ce la rage au cœur et des larmes pleins les yeux que je vous crie, ne voulant plus reculer : « J'ai été vaincu et ce fut ma faute ! ! »

C'est si facile d'écrire une victoire ! Votre plume court...... court d'elle-même sur le papier et vous fait, tout en courant, escalader fossés, tranchées et parapets, comme si, elle aussi, elle avait hâte d'arriver au « hourra » final !

Tout autre chose est d'écrire une défaite ! Votre petite vanité vous fournit toujours des excuses pour chacune de vos fautes, vous suggère des mots qui sont presque des synonymes de ceux que vous devez employer et vous avez besoin de toute votre conscience pour ne pas dénaturer la vérité.

Quant à moi, j'ai promis de tout dire, et quoiqu'il m'en coûte, je dirai tout :

Ma nuit du 8 au 9 fut atroce, j'eus la fièvre tout le temps et, lorsque je me levai, un peu avant la pointe du jour, j'étais moulu, éreinté, découragé ; j'avais la perception très nette que, ne me trouvant pas en possession de la plénitude de mes moyens, je serais battu. Aussitôt que nous fûmes tous sur pied, je fis ce que je n'avais jamais fait.

Moi, l'homme autoritaire, qui n'avais jamais pris conseil de personne, et qui, en toute autre circonstance, n'aurais pas même admis que l'on pût m'en donner un, je réunis mes blancs pour avoir leur avis sur la façon dont nous allions attaquer !

La plupart furent d'avis que, pour en finir, il fallait envelopper l'ennemi, que le mieux était donc de nous partager en deux colonnes, afin de l'anéantir en le prenant entre deux feux.

Bien que je fusse d'un avis tout à fait opposé, désirant garder toutes mes forces dans ma main, j'eus la faiblesse, je dirai même la folie, de céder.

Il fut décidé que Swenson et de Bèche, avec 230 soldats et le canon Krupp, prendraient une route, tandis qu'avec Lapière, Dufour, Palate, Droven et le Nordenfeld ainsi que 191 soldats et 25 auxiliaires, je prendrais l'autre route.

Il fut également convenu que la première colonne qui arriverait en face de l'ennemi tirerait un coup de canon et que la seconde répondrait immédiatement par un autre coup de canon, afin de faire connaître l'endroit où elle se trouvait.

Ces dispositions prises, nous nous mîmes en route.

D'après les renseignements que nos guides nous avaient donnés, nous nous trouvions à environ trois heures de marche de l'ennemi.

Partis de notre campement à 5 heures et demie, nous devions donc être en présence vers 8 heures et demie. Or, à 10 heures et demie, nous n'avions encore rien vu.

Mon appréhension était terrible, car je me disais que Swenson était peut-être déjà aux prises avec l'ennemi et que peut-être aussi, il serait écrasé avant que je parvinsse à lui porter secours. Toutefois, comme ni mes hommes ni moi n'avions entendu aucun coup de fusil, je finis par me rassurer, me disant qu'il s'était probablement caché aux environs, attendant mon signal pour attaquer.

Vers 11 heures, nous arrivons sur le bord d'un plateau, d'où nous distinguons le village des révoltés, qui se trouve en contre-bas à environ 800 mètres de nous et à la lisière de la forêt.

La vallée qui nous en sépare est traversée par un ruisseau aux rives marécageuses. Je fais aussitôt déployer

deux pelotons en tirailleurs sur la crête du plateau et, après avoir pointé soigneusement le canon, moi-même j'envoie un obus dans le village des révoltés, afin de donner le signal convenu à Swenson.

J'attends pendant dix minutes,..... pas de réponse!

J'envoie un second obus, suivi d'un troisième..... toujours même silence de la part de ma deuxième colonne.

Persuadé alors que nous avons été trahis et voyant qu'un mouvement tournant se dessine sur ma droite, de plus étant bien persuadé que toute retraite est impossible, la mort dans l'âme je donne le signal du combat.

Dufour et Lapière, le premier avec 31 hommes, le second avec 44, devaient attaquer de front.

Palate, avec deux pelotons, formant un ensemble de 70 hommes, devait s'opposer au mouvement tournant.

J'avais remis le canon à Droven, avec une garde de 25 fusils appartenant à des auxiliaires.

Enfin, j'avais avec moi 46 vieux soldats, formant réserve et destinés à parer à toutes les éventualités.

Bientôt, les deux pelotons de Dufour et de Lapière sont aux prises avec l'ennemi, qu'ils refoulent même jusqu'aux premières maisons des révoltés; mais, à ce moment, un second contingent étant entré en ligne, je sens qu'ils vont faiblir, s'ils ne sont promptement secourus.

Je commis ici ma seconde grande faute de la journée:

Au lieu d'envoyer Palate avec ses hommes au secours de Dufour et de Lapière, je le laisse en réserve et, voulant ranimer mes hommes par ma présence sur la ligne des tirailleurs, je m'y précipite avec mes vieux soldats, persuadé que je l'emporterai de haute lutte, puisque, jusqu'à ce jour, il m'a suffi de vouloir pour que mes hommes, électrisés par ma voix, se jettent avec rage sur nos ennemis affolés !

Il n'en fut rien, hélas ! Au bout de 25 minutes, sur un ensemble de 131 hommes engagés, 42 étaient tués et 38 blessés : plus de la moitié était donc hors de combat. De plus, Palate venait d'être tué d'une balle au front, Lapière et Dufour étaient blessés tous les deux ; ma réserve, privée de son chef, s'était évanouie sans avoir été engagée et mon canon, sur lequel je comptais beaucoup, ne tirait pas, Droven ayant perdu sa corde tire-feu !

A ce moment, mes hommes furent tout à coup pris d'une panique épouvantable ; ni prières, ni menaces ne purent les retenir : ils lâchèrent pied de toutes parts. J'espérais les rallier au ruisseau, derrière la réserve ; mais, comme je l'ai dit plus haut, celle-ci s'était dispersée sans même avoir été engagée.

Désespéré, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, puisque je n'avais plus quinze hommes autour de moi, je leur donnai l'ordre de se porter au plus vite au Lomami,

afin d'y arriver si possible avant les révoltés, protéger la retraite et le passage des débris de ma malheureuse colonne.

Sur la route du retour, nous fûmes assez étonnés de voir que l'on ne nous poursuivait pas.

Nous eûmes plus tard la clef de l'enigme : Swenson était arrivé sur ces entrefaites, avait pris l'ennemi à revers, et celui-ci, surpris, n'avait fait qu'une faible résistance, puisque Swenson n'eut qu'un seul blessé dans son détachement.

Donc, en somme, la victoire nous restait, vu que Swenson avait mis l'ennemi en déroute et en fuite. Mais, si les troupes de l'Etat étaient victorieuses, je n'en avais pas moins, moi personnellement, subi un échec.

Cette journée fatale me pèse encore comme un horrible cauchemar et me gâte souvent le plaisir que j'ai à me reporter aux jours heureux que j'ai passés au Congo. Aussi je vous jure que je donnerais dix ans de ma vie pour recommencer cette bataille, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes éléments...... mais en prenant d'autres dispositions.



Le lendemain de ce jour néfaste, comme nous n'avions pas de médecin, je fus obligé de soigner moi-même nos nombreux blessés, or, je l'ai déjà dit, parmi eux se trouvaient Dufour et Lapière.

Ce dernier avait un biceps presque entièrement enlevé, la blessure était hideuse et tout autour pendaient des morceaux de chair morte.

Je me rends donc chez lui, avec ma boîte à outils, suivi d'un soldat portant les médicaments.

Mon ami Lapière était dans sa chaise longue, le bras en écharpe. En me voyant entrer, il se lève d'un bond et, sans répondre à mon salut, s'écrie :

« — Qu'allez-vous faire, commandant ? »

« — Albert, lui dis-je, tu le vois bien, je viens te soigner. »

« — Oui, seulement je vois aussi que vous avez tout votre attirail de couteaux et de ciseaux, mais je vous jure bien que vous ne me couperez rien du tout. »

Ce fut en vain que, pendant plus d'une demi-heure, j'essayai de lui faire comprendre que, si l'on ne coupait pas toutes ces chairs mortes, la gangrène se mettrait dans la plaie, c'est-à-dire qu'il était perdu sans rémission.

Dans son entêtement de malade, il ne voulait rien entendre et ne cessait de répéter : « Vous ne me couperez rien du tout ! »

Voyant qu'il était impossible de le raisonner, je résolus d'employer les grands moyens :

« — Albert, lui dis-je, puisque tu ne veux pas être rai-

sonnable, je vais faire appeler quatre soldats et te faire ficeler, après quoi je t'opérerai. »

— « Vous ferez cela? me dit-il. »

— « Mais certainement, que je le ferai, puisqu'il n'y a que ce moyen là pour te sauver. »

— Et s'il ne me convient pas à moi d'être sauvé?

— Je te sauverai malgré toi.

— Alors, dans ce sale pays, on n'est plus même maître de sa peau?

— Certainement non, tu appartiens entièrement à l'œuvre que tu sers, et tu sais aussi bien que moi qu'en ce moment surtout, la vie d'un blanc est trop précieuse pour qu'il lui soit permis de se sacrifier bêtement.

— Eh bien, finit-il par me dire, puisque c'est comme cela, et puisque vous avez la rage de couper, coupez donc, mais surtout faites vite et ne me faites tenir par personne. »

Un quart d'heure après, le pansement était terminé. Au bout d'un mois, mon ami Albert était guéri.

Depuis cette époque, je me suis souvent amusé à lui rappeler qu'il me doit la vie. Mais chaque fois aussi il ne manque jamais de répondre : « Cela se peut, mais vous ne m'ôterez jamais de la tête que vous n'aviez pas le droit de m'opérer malgré moi !...... »

Mais revenons aux révoltés. Huit jours après notre combat livré aux Batételas, donc le 16 septembre,

Lothaire arrivait de la zone arabe avec 700 soldats, 8 blancs et 150,000 cartouches; réunis, nous avions donc plus de 1,000 fusils à opposer à l'ennemi.

Les révoltés s'étaient réfugiés dans une forêt dont la route formait une succession de clairières. Il fut décidé que nous irions les y attaquer. Toutes nos forces réunies, nous nous mîmes en marche dès le 18.

Toutes les clairières furent défendues, jusqu'au campement, mais la véritable bataille se livra à la première. L'ordre de marche était celui-ci: Doorme, avec les troupes de Kassongo; puis moi avec les troupes du Kassaï-Lualaba, enfin Lothaire avec les autres troupes de la zone arabe.

Dans cette journée, c'est Doorme qui eut à soutenir le plus fort de l'attaque et il le fit avec un courage et un brio dont on ne peut trop le féliciter. Les autres pelotons qui furent engagés par la suite ne l'ont été que successivement et lorsque les munitions de Doorme étant presque épuisées, on dut retirer petit à petit ses hommes de la mêlée pour les remplacer par des troupes fraîches et bien pourvues de cartouches. C'est donc à Doorme, en grande partie, que revient le succès de cette journée.

Les révoltés s'étaient enfin dispersés; nous perdîmes pendant quelque temps leurs traces.

Un nouveau coup d'audace de leur part nous donna

bientôt de leurs nouvelles; nous apprenons en effet que, réunis aux gens de Dibué et de Kolomoni, ils ont attaqué et détruit une caravane de la zone arabe, commandée par quatre blancs qui nous apportaient, entre autres choses, vingt-trois caisses de cartouches.

Il fut décidé que nous irions les attaquer sans retard; dès le 6 novembre, nous étions en présence.

L'ordre de marche restait le même qu'au combat précédent, mais, lorsque nous fûmes en contact, Swenson fut envoyé sur notre droite avec 130 hommes et de Bêche sur notre flanc gauche avec 70, afin d'empêcher tout mouvement tournant de la part de l'ennemi.

Ceci fait, nous nous reportâmes en avant; Doorme commandait l'avant-garde, je le suivais avec 150 hommes, enfin venait Lothaire, avec le gros des forces de la zone arabe.

Bientôt, nous entendîmes une fusillade endiablée sur notre flanc droit, Swenson était donc certainement aux prises avec l'ennemi, mais quelle était la force numérique de celui-ci?

A tout hasard, Lothaire envoya à Swenson le sergent Spilliart avec 70 soldats afin de le renforcer, et la marche se continua en avant. En arrivant sur le plateau qui se trouvait devant nous, ne voyant pas d'ennemis et entendant que la fusillade sur notre droite ne ralentissait pas,

je fis arrêter la marche en avant, et, après nous être consultés avec Lothaire, il fut décidé que celui-ci et Doorme continueraient leur marche en avant, tandis que moi, avec les 150 soldats qui me restaient, j'irais me rendre compte par moi-même de ce qui se passait chez Swenson. Il était temps : J'arrivai juste à point pour recueillir Spilliart et ses hommes en pleine retraite et près d'être enveloppés ; au moment même où Swenson, qui avait affaire à presque toutes les forces des révoltés, allait à son tour être débordé et certainement massacré avec la plus grande partie de son monde.

Nos forces réunies eurent assez vite fait de rétablir le combat ; l'ennemi fut culbuté et la poursuite se continua jusqu'au soir.

Quant à Lothaire et à Doorme, ils ne trouvèrent devant eux, que les bandes de Dibué et de Kolomoni.

Si donc l'honneur du combat du 16 octobre revient à Doorme sans conteste, ce furent Swenson et Spilliart qui assurèrent la victoire du 6 novembre, car, sans leur résistance opiniâtre et énergique, je ne serais jamais arrivé à temps pour les dégager.

Dès le lendemain de ce combat, Lothaire et moi formâmes une colonne de 300 hommes pris parmi les officiers et les soldats les plus valides des deux détachements et la lançâmes, sous les ordres de Swenson, à la poursuite

des fuyards. Ce fut sans résultat, car ceux-ci parvinrent à nous faire perdre leurs traces; ce ne fut que plusieurs mois après ces derniers évènements que j'appris d'une façon certaine qu'ils s'étaient réfugiés et reformés au Nord-Est de Kassongo-Niembo.

Le 17 novembre, je quittai Lothaire. Tandis qu'il regagnait la zone arabe, je rentrai à Lusambo, où j'avais à reprendre le commandement du district; Gillain repartait pour l'Europe, son terme étant expiré depuis longtemps.

CHAPITRE XV.

Rentrée à Lusambo. — Départ de Gillain pour l'Europe. — Grande expédition vers le Sud. — Réception émouvante à Kabinda. — Le tribut volontaire de Lupongu. — Chez Kaiéié. — Trop de gibier. — Singuliers effets de la foudre. — Un éléphant monstrueux. — Les chutes et les grottes de Bena-Kaya. — Un marché original. — Invasion de fourmis. — La mort de John. — Arrivée à Muséa. — Départ de la caravane du Katanga. — Un Haoussa de Delcommune. — Mon cuisinier met le feu au campement. — Le dévouement du soldat congolais.

Aussitôt rentré à Lusambo, je m'occupai de réunir et d'organiser une grande expédition, à la tête de laquelle je me proposais d'accomplir diverses missions d'ordres assez différents.

Ce que je voulais d'abord, c'était faire partir une caravane de ravitaillement pour le Katanga, car ce poste n'avait plus été ravitaillé depuis plus d'un an. La caravane devant passer aux environs de l'endroit où les révoltés s'étaient réfugiés, je voulais l'escorter moi-même, afin de la mettre à l'abri d'un coup de main de la part de ceux-ci.

Ce que je voulais aussi, c'était punir les chefs qui avaient fait cause commune avec les soldats révoltés, récompenser ceux qui nous étaient restés fidèles aux heures difficiles, rétablir notre prestige par une exhibition de forces relativement considérables; visiter tous les grands chefs de ce vaste pays, afin de nous les attacher;

faire la conquête des Bakuas-Kassassus qui n'avaient jamais voulu se soumettre à l'Etat; enfin battre Kalamba et réoccuper Mukabua et la contrée avoisinante.

Deux mois après ma rentrée, c'est-à-dire le 1er février 1896, je quittais Lusambo, accompagné d'Albert Lapière et de trois cents bons soldats; nous avions également avec nous plus de quatre cents charges destinées tant au poste du Katanga qu'aux besoins de l'expédition. J'avais également donné des ordres à Swenson, qui devait me rejoindre au poste de Kabinda, avec de Bèche et Geyssens, ainsi que deux cents soldats.

Je profitai de ce qu'un grand steamer, « La Ville de Bruges », se trouvait à Lusambo pour faire transporter mes charges à M'Pania Motombo. Ayant reçu de ce chef les nombreux porteurs qui m'étaient nécessaires, dès le 3 je le quittai pour entreprendre mon long voyage.

Après quatorze jours d'une marche des plus fatigante, par monts et par vaux, nous arrivons en face de Kabinda, l'immense agglomération qui forme le village du grand chef Lupongu.

Ce dernier était pour moi une vieille connaissance, je dirai presque un ami.

Pendant la guerre arabe, il m'avait servi d'auxiliaire au grand combat de Chigé; s'était opposé de toutes ses forces au passage des révoltés et son village avait été brûlé par

eux; enfin, en toutes les occasions, il s'était toujours montré l'allié le plus fidèle de l'Etat.

Aussitôt qu'il apprit mon arrivée, il fit tout son possible pour me recevoir le mieux qu'il put. Des courriers furent envoyés dans toutes les directions, afin de convoquer ses principaux chefs, ainsi que tous ses guerriers. Lorsque, le 16 février, je fis mon entrée dans ce village que j'avais vu brûlé et en ruines quelques mois auparavant, je fus réellement ému.

Swenson et de Bèche, arrivés la veille avec deux cents soldats, rangèrent leur troupe en bataille en face du poste, à côté des 120 de Shaw, qui formaient la garnison de Kabinda. Quant à Lupongu, il se porta à ma rencontre, entouré de ses plus grands chefs et escorté de plus de trois mille guerriers armés de fusils, ainsi que d'un peuple innombrable. Aussi lorsque, clairons sonnant, tambours battant et drapeau déployé, nous fîmes notre entrée dans le village, ce fut une scène inénarrable: Une clameur immense, prodigieuse, insensée nous accueillit, tandis que des centaines de tambours battaient et qu'éclataient des milliers de coups de fusil.

Ainsi escortés, nous arrivons en face du poste. Au moment précis où les trois cents hommes sous les ordres de Swenson présentent les armes et que les clairons sonnent aux champs pour saluer notre étendard, à ce moment, dis-je,

un vent se lève sous ce ciel sans nuage et déploie notre beau drapeau qui flotte maintenant joyeusement et fièrement comme un heureux présage.

Pendant tout ce temps, le canon du poste gronde sur sa butte et nous salue martialement lui aussi de sa voix grave et profonde.

Une larme heureuse me mouilla la paupière; les yeux fixés sur le drapeau, je me sentis frémir dans tout mon être d'une juste et patriotique fierté, car pour moi ce lambeau d'étoffe représentait à la fois: la patrie absente, agrandie par notre fait, le triomphe et la glorification de l'œuvre grandiose et généreuse de notre « Roi » l'œuvre à la réussite de laquelle je m'étais consacré corps et âme.

Avant de quitter Kabinda, où je séjournai avec toute l'expédition pendant six jours, je crois intéressant de vous dénombrer les cadeaux que je reçus de Lupongu le jour de mon arrivée. Il me donna:

1 bœuf,
5 pointes d'ivoire,
10 charges de cannes à sucre,
10 charges de haricots,
16 charges de sel,
16 charges d'arachides,
37 grands pots d'huile de palme,
100 croix de cuivre,

50 moutons,
90 chèvres,
700 charges de maïs,
800 charges de manioc,
910 poules.

Les six jours que je passai à Kabinda furent employés à organiser définitivement l'expédition, à rendre la justice, ainsi qu'à recevoir les nombreux chefs des environs, qui tous étaient venus me faire visite.

Le 22, nous quittons définitivement Kabinda, mais en deux colonnes, car nous sommes trop nombreux pour voyager ensemble : notre ravitaillement serait trop difficile.

Nous nous réunirons de nouveau à M'Pafu, afin de traverser avec toutes nos forces la région dangereuse.

Le 24, j'arrivai avec ma colonne chez le grand chef Kaiéié. C'est le seul chef de cette contrée qui, avec Lupongu, nous soit resté réellement fidèle pendant les jours douloureux de la révolte de nos soldats.

Lors du combat qui s'est livré le 5 décembre 1895, près de son village, il a fait enterrer le plus décemment qu'il a pu notre malheureux camarade le lieutenant Bolhen, et, lorsque les autres chefs de la « contrée » lui disaient qu'il avait tort de se ranger du côté des blancs, puisque ceux-ci n'avaient plus de soldats et que leur règne devait être

considéré comme fini; il leur répondit avec conviction qu'évidemment les blancs traversaient une crise épouvantable, mais que certainement aussi, ils reviendraient un jour en nombre et que alors ils puniraient ceux qui se seraient révoltés.

Je passai 48 heures chez lui; après avoir fait son éloge, en présence d'un peuple immense, je lui remis un très riche présent, afin de bien montrer à tous que, si nous savions punir nos ennemis, nous savions aussi récompenser dignement ceux qui nous étaient dévoués.

En quittant Kaiéié, nous abandonnons les montagnes pour entrer dans le pays des grandes plaines, aux marais profonds et perfides, mais aussi dans le pays de la chasse. Pendant plus de trois mois, il ne se passa pas un jour sans que j'abattisse au moins une belle pièce de gibier. A la fin, je ne tirais plus que ce qui était nécessaire à notre table, ou encore quelques très grosses pièces que je distribuais à mes hommes.

Il y avait trop de gibier, c'était trop facile à tirer et l'on n'avait plus le plaisir de la surprise.

Le 2 mars, il m'arriva une singulière aventure:

Dans la matinée, nous avions rencontré une rivière nommée Lubimbi, large en cet endroit de 12 mètres environ, très profonde, et dont les eaux grossies par la pluie roulaient avec une violence extrême.

Nous avions mis plus de trois heures pour construire un pont et ma caravane étant passée, j'avais établi mon camp sur l'autre rive.

Vers 5 heures du soir, un orage épouvantable se déchaîna au-dessus du camp. J'étais assis dans ma tente, sur ma malle-bain, quand, soudain, un coup de tonnerre éclate et je suis jeté à terre hors de ma tente. La foudre était tombée sur un arbre à environ vingt mètres de l'endroit où je me trouvais et avait produit les effets les plus singuliers : deux femmes qui pilaient du manioc en dessous de l'arbre avaient été renversées sans ressentir aucune espèce de douleur, tandis qu'une douzaine de poules qui se trouvaient au même endroit avaient été tuées sur le coup.

Deux fusils appuyés contre l'arbre avaient eu leur crosse fendue d'une façon identique, tandis qu'aucune partie en fer n'était dérangée. Enfin Lapière, qui avait sa tente beaucoup plus près de l'arbre que la mienne, ne ressentit pas la moindre secousse.

Quant à moi, j'éprouvais une douleur assez vive dans la jambe gauche et je boitai même assez fort pendant deux jours.

Le 4, nous aperçumes de l'autre côté de la Luembé, à environ 500 mètres de nous, un éléphant énorme. Je n'ai jamais vu un monstre semblable ; chacune de ses défenses

pesait certainement plus de 70 kilogs. Je lui ai envoyé quelques coups de fusil, mais sans résultat apparent. La distance était trop grande.

Le 8 mars, nous arrivons au village de Bena-Kaya, qui se trouve à cheval sur la Luembé, et le lendemain, la caravane de Swenson vient nous rejoindre.

C'est dans ce village que j'ai pu admirer, tout à la fois, les plus belles chutes et les plus belles grottes que j'aie jamais vues. Nous sommes allés les visiter dans l'après-midi du 9.

Pour arriver aux chutes, nous sommes obligés de dégringoler la montagne en nous accrochant à des lianes, tant la descente est raide et difficile, mais, en arrivant au pied des chutes, nous sommes largement payés de nos peines par le spectacle terrifiant et grandiose qu'il nous est permis d'admirer..

La Luembé qui, en cet endroit, a environ 40 mètres de large, se laisse choir tout d'une venue et avec fracas d'une hauteur d'environ vingt-cinq mètres dans un vaste entonnoir rocheux.

L'eau tombe avec une telle violence qu'il se forme au-dessus de la chute un nuage permanent que l'on aperçoit à une très grande distance.

Au sortir de cet entonnoir, les parois des rochers formant ses rives se resserrent en un long couloir, n'ayant

pas plus de dix mètres de large, où la rivière se précipite avec une force irrésistible. C'est effrayant, vertigineux.

Voulant me rendre compte de la force du courant, j'ai fait jeter par mes hommes plusieurs gros arbres dans la rivière. Lorsque ceux-ci se maintenaient dans le fil du courant, ils passaient devant nous avec la rapidité de l'éclair et en décrivant des embardées fantastiques, mais lorsqu'ils se présentaient en travers à l'orifice du couloir, en moins d'un dixième de seconde ils étaient réduits en miettes, on peut dire pulvérisés.

Nous allâmes ensuite visiter les grottes sous la direction du chef du village. Nous avons commencé par descendre pendant plus de dix minutes, puis nous avons parcouru un grand nombre de couloirs et de salles sur lesquels venaient se greffer un nombre incalculable d'autres. Enfin, après plus de deux heures de promenade souterraine, nous sommes revenus à la surface. Notre guide nous a affirmé que nous n'avions pas parcouru la dixième partie des grottes.

Nul doute que, dans un temps plus ou moins rapproché, lorsqu'elles seront mieux connues, l'on se rendra en excursion aux grottes et aux chutes de la Luembé, de la même façon que l'on se rend aux chutes du Niagara. Ici, l'on aura deux attractions extraordinaires au lieu d'une.

C'est également à Béna-Kaya que j'assistai au plus curieux marché que j'aie jamais vu.

Lors de notre arrivée, tous les gens du village s'étaient retirés dans leurs grottes. Comme notre campement dominait celles-ci de plus de vingt mètres et que le bruit des chutes rendait toute conversation impossible, voici ce que nos hommes avaient imaginé : au moyen de longues et flexibles lianes, ils laissaient descendre des mitakos, des perles ou des étoffes jusque près des indigènes, ceux-ci remplaçaient ces marchandises par des poules ou des poissons fumés. Si le soldat était satisfait de l'envoi, le marché était conclu ; dans le cas contraire, le soldat laissait redescendre les poules ou les poissons en y ajoutant autant de petits bâtonnets qu'il désirait d'unités en plus ; si l'indigène consentait, il ajoutait à son envoi ce qu'on lui réclamait et l'affaire était faite ; dans le cas contraire, il retournait au soldat son envoi et le marché en restait là. Le comble, c'est que ni le chef du village ni moi n'eûmes à intervenir une seule fois ; toutes ces relations commerciales furent établies avec une entière bonne foi de part et d'autre.

En quittant les chutes et jusqu'au village de Muséa, où nous arrivâmes vingt jours plus tard, rien de bien intéressant à signaler, si ce n'est une aventure assez désagréable qui advint à mon ami Lapière.

Une nuit donc, mon camarade se reposait tranquillement des fatigues de la journée, quand, tout à coup, il est réveillé en sursaut par son chien, qui sautait comme un fou d'un bout de la tente à l'autre.

Il l'appelle, mais le chien n'entend rien et saute de plus belle. Croyant à la présence d'un serpent, Lapière se lève en hâte et fouille partout sans rien voir. Tout à coup, il se sent des piqûres par tout le corps; regardant plus attentivement, il s'aperçoit enfin que sa tente est envahie par une légion de fourmis, il y en avait partout! Il dut travailler avec ses soldats pendant plus de deux heures pour s'en débarrasser et si une pluie des plus opportune ne s'était mise à tomber, je ne sais comment il s'y serait pris pour mettre en fuite ces hôtes plutôt incommodes.

Détail assez curieux: j'avais ma tente à quelques mètres de la sienne et, non seulement je ne fus pas dérangé par les fourmis, mais je n'entendis même rien; ce fut seulement le matin que j'appris la mésaventure de mon ami.

A quelques jours de là, j'eus un gros chagrin: mon pauvre John, mon brave chien de chasse, avait vu tant de gibier depuis quelques jours qu'il en avait gagné la fièvre; il en mourut. Ce fut certainement une des plus grandes peines que j'aie ressenties en Afrique. C'était mon compagnon inséparable. Il était doué d'une intelligence hors ligne et d'un dévouement sans pareil. Aussi était-il

aimé et cajolé par toute l'expédition. Je l'aimais comme un ami et je l'ai pleuré comme tel.

En arrivant à Muséa, j'eus une assez grande déception : je croyais bien y rencontrer le grand chef de la contrée Kassongo-Niembo, d'autant plus qu'il devait, me semblait-il, nous garder une grande reconnaissance, puisque c'était grâce à l'appui que lui avait donné Gillain qu'il avait pu régner.

Je tenais beaucoup à le voir, ayant plusieurs questions importantes à traiter avec lui. Malheureusement, à mon arrivée, je trouvai son village complètement abandonné.

Voulant avoir l'explication d'un fait que rien ne me faisait prévoir, je donnai l'ordre à mes soldats de tâcher de s'emparer, sans lui faire aucun mal, d'un des indigènes de la contrée.

Je fus servi à souhait; dans l'après-midi, on m'amena, plus mort que vif, tant il avait peur, un indigène qui rôdait aux environs du camp; c'était précisément un des petits chefs de Kassongo.

Après avoir réconforté mon homme et lui avoir fait quelques petits cadeaux afin de le mettre à son aise, je le « cuisinai » de mon mieux et bientôt j'appris toute la vérité.

Kassongo, après le départ de Gillain, loin de nous être reconnaissant de l'immense service qui lui avait été rendu,

n'avait rien trouvé de mieux que de faire alliance avec les Kiokos, ces terribles esclavagistes du Sud, qui, par leur profession, étaient nos ennemis naturels.

Lorsque la nouvelle de mon arrivée parvint à Muséa, il s'y trouvait précisément une caravane immense de Kiokos; ceux-ci avaient déterminé Kassongo à se retirer avec eux dans un boma formidable, qu'il possédait à quelques jours de marche de sa capitale.

Je résolus d'aller l'y retrouver, afin de le forcer à se déclarer avec nous ou contre nous.

A Muséa, je donnai un jour de repos à mes hommes. Les porteurs de l'expédition de ravitaillement du Katanga en avaient surtout grand besoin.

Comme, de cet endroit il n'y avait plus rien à craindre de la part des révoltés, il fut aussi convenu que le lendemain, 1er avril, MM. de Bèche et Ghyssens termineraient leur voyage avec leurs propres forces, tandis qu'avec Lapière, je continuerais ma reconnaissance du pays et mes visites aux grands chefs de la contrée.

Le soir, un petit banquet nous réunit; le lendemain matin, après avoir fait nos adieux aux camarades et leur avoir souhaité bon voyage, je fis ranger les deux troupes en face l'une de l'autre. On rendit d'abord les honneurs au drapeau, puis, sur un signe, la caravane de Bèche s'ébranla, pendant que ma musique jouait ses marches les

plus entraînantes et que mes soldats saluaient les partants de leurs plus formidables hourras !

De Bèche marchait en tête avec quelques soldats; venaient ensuite 400 porteurs avec un soldat intercalé de temps à autre; enfin Ghyssens, avec quelques hommes, formaient l'arrière-garde.

Cette caravane avait vraiment belle allure; nous formions le vœu que le Destin lui fût propice...

Le 2, nous quittâmes également Muséa; nous étions obligés de revenir sur nos pas pendant plusieurs jours, car nous n'avions pas de route directe pour nous rendre au boma de Kassongo-Niembo et à Motombo Mukulu.

Au moment où je m'apprêtais à quitter le village, on m'annonce qu'un ancien soldat Haoussa, qui s'était échappé des mains des indigènes, vient d'entrer dans le camp.

En effet, peu de temps après, on m'amène un grand et fort gaillard, portant une barbe énorme, les cheveux retombant en longues boucles frisées de chaque côté de la tête et ayant pour tout costume un petit pagne indigène.

Sans son tatouage, il eût été impossible de le reconnaître. Ainsi accoutré, il avait l'air vraiment comique, aussi fût-ce par un immense éclat de rire que nous l'accueillîmes, Lapière et moi.

Nous le fîmes asseoir et il nous conta son histoire : Il

était venu dans cette contrée avec Delcommune, en 1892; il tomba malade et, comme il ne pouvait plus suivre la colonne, son chef l'avait confié à un chef du village près de Muséa, qui l'avait toujours très bien traité. Seulement, depuis quatre ans, il n'avait plus entendu parler des blancs. Il nous dit aussi qu'il avait appris notre arrivée lors de la fuite de Kassongo, et qu'il s'était esquivé à son tour, afin de venir nous rejoindre.

Chose assez curieuse: il était toujours porteur de sa médaille avec son numéro de matricule; inutile, je crois, d'ajouter qu'il fut reçu avec enthousiasme par les autres Haoussas, qui le croyaient mort depuis longtemps.

Nous arrivons, le 4, au grand boma de Kassongo-Niembo, mais celui-ci est également vide.

Pendant quatre jours, je suis resté sur place, espérant toujours que Kassongo m'enverrait un émissaire quelconque, vain espoir: ce chef est une espèce de fou dont il n'y a rien à attendre.

Du boma de Kassongo au village de Motombo-Mukulu, il y a dix-sept jours de marche assez ennuyeuse à cause de nombreux marais.

Pendant cette longue marche, il ne nous arriva qu'une seule aventure, qui mérite d'être rapportée.

C'était lors du passage de la Luembé: la rivière est très large et très profonde en cet endroit (exactement 48 mètres

de large). M'étant établi dans un village à proximité de la rivière, j'avais envoyé Lapière avec tous les hommes valides pour faire un pont, et j'étais resté au campement avec les malades et les éclopés.

Mes hommes n'étaient pas partis depuis une heure, que notre cuisinier met par maladresse le feu à la case, où il est établi. En un rien de temps, le feu prend des proportions énormes et menace de détruire le village ainsi que nos marchandises et nos munitions; le moment étant critique, je fais sonner l'alarme; quelques minutes plus tard, j'ai la satisfaction de voir arriver mes hommes, qui avaient réellement volé à notre secours et parviennent, après un travail acharné et parfois dangereux, à se rendre maîtres de l'incendie.

C'est dans des circonstances comme celle-ci, lorsqu'il est livré à sa seule initiative et que tout dépend de son bon vouloir, que l'on peut le mieux apprécier tout ce qu'il y a d'admirable dévouement et d'abnégation absolue dans le soldat congolais.

Le soldat congolais est un être primitif, admirablement doué, capable des actes les plus follement braves et des dévouements les plus complets.

Toute la question est de le traîter en homme et non en brute; de savoir lui parler, de lui expliquer ce que l'on attend de lui, en un mot, de lui témoigner de l'amitié et

de la confiance, de le rehausser à ses propres yeux. Quand on le conduit dans ces conditions, on peut tout lui demander, car il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de son courage discipliné. C'est le bon chien qui n'a d'autre volonté que celle de son maître et qui, au besoin, se fait tuer pour lui.

CHAPITRE XVI.

Chez Motombo Mukulu. — Coutumes bizarres. — Le grand chef Mata Yamvo. — Conduite héroïque d'Albert Lapière. — Filles d'Eve !... — Chez Kayéyé. — Une cérémonie pénible et impressionnante. — Un homme pris au piège. — Succession de combats acharnés. — Mort de N'Congo. — Capture de M'Pogna. — Fuite de Kalamba. — Réception du Père Cambier. — Une messe militaire. — Retour à Lusambo. — Cruelle déception.

A plusieurs jours de marche de son village, Motombo avait fait nettoyer la route, afin de faciliter notre marche. Nous étions encore à plus de trois heures du village que nous recevions déjà une députation de ses principaux chefs, envoyés à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue.

Quoique très vieux, il vient nous recevoir en personne, porté sur les épaules d'un grand et fort gaillard. Sitôt arrivé près de nous, il met pied à terre et nous salue, nous disant que nous pouvons, ainsi que nos hommes, nous considérer comme étant chez nous. « Demandez-moi tout ce que vous voulez, me dit-il, et je vous le donnerai. »

Il me prie aussi de rester deux ou trois jours chez lui, afin de me présenter ses sous-chefs, qu'il avait fait appeler.

C'est avec plaisir que je fais droit à sa requête, car mes hommes ont besoin d'un peu de repos.

Pendant les trois jours passés dans son village, l'amabilité du vieux chef ne se démentit pas une seule fois, aussi est-ce avec regret que nous avons quitté notre amphitryon.

Avant de nous séparer et afin de lui faire honneur, j'ai passé avec lui en revue les 400 soldats de l'expédition, puis je les ai fait défiler. Inutile, je crois, d'ajouter qu'il a été aussi enthousiasmé qu'ahuri.

Le pauvre vieux n'avait jamais rêvé machine guerrière aussi formidable ; à chaque instant, il me prenait les mains et se déclarait mon meilleur ami.

Pendant que j'étais son hôte, j'appris une chose qui me surprit beaucoup. Ainsi que tous les grands chefs de cette contrée, Motombo avait un harem contenant plusieurs centaines de femmes, mais, contrairement aux autres chefs, qui, la plupart, sont très jaloux, il permettait, lui, à tous les jeunes gens de son village de venir choisir une femme, de l'emmener à son chamba (plantations) et de la garder pendant toute la saison des pluies ; celle-ci terminée, les jeunes épouses éplorées devaient quitter leur mari et rentrer au.... bercail près de leur vieux maître.

Donc, les femmes de Motombo Mukulu ne sont à lui, rien qu'à lui, que pendant cinq mois de l'année.

J'avoue que j'aurais beaucoup désiré lui demander les raisons qui le faisaient agir de la sorte, mais, comme il

avait été parfait pour nous, j'ai craint de le désobliger en provoquant de sa part un aveu toujours pénible.....

En quittant le village de Motombo, je me rendis chez le Mata Yamvo, où j'arrivai après cinq jours de marche.

Avant de décrire mon entrevue avec ce chef, je crois nécessaire de dire quelques mots de sa personne.

Le chef actuel est le quatrième du même nom, mais si son prestige est toujours immense sur son peuple qui l'adore, ses territoires sont beaucoup diminués en comparaison de ceux de son arrière-grand-père, le grand Mata Yamvo, qui, fondateur de la dynastie et empereur du Lunda, régnait sur un territoire trois ou quatre fois grand comme la Belgique.

Ce chef avait plus de cent mille hommes armés de fusils à pierre; il n'a pas été, comme beaucoup l'ont cru, battu par les Kiokos, mais lâchement assassiné par eux.

Voici en quelles circonstances:

Depuis toujours, le Mata Yamvo était en relations commerciales avec les Kiokos, auxquels il achetait sa poudre et ses fusils.

Comme bien l'on pense, ces derniers, qui sont bien les plus affreux esclavagistes et les pires forbans du monde, enviaient ses immenses richesses, son stock considérable d'ivoire et ses nombreux esclaves.

Un jour donc, ils se rendirent chez lui en très grand

nombre et, comme le Mata Yamvo avait donné une fête magnifique en l'honneur de leur chef, ils l'assassinèrent traîtreusement et se mirent à tirer sur tous ses sujets, qui, surpris sans défense, furent en grand nombre massacrés ou faits prisonniers.

Les deux premiers successeurs du grand Mata Yamvo furent des princes sans énergie et la plupart de leurs grands feudataires se rendirent indépendants.

Celui que je vis est beaucoup plus énergique; il est déjà parvenu à grouper à nouveau tout un peuple autour de lui.

Comme c'est un ennemi héréditaire des Kiokos et que moi-même je hais de toute mon âme, de toutes mes forces, ces bandits qui ont tant fait souffrir toutes nos malheureuses populations du Sud de l'Etat, je tenais énormément à me mettre en rapport avec lui, afin de nous liguer ensemble contre ces hordes dévastatrices.

Sachant qu'il n'avait jamais vu de blanc, ni eu de rapport avec aucun d'eux, je fis tout ce que je pus afin de ne pas l'alarmer par une visite inattendue.

Je lui envoyai donc un émissaire avec un présent, afin de le prévenir de ma visite et de l'assurer de nos bonnes intentions à son égard.

La veille de notre arrivée, nous rencontrâmes le soldat que j'avais envoyé en ambassade; il nous dit que le Mata

Yamvo était très bien disposé pour nous, mais que, n'ayant jamais vu de blanc, il en avait très peur.

Je campai sur une espèce de tertre qui se trouvait à environ trois kilomètres du village et j'envoyai mon interprète en chef afin d'aviser le Mata Yamvo de mon arrivée très prochaine. Les pourparlers furent interminables; enfin, mon interprète vint me dire que les gens du Mata Yamvo, craignant une trahison de notre part dans le genre de celle des Kiokos, ne consentaient ni à laisser venir leur chef, ni à nous recevoir dans leur village.

J'avoue que j'étais très embarrassé; ce fut Lapière qui me tira d'embarras par un geste d'une bravoure antique dans son héroïque simplicité.

— « Commandant, me dit-il, vous n'obtiendrez rien de ces gens-là, ils ont trop peur. Laissez-moi partir avec quelques hommes et j'irai leur dire que je me remets comme otage parmi eux pendant que leur chef viendra vous faire visite. De cette façon, ma tête répondant de la sienne, peut-être bien aura-t-il confiance et pourrez-vous vous mettre en relations avec lui. »

J'hésitais beaucoup à accepter l'offre généreuse de mon ami; mais, comme il insistait et que des intérêts absolument majeurs étaient en cause, je le laissai partir.

Sa mission réussit parfaitement. Déjà le chef et son frère étaient en route vers notre bivac lorsque des gens

de leur escorte ayant entendu un appel de clairon, furent repris de nouveau par leur peur et forcèrent le chef et son frère à faire demi-tour.

Albert dut donc revenir au camp, sans avoir réussi; le pauvre garçon en était réellement malheureux. Désirant, coûte que coûte, entrer en relations avec le grand chef, je résolus alors d'aller le visiter moi-même le lendemain matin.

Dès le point du jour, je me mis en marche avec 20 soldats d'élite; quand je dis: « mis en marche », c'est une façon de parler, car Lapière m'ayant prévenu que j'en avais pour une bonne demi-heure à patauger dans les marais avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, je m'étais muni d'un hamac, afin de ne pas me présenter devant le Mata Yamvo crotté comme un barbet.

Le marais passé, nous arrivons en face du boma, qui est réellement formidable: un fossé très large et très profond nous en sépare et, pour arriver à la porte d'entrée, on doit franchir une passerelle formée d'un tronc d'arbre équarri.

L'intérieur du boma est également des plus remarquable: il s'y trouve d'immenses allées très droites, plantées de palmiers et bordées de milliers de jolies cases, soigneusement entretenues.

C'est certainement le plus beau et le plus soigné des villages que j'aie vus au Congo.

Après avoir marché environ un kilomètre, nous arrivons à une place immense, couverte d'un peuple innombrable et au bout de laquelle se trouve un abri colossal, ayant la forme d'un champignon.

C'est là que m'attend le Mata Yamvo.

A mon approche, toute cette foule s'est levée comme un seul homme et s'est tue respectueusement. Un large couloir est ouvert au milieu et bientôt le chef vient à ma rencontre.

C'est un homme magnifique qui marque environ 40 ans; sa taille moyenne est bien prise, la physionomie est des plus attrayante; elle fait songer à l'ancien type syrien. On voit de suite que l'on a affaire à un homme intelligent: je ne doute pas un instant que j'aurai vite fait de le convertir complètement à mes vues.

En arrivant sous l'abri, il me conduit à un siége, préparé pour moi et recouvert d'une magnifique peau de lion; lui-même s'assied sur un siége plus bas, recouvert d'une même peau, tandis que son frère et une foule d'autres chefs prennent place en demi-cercle sur des peaux de léopard; la foule s'installe, comme elle le peut.

Mais tout cela se fait avec un ordre parfait et dans le silence le plus absolu.

Après que le Mata Yamvo m'a souhaité la bienvenue et que je lui ai répondu de mon mieux, l'assurant de mes bonnes intentions à son égard, lorsqu'enfin tous les salamalecs officiels sont finis, je lui fais dire par mon interprète que j'ai un autre sujet plus important à traiter avec lui, mais que je désire lui parler en particulier, son frère et mon interprète devant être seuls témoins de l'entretien.

Il me fait alors entrer dans son lupongo particulier et, pendant plus de deux heures, je lui expose ce que je veux faire et ce que j'attends de lui.

Il me comprend très bien, entre complètement dans mes vues et nous devenons bientôt une bonne paire d'amis.

La palabre terminée, il me fait visiter tous ses appartements, qui dénotent, par leurs ornements et le fini de tous les objets qui s'y trouvent, une civilisation et un goût rare chez leur propriétaire.

Après quoi, nous dînons ensemble et je passe toute l'après-midi avec mon nouvel ami.

Mais comment vous parler du Mata Yamvo sans vous parler de ses filles, de ces êtres étranges qui m'ont ébloui et charmé?

Leur teint vieil or et leur galbe de statue antique en faisaient réellement, à cette époque, une troupe de nymphes égarées au Continent noir.

Loin d'avoir le nez épaté, d'être lippues et d'avoir les

cheveux crépelés comme presque tous les spécimens de la race nègre, elles avaient au contraire le nez aquilin, la bouche et les lèvres étaient d'un contour admirable, leur chevelure opulente et ondulée s'épandait librement sur leurs reins fièrement cambrés, leur démarche était souple et gracieuse, et leurs yeux immenses, semblables à des diamants noirs, nous fascinaient par leur éclat ensorceleur.

Leur costume lui-même s'harmonisait admirablement avec leur beauté sauvage; il se composait d'une espèce de longue chemise blanche sans manche, tombant tout d'une venue, ainsi que d'une longue pièce d'étoffe, dans laquelle elles se drapaient avec une suprême élégance et qui laissait à découvert le bras droit et le bas des jambes.

Filles d'Eve, elles avaient malheureusement de leur mère toutes les curiosités; pour les satisfaire, elles mettaient en œuvre toutes les audaces. Elles voulaient tout voir, toucher à tout, et, par leur familiarité ingénue, ne laissaient pas d'embarrasser considérablement parfois ceux auxquels leur intérêt s'attachait.

Mais laissons ces séductrices et reprenons notre récit.

Huit jours de marche nous séparaient du village de Kaiéié.

La route fut assez monotone.

Le costume du chef Muéni-Musenghi nous divertit cependant beaucoup: il se présenta à nous affublé d'un

ancien jupon de femme venant d'Europe, confectionné en satin noir avec volant, d'un veston taillé dans des mouchoirs à ramages, et coiffé d'un chapeau en feutre mou garni de plumes de toutes nuances et de toutes dimensions. Enfin, derrière lui, un esclave portait un immense parasol rouge, surmonté d'une tête de femme sculptée !

En un mot, il était si réussi que — j'en demande bien pardon au protocole — lorsqu'il m'apparut, je ne pus m'empêcher de partir d'un immense éclat de rire.

Il n'en fut d'ailleurs nullement offusqué : bien au contraire, il prit mon hilarité pour une amabilité et se montra tout heureux de l'effet produit.

La veille de mon arrivée à Kayéyé, je fus rejoint par vingt soldats de Luluabourg sous la conduite d'un caporal. Celui-ci me dit qu'il avait reçu de Legat la mission d'aller occuper le village de Kanda-Kanda, qui se plaignait d'être menacé par une forte bande de Kiokos.

Le caporal, ayant appris mon arrivée, était venu me rejoindre afin de prendre mes ordres.

Le 14 mai, nous arrivons au village de Kayéyé vers 9 heures.

Le chef, accompagné de tous ses guerriers, vient à notre rencontre en grande pompe et nous souhaite la bienvenue. Il a fait construire, à notre intention, un grand et bel abri,

qui nous servira de salle à manger, ainsi qu'un grand nombre de cases pour nos soldats; ceux-ci n'ont donc qu'à s'installer.

Dans l'après-midi, il vient me payer un magnifique tribut. Je lui fais dire alors que je le recevrai à nouveau le lendemain matin, afin de m'entretenir avec lui des tristes événements dont son village a été le théâtre lors de la révolte. Voici comment il me conte la chose: Pelzer avait fait placer deux blancs en poste chez Kayéyé. Quand la révolte des soldats éclata à Luluabourg, ceux-ci, après avoir pillé et brûlé la mission de Kalala-Kafumba, se sont portés sur Kayéyé, qu'ils ont détruit de fond en comble.

Un des blancs est parvenu à se sauver; le second, le sergent Dehase, ayant appris par les indigènes l'arrivée des soldats révoltés, s'est résolument porté à leur rencontre avec les soldats de son poste, mais, en route, son caporal lui a traîtreusement tiré dans le dos un coup de feu qui l'a traversé de part en part. Dehase a encore fait quelques pas dans les herbes, puis est tombé mort.

Plus tard, les gens de Kayéyé, ayant retrouvé son cadavre, l'ont entouré de nattes et l'ont enterré à la place même où il était tombé.

Je résolus de donner à notre pauvre ami une sépulture digne de lui.

Le lendemain matin, j'envoyai donc Lapière avec un

peloton, afin qu'il pût, sous la conduite du chef, retrouver les restes du pauvre garçon, les envelopper dans de riches étoffes et les ensevelir.

Quand Lapière m'eut fait prévenir que tout était prêt, j'envoyai un autre peloton avec un drapeau aux confins du village, afin de faire escorte au cortège; puis je fis ranger tous mes soldats et tous mes porteurs sur la route qu'il devait suivre.

Aussitôt que le convoi apparaît, mes clairons sonnent aux champs, nos tambours battent et toute la troupe présente les armes, pendant que le cortège défile lentement.

Arrivé au bord de la fosse que j'ai fait creuser en face du chimbeck principal du chef, on dépose le corps et je lui adresse un suprême et dernier adieu au nom de la famille, des amis et de la patrie absente.

On le descend ensuite dans la fosse; puis tous les soldats, tous les porteurs et tous les gens de Kayéyé, qui sont armés de fusils, viennent successivement, par groupes de dix, tirer une salve sur la tombe.

Pendant l'après-midi, je donne également des ordres pour que tous les hommes de mon détachement, ainsi que tous les hommes de Kayéyé, aillent chercher de grosses pierres; on forme ainsi un tumulus qui atteint bientôt des proportions énormes; je fais surmonter le tout d'une croix portant le nom du défunt ainsi que la date de sa mort.

Je crois qu'il y a peu de blancs au Congo qui ont une tombe pareille à celle-là.

Cette cérémonie, à laquelle j'ai donné le plus d'apparat possible, doit avoir produit une impression profonde et durable sur l'esprit des indigènes.

Partis le 17 mai de Kayéyé, nous arrivons le 22 à Kanda-Kanda.

Pendant la route, une aventure bien désagréable faillit arriver à Lapière.

Nous campions sur un plateau où les indigènes avaient creusé par centaines des pièges à gibier. Ces pièges consistent en fosses ayant plus de trois mètres de profondeur et allant toujours en se rétrécissant; au fond se trouve un pieu dont la tête est effilée.

Ces pièges étaient si admirablement dissimulés que l'œil le plus exercé ne pouvait les apercevoir.

Lapière, en voulant se rendre dans ma tente, mit le pied en plein dans un de ces trous; si un de ses hommes ne l'eût saisi vigoureusement par le bras, il eut certainement dégringolé dans le fond, où il risquait de se faire empaler!

En entrant chez moi, il était encore tout ému; j'avoue qu'il y avait de quoi l'être....

Un peu plus tard, son chien, moins heureux que son maître, alla donner tête baissée dans un de ces traquenards. Les soldats essayèrent de retirer la pauvre bête en

lui jetant des nœuds coulants au risque de l'étrangler. N'y parvenant pas, un d'eux se laissa descendre dans le trou au moyen d'une longue perche et en retira le chien, l'air tout penaud de sa mésaventure.

Plus tard encore, c'est un Haoussa qui tombe dans un piège avec tout son fourniment ainsi que son chien. Heureusement pour notre homme, il n'y avait pas de piquet dans cette trappe. On dut travailler assez longtemps pour le retirer de sa position plus ridicule que critique, au milieu des rires et des moqueries de ses camarades.

Quand nous arrivâmes à Kanda-Kanda, le chef se présenta à nous en véritable gentleman.

Il était beaucoup mieux habillé que nous.

Il était vêtu d'un complet en cheviote gros bleu et d'un chapeau mou gris perle tout neuf !

Il nous reçut très bien ; lui aussi nous fit préparer un magnifique campement, dans lequel nous n'eûmes qu'à nous installer.

Je restai quatre jours à Kanda-Kanda, afin de donner à mes hommes un repos bien gagné.

De chez lui, je me rendis chez notre ami Kalala-Kafumba, chez qui j'arrivai le 4 juin, au bout de dix nouveaux jours de marche.

Après avoir fêté ce chef qui s'était toujours montré par-

fait pour nous, je partis pour le village de Kichimbi, où j'arrivai le 8.

Ici finissait ma longue randonnée pacifique.

Après avoir récompensé avec joie, avec bonheur, tous les dévouements que j'avais rencontrés sur ma route, le devoir m'ordonnait de m'occuper maintenant de mon second rôle: celui de justicier.

Si, pendant nos désastres, beaucoup de chefs nous sont restés fidèles, d'autres, au contraire, en ont profité pour tuer nos courriers, piller nos caravanes et attaquer les missions ainsi que nos alliés.

Parmi ceux-ci, les plus dangereux étaient: N'Gongo, grand chef Bachilange, et M'Pagna, chef de tous les Bakuas-Kassassus.

Tous deux, établis aux portes de Luluabourg, étaient en révolte ouverte envers l'Etat depuis longtemps, mais, comme tous deux également possédaient des bomas formidables et plusieurs milliers de fusils, le poste de Luluabourg n'avait jamais eu les forces suffisantes pour les déloger de leurs repaires de bandits.

Ils se croyaient si sûrs de l'impunité que N'Gongo s'était flatté qu'il clouerait toutes les têtes des blancs de Luluabourg à son mât de pavillon.

Il était donc nécessaire de faire un exemple éclatant.

Voulant me mettre en paix avec ma conscience, je leur

envoyai un homme de Kichimbi, leur demandant si, oui ou non, ils voulaient faire leur soumission à l'Etat et payer une amende pour leurs crimes passés.

Ils me firent répondre qu'ils ne me craignaient pas et que, si j'étais trop poltron pour aller les attaquer, ce seraient eux qui viendraient m'attaquer dans mon camp.

C'était tout à la fois trop de crimes et trop d'insolence: quoiqu'aimant la paix par dessus tout, j'allais encore une fois être obligé de faire couler le sang à flots.

Il faut croire que c'était ma destinée au Congo.

Dès le 12, nous arrivons à six heures de marche du grand village de N'Gongo.

J'envoie une reconnaissance, qui revient peu de temps après me disant que tous les indigènes se trouvent cachés aux environs de la route et dans la forêt que nous devons traverser le lendemain pour nous rendre au boma de N'Gongo.

Craignant, si je restais en place, une attaque de nuit, et bien qu'il fût près de midi, je donnai quelques instants de repos à mes hommes, je les fis manger, puis... en avant!

Le combat fut acharné, les indigènes se défendirent, de clairière en clairière, avec un courage inouï, et ce fut seulement vers le soir qu'ils lâchèrent pied définitivement pour se retirer dans le grand boma de N'Gongo.

Mes pauvres hommes étaient éreintés.

A 4 heures du matin, je les fais réveiller en silence. Au point du jour, je fais attaquer le boma, qui était formidable, par trois côtés à la fois.

Les indigènes firent une défense des plus héroïque, mais leur chef, N'Gongo, ayant été tué, ils finirent par se débander et nous pûmes enfin nous emparer de la place.

Aussitôt le boma pris, je fis arborer le drapeau de l'Etat sur le mât de pavillon de N'Gongo, ce même mât sur lequel le chef s'était vanté de faire clouer les têtes des blancs de Luluabourg !

La mort de N'Gongo dut certainement produire, sur les gens de la contrée, une impression énorme, car celui-ci passait aux yeux des indigènes pour être invulnérable.

Restait maintenant le chef M'Pogna.

Après avoir donné un jour de repos à mes hommes, je me mets en marche pour le dénicher.

Sur la route, nous ne rencontrons personne, ce chef ayant préféré garder tout son monde sous la main, afin de mieux défendre son boma.

Le 20, nous arrivons de bon matin, dans un petit village en face du boma.

Notre avant-garde y est attaquée assez vivement par environ un millier de fusils.

Je fais immédiatement partir deux colonnes afin de les

contourner et je fais traîner le combat pour donner à mes gens le temps de se placer.

Le moment arrivé, je fais pousser vigoureusement en avant et quand les hommes de M'Pogna veulent se retirer dans leur boma, nos deux colonnes d'assaut les suivent de si près que l'ennemi n'a pas le temps d'en boucher la porte : nos hommes y entrent à la suite des fuyards.

Un combat acharné ne s'engage pas moins dans les rues du village ; il est près de midi quand nous sommes définitivement maîtres de la position.

Dans la poursuite, nos hommes furent assez heureux pour s'emparer du grand chef M'Pogna.

Je restai cinq jours dans le village pour bien affirmer ma victoire et, pendant ce temps, je reçus la visite d'un grand nombre de chefs des environs : tous venaient me faire des protestations d'amitié et de fidélité à l'Etat.

Notre double victoire eut une répercussion énorme dans toute la contrée.

Le 1er juillet, je rentre à Luluabourg, où j'espérais bien pouvoir me reposer un peu.

J'y étais à peine depuis quelques jours, quand j'apprends que Kalamba a été rejoint par les débris des forces de N'Gongo et de M'Pogna, qu'il a de plus avec lui une nombreuse bande de Kiokos et de Bihénos, ainsi que les dix soldats Batételas des Wisman-Falls ; enfin qu'il se

trouve à la Miauw, c'est-à-dire à cinq heures de marche des missions et à 7 heures de Luluabourg, avec environ 8,000 fusils à pierre et 25 Albini.

Ce vieux lutteur veut donc encore une fois sacrifier au dieu des batailles.

Le danger étant pressant, dès le lendemain matin me voilà de nouveau « sur le sentier de la guerre », comme dirait Gustave Aimard.

Je crois que ce fut grâce à la rapidité de ma marche en avant que les missions furent sauvées car, ainsi que je l'ai su par la suite, Kalamba s'apprêtait justement à les piller lorsqu'il apprit mon départ de Luluabourg.

Contrairement à mes prévisions, nous ne sommes pas attaqués au passage de la Miauw et toute ma troupe peut la traverser sans être inquiétée, l'ennemi s'étant retiré sur la rive gauche du Lubilache.

Une demi-heure après le passage de cette rivière, mon avant-garde, commandée par le 1er sergent Heurion, débouche dans une immense clairière. Heurion, tout fraîchement débarqué d'Europe, en était à sa première bataille.

Il se porte une centaine de mètres en avant; il était occupé à donner des ordres pour faire fouiller la lisière opposée, quand, tout à coup, une salve éclate et cinq de ses hommes roulent par terre.

Le pauvre garçon est tellement saisi, tellement interlo-

qué, qu'il reste debout au milieu du chemin, comme pétrifié, ne bougeant plus. Heureusement pour lui, j'arrive précisément avec le canon Nordenfeld, me suivant à quelques mètres.

— Eh bien Heurion! devenez-vous fou? En tirailleurs, que diable! et en avant!

Du coup, mon homme reprend ses esprits et exécute l'ordre donné; je fais immédiatement mettre mon canon en batterie. Dès le 2e coup, la distance exacte étant trouvée, il tire sans relâche, donnant ainsi de l'air à mes autres pelotons et leur permettant de déboucher à leur tour et de se porter sur la ligne des tirailleurs.

Heureusement, je n'ai avec moi que de vieux soldats très aguerris; en quelques minutes, chacun a gagné le poste assigné et nous pouvons faire partout face à l'ennemi, bien que celui-ci nous attaque de trois côtés à la fois.

Les Bachilanges et leurs alliés se défendirent avec un courage que j'admirai malgré moi.

Ils jouaient leur dernier va-tout et ils se battirent comme des lions.

Quoique j'eusse avec moi 400 bons soldats et un canon, j'avoue que j'eus besoin de tout mon monde pour les forcer à la retraite.

Celle-ci fut quelque chose de démoniaque : lorsqu'ils

lâchèrent pied, ils se précipitèrent presque tous sur la même route et comme ils se trouvaient là en masses profondes, je les fis poursuivre par des feux de salve et à coups de canon. Leurs pertes furent effrayantes et je crois bien que, maintenant, Kalamba ne se risquera plus dans de nouvelles aventures.

Lorsque les pelotons que j'avais lancés à la poursuite des fuyards furent rentrés, je rassemblai les blancs qui avaient pris part à la bataille et, comme j'avais eu la précaution d'emporter quelques bouteilles de champagne avec moi, je leur proposai de vider une coupe au Roi, ainsi qu'à la belle victoire que nous venions de remporter.

Tous ensemble, nous parlions des divers incidents de la bataille, quand je m'aperçus que Heurion restait à l'écart et paraissait plutôt triste, au milieu de l'allégresse générale.

— « Eh bien! Heurion, lui dis-je, qu'avez-vous donc?

— « Commandant, me répond-il, me permettez-vous de vous demander quelque chose » ?

— « Mais certainement. Que voulez-vous » ?

— « Avez-vous été content de moi, ce matin » ?

— « Très content; au début, vous avez été un peu interloqué, mais après vous vous êtes montré très crâne ».

Sa réponse alors fut typique.

— « C'est que, me dit-il, j'avais terriblement peur d'avoir eu peur ! »

La bataille finie, j'allai réinstaller mon ami Lapière à son ancien poste de Mukabua et, après l'avoir aidé dans le gros œuvre de reconstruction, je repris la route de Luluabourg.

Comme je devais me rendre à proximité de la mission St-Joseph, le Père Cambier envoya un de ses missionnaires à ma rencontre, me demandant avec insistance de bien vouloir passer avec mes troupes par la mission, car il avait amassé de nombreux vivres à notre intention et désirait fêter un peu nos soldats, qui l'avaient si bien défendu pendant les moments critiques.

Je ne crus pas devoir refuser cette petite satisfaction à mes braves soldats.

Nous fûmes reçus on ne peut mieux ; pendant les deux jours que nous restâmes à la mission, tous mes hommes furent réellement « dorlotés » par les Pères et par les sept Sœurs qui se trouvaient là.

Le lendemain de notre arrivée étant un dimanche, je résolus de faire une surprise que je savais devoir être agréable à ces pauvres femmes qui venaient de passer pendant des mois par toutes les angoisses qu'il est possible d'imaginer.

Sans avoir parlé de quoi que ce fût à personne, je fis, à

l'heure de la messe, rassembler mes soldats en armes, et j'en fis entrer une partie dans l'église, l'autre restant à la porte, l'église étant trop petite pour les contenir tous. Au moment de l'Elévation, je fis présenter les armes; mes tambours battirent et mes clairons sonnèrent aux champs.

L'effet fut indicible sur ces pauvres femmes; toutes pleuraient; à la sortie de la messe, elles vinrent me remercier avec effusion; l'une m'assura même que je lui avais procuré la plus douce émotion qu'elle eût ressentie dans son existence.

Je sais que mon geste ne fut pas protocolaire, que quelques esprits chagrins me reprocheront peut-être d'avoir fait assister mes soldats à la messe, alors que je n'en avais pas le droit.

Je sais cela très bien, mais ce que je sais aussi, c'est qu'il m'a été donné de procurer quelques instants de bonheur à sept pauvres femmes belges qui, pendant plus d'un an, avaient vécu un horrible cauchemar et avaient passé par toutes les tortures morales, des vierges menacées dans leur honneur... Ceux chez qui la tête guide toujours tous les mouvements me condamneront certainement, mais je suis certain aussi que j'aurai les suffrages de ceux qui croient que, même en service, on peut parfois écouter la voix du cœur.

Je passai quelques jours seulement à Luluabourg, tout

heureux de pouvoir me reposer, après plus de deux ans de voyages et de combats continuels ; je pris ensuite la route de Lusambo, où j'arrivai le 1er août.

Ici encore, une terrible déception m'attendait.

Un steamer, arrivé depuis quelques jours, m'apportait l'ordre de réunir tout ce qui restait de soldats Batételas ou Balubas à Lusambo et de partir de suite pour aller coopérer avec Dhanis à la guerre qui se préparait contre les Mahdistes.

J'eus un véritable moment de découragement et de colère ; je fus sur le point d'envoyer ma démission et de rentrer en Europe.

Mais je me ressaisis et je me dis que, puisque j'étais soldat et que moi le premier j'exigeais l'obéissance absolue de mes sous-ordres, je n'avais qu'une chose à faire : donner l'exemple de la discipline quoiqu'il m'en coûtât.

CHAPITRE XVII.

Départ de Lusambo et arrivée à Nyangwé. — Les révoltés rentrent en campagne. — Je prends la direction des opérations. — Le Gouverneur approuve ma conduite. — Composition de l'expédition. — Je dois sévir contre des voleurs. — Dispositif habituel de marche et de campement. — Sanglant combat de nuit à Kapwa. — Poursuite de l'ennemi. — La famine. — Imprudence et mort de Burke. — La bravoure c'est bien, l'obéissance c'est mieux. — Dislocation de l'expédition. — Mort d'Hambursin. — Adieux à mes vieux braves! — Retour en Europe. — Epilogue.

Je restai encore environ un mois à Lusambo, afin de remettre le district à mon successeur, puis je pris la route de Nyangwé avec les 115 soldats qui se trouvaient de la catégorie désignée dans la dépêche du Gouvernement.

Arrivé à Nyangwé, je résolus de donner un peu de repos à mes hommes et comme le commandant Antoine m'avait logé dans une excellente maison, je jouissais avec bonheur du « dolce farniente ». Or, un jour Antoine vint brusquement me réveiller pendant la méridienne que je faisais consciencieusement.

— « Michaux, me dit-il, j'apprends à l'instant que les anciens soldats révoltés unis aux gens de Kabongo, Dibué et Kolomoni, viennent de se porter en avant et se dirigent de nouveau sur N'Gandu. Que comptes-tu faire?

— Mais, lui répondis-je, je n'en sais rien, laisse-moi

au moins le temps de m'éveiller, et puis est-ce sérieux ou est-ce une farce que tu me contes là?

— Je te donne ma parole, me dit-il, que c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. »

Vu la gravité des circonstances, il fut décidé que j'écrirais immédiatement à tous les chefs de postes, de zones ou de districts des environs, afin de les prévenir de la marche en avant des révoltés et que, par le même courrier, j'enverrais des réquisitions afin de rassembler le plus de troupes possible pour faire face au danger.

Ainsi donc, parti de Lusambo pour me rendre dans le Nord du Congo, voilà que, arrivé à Nyangwé, je devais m'apprêter à marcher vers le Sud!

Lorsque j'avais pris toutes ces mesures, j'avoue que je n'étais pas très tranquille, car je ne savais pas si la ligne de conduite que j'avais adoptée serait approuvée par le Gouvernement; aussi lorsque, quelques jours plus tard, je reçus une lettre de Dhanis me prescrivant de prendre précisément les mesures que j'avais arrêtées, je fus tout heureux.

En même temps, je recevais également une lettre du Gouverneur Général Wahis, me disant qu'étant aux Falls, il se rendait à Nyangwé, où il arriverait presque aussitôt que sa lettre.

En effet, quelques jours après, il débarquait et je remontais avec lui jusque Kassongo.

Non seulement il approuva tout ce que j'avais fait, mais encore il me félicita de mon initiative et me remit une commission, me donnant les pouvoirs les plus étendus.

C'est encore avec plaisir que je donne la copie de cette commission :

Etat Indépendant
du Congo

CABINET DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

—

« Le capitaine-commandant Michaux est chargé de con-
» duire les opérations contre les Batételas révoltés. Il aura
» le commandement de toutes les troupes, quelle que soit
» leur provenance, qui concourront à l'exécution de ces
» opérations. Il est autorisé à prendre toutes les mesures
» politiques qu'il jugera nécessaires à la bonne exécution
» de ses mouvements. Il rendra compte de ces mesures aux
» commissaires de districts et chefs de zones sur le terri-
» toire desquels il se trouvera.

» Kasongo, le 26 octobre 1896.

» Le Gouverneur Général,
» (S.) WAHIS. »

La situation à la date du 26 octobre était donc celle-ci :

Les anciens révoltés, avec environ 500 Albini et 4.000 à 5.000 auxiliaires, menaçaient la zone de N'Gandu.

Nous avions à leur opposer : M. Swenson, qui se trouvait à Kolomoni avec 100 soldats et 800 auxiliaires, puis M. Gervais, ayant avec lui MM. Burke et Windey, ainsi que 130 hommes ; il était parti de Nyangwé et était en marche afin de faire sa jonction avec Swenson ; je quittais Kassongo avec 315 soldats, dont 115 venus avec moi de Lusambo et 200 sous les ordres de Bastien, Spilliart et Bollen, provenant du camp de Kassongo ; enfin Lusambo envoyait 150 hommes sous la conduite de MM. de Bèche et De Cock.

La concentration devait se faire à Kolomoni, où j'arrivai le 5. Tous mes détachements s'y trouvaient réunis, sauf celui de Lusambo. J'avais donc, en ce moment, 7 blancs et environ 550 soldats à opposer aux révoltés.

Pendant ma marche sur Kolomoni, les Likwangulas, venus de Kassongo, me donnèrent assez de tablature.

Sur les 200 hommes provenant du camp de Kassongo, il y avait 150 Likwangulas ; or, ceux-ci sont de très braves soldats quand il s'agit de se battre, cela est certain, mais ce sont aussi les plus grands voleurs que je connaisse.

Le lendemain de mon départ de Kassongo, je fus obligé de faire désarmer et mettre à la chaîne une dizaine de ces

mauvais bougres, qui avaient été surpris à piller un petit village situé près de celui où nous logions.

Le lendemain, à peine arrivés à l'étape, une autre bande va piller un village qui se trouvait à 3 ou 4 kilomètres de notre campement. Apprenant la chose, je leur fais donner la chasse par mes vieux soldats, qui m'en ramènent 22 à la chaîne.

Cette fois, ma patience est à bout : il faut en finir sous peine de voir le pays pillé par ces malandrins noirs.

Je fais sonner le rassemblement et, après avoir fait donner la chicote à mes 22 voleurs, je déclare qu'ils resteront à la chaîne pendant le restant de l'expédition et que, dorénavant, tout soldat qui sera surpris à voler les armes à la main sera fusillé séance tenante.

Ils ont enfin compris que je suis bien décidé à en finir avec leurs rapines : je suis tranquille pour le restant de l'expédition.

Mais, encore une fois, quelle sale race et quelle différence avec mes bons vieux braves qui m'ont suivi partout et qui, eux, auraient pu servir de modèle, même à des soldats européens, tant par leur probité que par leur dévouement sans limite.

Aussitôt arrivé à Kolomoni, j'envoyai deux de nos auxiliaires, Albert et Mohamedi, aux nouvelles, avec ordre

d'occuper Kalamba et de se rabattre ensuite sur Bena Kapwa.

Dès le 8 au soir, je recevais la nouvelle que nos auxiliaires se trouvaient en contact avec les avant-postes ennemis.

Bien que le détachement de Lusambo ne nous eût pas encore rejoint, je décidai de me porter en avant dès le lendemain matin.

Je crois qu'il sera peut-être intéressant pour certains de savoir comment se faisaient une marche et un campement au Congo; c'est pourquoi je donne ici mon dispositif habituel de marche et de campement.

Le voici : mes troupes étaient divisées en six compagnies à trois pelotons. Chaque compagnie était numérotée de 1 à 5; la 6e, directement sous mes ordres et composée d'anciens soldats qui avaient fait leurs preuves, formait en quelque sorte ma réserve générale.

Lorsque nous étions en marche, j'avais toujours avec moi 100 à 150 auxiliaires indigènes, armés de fusils à piston et qui, commandés par quelques chefs jeunes et ambitieux, ne demandaient pas mieux que d'avoir l'occasion de se distinguer.

Sauf la solde qu'ils ne recevaient évidemment pas, ils étaient, au point de vue des vivres, traités sur le même pied que nos soldats. Ils me servaient en quelque sorte

de cavalerie d'exploration et, tous les jours, ils étaient envoyés en avant de la colonne et devaient battre l'estrade en avant et sur les flancs.

Venait ensuite la compagnie qui était chargée de l'avant-garde.

Cette compagnie se trouvait toujours de 500 à 1.000 mètres en avant du gros, suivant la nature du terrain.

La compagnie qui avait été à l'avant-garde aujourd'hui passait à l'arrière-garde demain, et ainsi de suite, chacune d'elles arrivant donc tous les cinq jours à être d'avant-garde.

La compagnie qui se trouvait à l'arrière-garde avait un peloton en tête des bagages et un peloton en queue.

Les hommes du 3e peloton étant intercalés parmi les porteurs, chacun avait à surveiller, aider ou défendre deux ou trois de ceux-ci, dont ils étaient responsables.

Je marchais en tête du gros avec la compagnie que j'appellerai de vétérans et qui, elle, ne me quittait jamais.

Le petit canon 3,7 marchait immédiatement derrière cette compagnie.

En cas d'attaque, je me trouvais à même ainsi de transmettre mes ordres rapidement à toute la colonne.

Deux autres précautions avaient aussi été prises.

Chaque fois que l'on se mettait en marche, les hommes étaient comptés par « quatre ».

Les bois, dans ces pays-là, étant immenses, il est impossible de les fouiller complètement. Aussi, en temps de guerre, leur passage est-il toujours dangereux : une surprise est toujours à craindre.

Dans ce cas et sans commandement, les numéros 1 et 3 devaient faire un à droite et les numéros 2 et 4 un à gauche ; de cette façon, aucun secteur n'était privé de feu.

En cas de surprise, le commandant de l'arrière-garde devenait en quelque sorte indépendant.

Il avait l'ordre de choisir rapidement l'endroit qui lui paraissait le plus propre à la défense, et les porteurs, pressés par les soldats, devaient venir le plus vite possible se former en cercle autour de lui ; les caisses et les ballots étaient, au fur et à mesure de l'arrivée des porteurs, mis en cercle et l'un au-dessus de l'autre, de façon à former un abri, derrière lequel les soldats de l'escorte prenaient position, tandis que tous les porteurs recevaient l'ordre de se coucher, afin d'empêcher tout désordre.

En arrivant à l'endroit que j'avais désigné pour le camp, mon 1er sergent aidé de 4 caporaux, toujours les mêmes, plantaient rapidement 4 drapeaux formant les 4 coins du camp.

Chaque compagnie, en arrivant, savait alors exactement l'endroit qu'elle devait occuper.

La compagnie qui avait formé l'avant-garde était à

cheval sur la route, la compagnie qui la suivait et qui, par conséquent, devait prendre la garde, se mettait immédiatement derrière elle ; le numéro 3 faisait face à droite ; le numéro 4 face à gauche ; le numéro 5 face en arrière ; la compagnie des vétérans se formait en cercle autour de ma tente et des bagages et fournissait tous les jours la garde qui devait veiller sur ceux-ci. Ils étaient en plus chargés de couper du bois pour mettre en dessous des bagages, afin que ceux-ci ne reposassent pas sur la terre, de les recouvrir d'herbes mouillées afin de les préserver du feu, de les arranger toujours dans le même ordre au fur et à mesure qu'ils arriveraient ; enfin de dresser ma tente et de faire le kilombe, où les blancs prenaient leurs repas. En revanche, ils étaient exempts de garde à l'extérieur du camp.

La garde de celui-ci était confiée à la compagnie qui se trouvait au deuxième rang et à cheval sur la route et qui, par conséquent, le lendemain matin, devait faire l'avant-garde.

Un peloton était affecté à cet effet. Les deux autres pelotons étaient considérés comme étant de piquet ; des hommes armés devaient, lorsqu'on se trouvait dans une zone dangereuse, accompagner les femmes ou les porteurs, qui se rendaient soit à l'eau, soit aux champs de manioc ou de patates, lorsqu'on se trouvait en pays ennemi.

Aussitôt que les cases des hommes étaient construites et qu'ils avaient eu le temps de prendre un peu de repos, le camp était mis en état de défense.

Chaque compagnie, excepté bien entendu le numéro 2, devait, au moyen de ses machettes, déblayer un champ de tir d'environ 100 mètres. Tous les branchages abattus étaient amenés à environ 10 mètres de la lisière du camp, puis enchevêtrés le gros bout des branches du côté du camp, le petit bout du côté de l'ennemi. Cela fait, les hommes, au moyen de la pioche indigène dont chacun était muni, creusaient une tranchée-abri, rejetant les terres, sur le gros bout des branches.

Une seule entrée était laissée au camp, et celle-ci était défendue en avant par un redent, où se tenait un piquet.

Tout étranger, avant d'être introduit au camp, devait être interrogé par le chef de piquet.

En cas d'attaque pendant la nuit, la compagnie attaquée se défendait derrière ses retranchements avec son effectif au complet et était bientôt renforcée du peloton de piquet qui n'était pas de garde à la porte d'entrée.

Les trois autres compagnies envoyaient leurs pelotons un et deux dans leurs tranchées-abris respectifs, tandis que leur peloton numéro 3 venait rapidement se former auprès de ma tente.

En comptant les trois autres pelotons de vétérans, il se

faisait donc que, mon camp parfaitement gardé, j'avais encore six pelotons susceptibles d'être dirigés successivement ou simultanément sur l'endroit qui me semblait le plus menacé.

Quant au peloton qui se trouvait de garde aux avant-postes, il se repliait aussitôt que l'attaque s'était dessinée comme sérieuse.

Celle-ci terminée, chaque sentinelle, qui était toujours double, devait rejoindre son poste.

Celles-ci étaient placées la première fois par un officier accompagné du sergent de garde. Tous deux devaient faire une ou plusieurs rondes pendant la nuit.

Les sentinelles étaient toujours cachées, soit derrière des buissons, soit derrière un arbre.

Tout homme surpris endormi pendant sa faction était impitoyablement dégradé le lendemain matin de son rang de soldat et devait servir, le restant de la campagne, comme porteur.

Une couple d'exemples suffirent; plus jamais dans la suite aucune sentinelle ne fut prise en défaut.

Ceci dit, voyons la suite des événements.

Au reçu des renseignements fournis par mes auxiliaires, je m'étais porté en avant et j'avais établi mon campement, le 11, à Bena Kapwa, dans une position magnifique au point de vue de la défense.

Je me trouvais, en effet, dans un terrain entièrement découvert et dont l'herbe rase empêchait toute surprise de la part de l'ennemi.

Ayant appris alors d'une façon certaine l'endroit où se trouvaient les forces des révoltés, j'envoyai l'ordre à Albert et à Mohamédi de se replier en arrière, même pendant la nuit s'il le fallait.

Cet ordre fut exécuté d'une façon très intelligente ; mes deux auxiliaires vinrent établir leur campement vers minuit dans un petit village à environ 1,500 mètres sur la droite de notre camp.

Le combat étant imminent, j'avais passé la journée à placer moi-même les sentinelles et à donner à chacun ses instructions en cas d'alerte.

L'endroit par lequel nous serions presque certainement attaqués étant connu, je modifiai quelque peu mon dispositif habituel.

C'est ainsi que je plaçai à cheval sur la route probable par où viendrait l'ennemi et à environ 500 mètres du corps principal, un détachement commandé par Swenson ayant sous ses ordres les sous-lieutenants Gervais et Burke.

Ce détachement était lui-même gardé par de petits postes et des sentinelles avancées.

Le corps principal, qui se trouvait directement sous mes ordres, était formé en carré.

Le capitaine Bastien commandait l'aile droite, Windey l'aile gauche. Bollen était à l'avant, Spilliart à l'arrière, mes « anciens » formant réserve générale au centre.

Albert et Mohamédi se trouvaient, comme je l'ai dit plus haut, un peu en avant et à 1,500 mètres sur ma droite.

La nuit était venue, noire, opaque, sans lune et presque sans étoiles : une véritable nuit à surprises.

Un silence lourd, qui avait quelque chose de morne, s'était appesanti sur le camp ; il s'était comme recueilli sous l'attente d'un événement mystérieux et formidable. Seul le rire strident des hyènes et l'aboiement des chacals troublaient lugubrement le silence de la nuit.

Il était près de 3 heures du matin et nous pouvions espérer que la nuit se passerait sans alerte, quand, tout à coup, un coup de fusil éclate, puis deux, puis trois. Un court silence, puis une salve de peloton...

Quelques rumeurs s'étant fait entendre dans le camp, « Silence ! criai-je, éteignez les feux et chacun à vos postes ! »

Aussitôt, mes trois ordres furent exécutés ; cinq minutes après, je pus constater que chacun occupait le poste qui lui avait été assigné pendant la journée et que tous s'apprêtaient à faire vaillamment leur devoir.

Après la salve exécutée par le petit poste, les révoltés

se déployèrent en un vaste demi-cercle, afin d'essayer de nous envelopper.

Cette manœuvre leur ayant demandé quelques minutes, ce court laps de temps avait suffi à chacun des nôtres pour occuper son poste de combat.

Les instructions que j'avais données dans la journée furent ponctuellement suivies.

Swenson s'étant porté en avant pour soutenir son petit poste, Gervais gagna au pas gymnastique son flanc gauche, tandis que Burke prolongeait son flanc droit tout aussi rapidement.

Ces deux officiers, bien qu'assistant à leur premier combat, furent tous deux admirables de sang-froid et d'entrain.

Les Batételas, ayant achevé leur mouvement, nous attaquent avec rage, avec folie; on sent qu'ils jouent leur va-tout et qu'ils se sont juré de vaincre ou de mourir.

Mais si l'attaque est énergique, la défense ne l'est pas moins et pour ceux qui, forcément, sont au repos, c'est une chose d'un tragique sans nom, que ce combat dans la nuit, où l'on n'a pour se guider que le feu des fusils de l'adversaire.

Nous sommes, nous, rivés à notre camp, lui peut manœuvrer: sa présence ne nous est révélée que par les coups qu'il nous envoie!

La fusillade se continue ainsi, pendant une heure, rageuse, désespérée; mais alors l'ennemi semble faiblir et Swenson porte en avant son héroïque petite troupe. Or, ce que nous avions pris pour une reculade de l'ennemi n'était qu'une adroite manœuvre de sa part; il avait profité de la marche en avant de Swenson, pour faire avancer, derrière lui, un corps considérable dans l'espoir de piller le camp, qu'il escomptait peut-être sans défense, et prendre ensuite nos troupes entre deux feux.

Cette manœuvre fut déjouée. Aussitôt que les révoltés se présentèrent en face de Bollen, celui-ci, bien qu'assistant également à sa première bataille, les reçut par une succession de feux de salve, faits avec la même correction qu'à la manœuvre.

C'était magnifique, et volontiers j'aurais crié « Bravo! »

Mais bientôt Swenson s'est aperçu de la manœuvre de l'ennemi: comme un vieux sanglier acculé par la meute, il fait un brusque demi-tour et se rue à nouveau sur l'ennemi qui, pris dans son propre piége, se trouve lui-même entre deux feux et est enfin obligé de songer à la retraite.

En se retirant, les révoltés vont butter contre le camp d'Albert Frees et de Mohamedi, qu'ils ne connaissaient pas, puisque ces derniers étaient arrivés pendant la nuit. Ils se croient alors tombés à leur tour dans une embuscade:

la panique se met dans leurs rangs, qui, jusqu'alors, étaient restés unis, ils se débandent et prennent la fuite dans toutes les directions.

Il était alors exactement 5 heures 10, le jour commençait à poindre.

Je fis rassembler la réserve, ainsi que les troupes restées inactives, et je les lançai, sous les ordres du capitaine Bastien, de MM. Spilliart et Windey, derrière les fuyards que Mohamédi et Albert poursuivaient déjà.

La poursuite dura toute la journée du 12.

Nos pertes furent assez sensibles, nous avions six soldats tués et dix-sept gravement blessés.

Quant aux pertes de l'ennemi, elles furent énormes. Leurs deux chefs principaux, Yamba-Yamba ainsi que Ulédi, furent tués et, ce qui peut donner une idée de l'acharnement de la lutte, plus de nonante cadavres furent trouvés sur un espace d'un peu moins d'un hectare.

Tous, dans ce combat, officiers et soldats, se sont montrés admirables d'énergie et de sang-froid.

Je ne sais, en effet, ce que l'on doit le plus admirer dans ce combat de nuit. Est-ce l'héroïsme, la fougue, l'élan irrésistible de Swenson, de Burke et de Gervais, qui se battirent en lions, ou l'à-propos de Bolhen, qui sut entrer en action si à point, ou enfin le calme, le courage raisonné du capitaine Bastien, de Spilliart et de Windey, qui, rivés

au poste que je leur avais ordonné d'occuper, assistaient impassibles à la lutte et l'arme au pied, plaisantaient avec leurs hommes sur la grêle de balles qui venaient s'abattre autour d'eux, et savaient, par leur calme, empêcher ceux-ci de s'énerver et de gaspiller inutilement leurs munitions.

Deux faits aussi prouveront quel était le moral de nos soldats.

Un Mongo nommé Manguelli rentrant de courrier, pendant le combat, alla, quoique n'ayant que cinq cartouches, prendre sa place près de son chef de peloton. Mendiant une cartouche à chacun de ses voisins, il put faire le coup de feu jusqu'à la fin de la bataille. Un autre, nommé Abuganga, s'empara à lui seul de quatre fusils et fut promu caporal sur le champ de bataille.

Honneur soit donc rendu à tous ces braves : je salue en eux une troupe de héros !

Cette belle bataille, malheureusement, ne devait pas avoir de lendemain ; toute cette expédition ayant dû être improvisée au plus vite, nous n'avions aucune espèce de vivres avec nous et nos marchandises étaient dérisoires. Enfin, pour comble de malheur, le pays que nous avions à parcourir à la suite de l'ennemi avait été complètement pillé et ruiné par celui-ci.

Le lendemain de la bataille, De Bèche et De Cock,

arrivaient avec 150 hommes de Lusambo, mais à eux non plus on n'avait pu presque rien donner, ni comme ravitaillement, ni comme marchandises.

Partis de Kapwa le 16 novembre, nous étions arrivés à Kabongo le 18 février sans incident remarquable, si ce n'est que blancs et noirs, tout le monde avait faim.

Il y avait trois mois que nous étions en route et nos pauvres soldats étaient obligés de se nourrir la plupart du temps de manioc non fermenté, quand encore ils en trouvaient, car, sans l'avoir vue, il est impossible de se faire une idée de la misère du pays.

A en juger par ses vestiges, il avait cependant dû être très florissant, mais, au moment de notre passage, il n'y avait plus que des runies et des plantations dévastées.

Pas un être vivant; à peine de loin en loin, quelques plantes de manioc, au milieu des hautes herbes. Les blancs, d'ailleurs, étaient à peu près aussi mal lotis que les noirs, on en jugera par le fait suivant:

Un jour, une oie magnifique venant de l'arrière volait au-dessus de la colonne.

Aussitôt qu'il l'aperçoit, Bolhen me crie: « Commandant, commandant! une oie!.... »

Celle-ci était justement au-dessus de ma tête; sans prendre le temps de descendre de ma monture, je lui envoie un coup de fusil, l'oie décrit une courbe majestueuse et

repasse une seconde fois au-dessus de moi. Je lui envoie un deuxième coup de fusil, mais sans plus de résultat que la première fois.

Alors De Cock se retourne furieux et, s'adressant à Bollen, lui dit : « Eh bien ! que le commandant vienne encore se vanter de ses chasses !... je sais bien ce que je lui répondrai.

» Voilà maintenant notre dîner qui f... le camp. »

Dans des conditions semblables, la maladie avait beau jeu. Le 14 décembre, j'avais fait partir Bastien et Gervais, chacun avec un détachement de malades ou d'hommes affaiblis.

Le 20 décembre, Swenson nous quitta avec la dysenterie, et je fus obligé de faire partir De Bèche le 13 janvier, car il avait contracté la même maladie.

Le 15 janvier, je campai à Kabongo, dans le village de l'allié principal des révoltés. Ayant perdu toute trace de l'ennemi, j'avais envoyé De Cock et Bollen qui remontèrent l'un la rive gauche et l'autre la rive droite du Lomami, afin d'aller aux renseignements.

Ils rentrèrent le 16 au soir sans nouvelles.

Le 17, ce fut le tour de Burke et de Windey.

Chacun d'eux avait 120 hommes sous ses ordres et devait reconnaître le pays, le 1er au S. E. et le 2e au N. E.

Le 18, au matin, je reçus de Burke le billet suivant :

Mon Commandant,

J'ai le plaisir de vous informer que je suis sur la trace des révoltés.

Une reconnaissance, que j'ai envoyée avec Kapopa, a rencontré une patrouille de Batételas et l'a mise en fuite, après lui avoir tué deux hommes et en avoir blessé six.

On leur a pris aussi un Albini, un ceinturon et des cartouches que je vous envoie par quatre hommes de Mohamédi.

J'avancerai doucement demain et camperai sur la route.

Ayez l'obligeance de nous envoyer vos instructions, ainsi que les femmes des soldats avec des vivres, car il n'y a rien à manger ici.

Les soldats sont en bon esprit et ne demandent pas mieux que de se battre.

Il y a sept heures de marche pour la caravane.

J'espère avoir de bonnes nouvelles à vous envoyer bientôt.

(S.) Intendant BURKE.

Un peu plus tard, je reçus un second billet me disant :

Mon Commandant,

Je vous envoie deux guides ; dans le cas où vous en auriez besoin, ils pourront vous montrer le chemin le plus court pour me rejoindre.

(S.) BURKE.

Je lui répondis aussitôt :

Félicitations très sincères, je suis très content : N'attaquez pas sans moi. Je me mets en route à l'instant, mais je ne pourrai vous rejoindre que demain, car je dois prévenir Windey et le faire rejoindre.

(S.) O. MICHAUX.

Je pris de suite toutes mes mesures: Après avoir envoyé un courrier rapide à Windey, afin de le faire rentrer le plus vite possible, j'allai établir mon nouveau campement à trois heures de marche de l'ancien. Windey me rejoignit en effet dans la soirée, tous nous étions bien heureux puisque nous avions enfin l'espoir d'en finir en livrant une bonne bataille quand, vers 7 heures du soir, un fugitif de la troupe de Burke vint nous annoncer sa mort.

Que s'était-il passé?

Je pus le reconstituer dans la suite.

Le 18 au matin (au lieu d'attendre mes ordres, ainsi qu'il me l'écrivait le 17 au soir), Burke s'était décidé brusquement à se porter en avant; énivré sans doute de son petit succès de la veille, croyant peut-être aussi pouvoir en finir à lui seul avec les révoltés, qu'il savait peu nombreux (il ne tenait aucun compte des bandes énormes de Kabongo), il avait résolu d'attaquer seul.

A partir de ce moment, il accumulait faute sur faute.

Alors qu'il savait n'avoir avec lui que des hommes affaiblis par la faim et les privations sans nombre, il leur faisait faire ce jour une marche de plus de neuf heures; en effet, parti le matin à 6 heures, il ne rencontra l'ennemi qu'à 3 heures de l'après-midi. Non content de cela, comme si la fatalité le poussait, il marchait en tête de ses soldats,

sans avant-garde et sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi !

Aussi, lorsqu'il alla donner tête baissée dans l'embuscade que l'ennemi lui avait tendue n'y eut-il pas de combat.

Frappé le premier, il n'eut même pas le temps de faire déployer les quelques hommes qui se trouvaient le plus près de lui.

Ceux-ci, le voyant tomber, prirent la fuite, entraînant les autres avec eux.

Ce fut la débandade générale, sans le moindre combat. Aussi, deux jours après, lorsque j'arrivai à cet endroit, je pus compter 27 cadavres sur la route et pas un, sauf celui de Burke, à la place où le combat avait dû avoir lieu.

Cette panique fut quelque chose de si insensé, que je dus attendre pendant deux jours pour rallier tous les fuyards, ceux-ci rentrant tous isolément.

Comme ils s'étaient cachés dans les bois environnants, je fis pendant deux jours faire des sonneries dans toutes les directions. Je pus, de cette façon, les rassembler presque tous : huit seulement manquèrent à l'appel.

Ainsi donc la folle équipée de Burke coûtait à l'Etat un blanc et trente-cinq soldats noirs.

Burke était certes un brave, il l'a prouvé ; mais sa mort même nous est un bel et triste exemple de ce que l'héroïsme

seul ne suffit pas : à la guerre , l'obéissance est la plus précieuse des qualités d'un chef.

S'il avait exécuté mes ordres à la lettre, nul doute que j'aurais eu l'occasion d'écraser définitivement les révoltés dans un dernier combat, tandis que, par son acte de bravoure inconsidéré, il nous fit perdre une bonne partie des fruits d'une campagne longue et difficile.

Après avoir fait fouiller tous les bois, je me portai en avant, espérant bien que, énivrés de leur dernier succès, les révoltés consentiraient à me livrer une seconde bataille.

Mon espoir fut déçu : le 23, j'arrivais à leur nouveau campement, mais là, comme partout où ils avaient passé, je ne trouvai que la dévastation et la ruine.

Pendant un mois encore, je les poursuivis ; mais alors je n'avais plus que des squelettes pour soldats ; sous peine de les voir tous mourir de faim, je fus bien obligé de reprendre la route du retour.

Elle se fit sans incident ; je licenciai successivement les différents détachements formant mes troupes, ne conservant avec moi que les 115 vieux soldats avec lesquels j'étais parti de Lusambo.

A Nyangwé, des ordres formels du Gouvernement m'ordonnaient de les désarmer avant de m'embarquer pour l'Europe, car, moi parti, comme ils étaient de race Batétéla et Wabudja, on n'avait plus de confiance en eux.

Ce fut donc sans armes que j'arrivai avec eux aux Falls.

Parmi les blancs qui se trouvaient dans cette station, il y avait un pays et un camarade.

Le brave Hambursin, l'artilleur intrépide qui, quelques mois auparavant, pointait tranquillement son canon à 100 mètres des bomas arabes, s'y trouvait cloué sur son lit de douleur.

Le héros, aux hauts faits duquel nous avions tous applaudi, était vaincu par la terrible hématurie.

Il mourut dans mes bras; plus heureux en cela que tant d'autres, il eut au moins la consolation suprême d'exhaler son dernier soupir sur le sein d'un ami.

Quelques jours après mon arrivée aux Falls, où j'avais rencontré Dhanis, un steamer devait descendre à Léopoldville. Comme mon terme de service était expiré depuis longtemps, je résolus de prendre ce steamer, car je me sentais très fatigué.

Le jour du départ, une trentaine de blancs qui se trouvaient aux Falls s'étaient rangés sur la rive, afin de me faire leurs adieux.

Je me dirigeais vers eux quand, tout à coup, je vois une longue file noire d'hommes, marchant deux par deux et semblant se diriger vers nous.

Intrigué, je m'arrête un instant; bientôt je reconnais

mes anciens soldats qui, eux aussi, ont tenu à assister à mon départ.

Ils sont conduits par Mussongo.

Arrivée près de moi, toute la troupe fait front et salue militairement. Mussongo s'avance alors vers moi :

« Chibalanga, me dit-il, nous n'avons plus de fusils pour te rendre les honneurs, mais nous avons tenu quand même à venir te saluer avant ton départ pour M'Puttu, te souhaiter un bon voyage et te dire que tu emportes nos cœurs avec toi. »

— « Mes enfants, répondis-je, je vous remercie beaucoup. Restez toujours......... »

En ce moment, un sanglot m'étouffa et, ne pouvant plus continuer, j'étreignis Mussongo dans mes bras ; je serrai les quelques mains les plus proches et je me précipitai en pleurant dans ma cabine.

Quant aux blancs qui étaient réunis pour me saluer, je ne les vis même pas et je passai devant eux en courant.

Après mon départ, tous mes anciens soldats ont fondé un village près des Falls et lui ont donné mon nom.

Voici ce que l'Almanach du Congo, édité en 1900 par les prêtres de la mission Saint-Gabriel, à Stanley-Falls, publie à la page 16 :

« Un coup de fusil avertit nos voisins et bons ouvriers

de Chibalanga, qui accoururent avec leurs mousquets. (Chibalanga est le nom du commandant Michaux.)

» Ses anciens soldats ont gardé affectueusement son souvenir.

» Comme les vieux légionnaires de la Rome antique, après avoir essuyé le feu des batailles, ils cultivent leurs champs et goûtent les loisirs de la paix. »

En quittant les Falls, je regagnai Boma, puis la Belgique, je ne vous parlerai pas de mon voyage du retour.

J'ai cependant encore un mot à vous adresser avant de finir mon récit.

Des camarades m'ont souvent demandé si je crois qu'en cas de conflit avec une grande puissance quelconque, l'Etat du Congo, livré à ses seules ressources, pourrait faire une résistance honorable.

Mais comment donc! Tellement honorable même que, le cas échéant, il stupéfierait le monde!

N'oublions pas que la plupart de nos officiers en Afrique sont aguerris, ainsi que les troupes qu'ils commandent; les uns comme les autres ont fait leurs preuves.

Quant à nos officiers, on devrait les choisir parmi les plus intelligents et les plus énergiques et surtout les plus sympathiques.

Ce qu'il faut avant tout, c'est un caractère ferme qui, leur permettant de regarder le danger en face, leur laisse

toute leur liberté d'esprit et leur donne l'immense avantage d'être en possession de la plénitude de leurs moyens, afin de pouvoir prendre immédiatement une résolution et de l'exécuter avec vigueur.

Les qualités du cœur leur seront aussi de toute nécessité. Il faut qu'ils connaissent bien leurs hommes, qu'ils sentent leurs besoins et comprennent leurs aspirations, qu'ils compatissent à leurs peines, partagent leurs fatigues et sachent subir les mêmes privations qu'eux.

Connaissant bien leurs hommes, ils s'en feront aimer et posséderont leur confiance; au jour du danger, ce ne sera pas alors une masse inconsciente et purement passive qu'ils lanceront sur l'ennemi. Ce seront des hommes qui les aiment, qui les comprennent, qu'ils auront fait leurs; leur force individuelle sera centuplée par cent volontés qui, se joignant à la leur, formeront un tout formidable,.... invincible.

Quant aux troupes, dès maintenant on devrait les exercer journellement au tir, leur donner une haute paie lorsqu'elles entrent en campagne et les habituer à ne toucher cette paie que lorsque la campagne est terminée.

Si nos troupes étaient conduites dans ces conditions, je ne doute nullement que le prix et les sacrifices qu'une puissance devrait s'imposer pour conquérir le Congo ne devien-

draient si fabuleux qu'aucune ne voudrait en courir les risques.

Mais ce sont là les moyens extrêmes, auxquels, j'espère bien, nous ne devrons jamais recourir.

C'est la simple serrure de sûreté que chacun de nous met à sa porte.

Encore faut-il que nous n'oubliions pas de pousser le verrou.

Ne trouverions-nous pas insensés ceux qui, sachant que des gens mal intentionnés ambitionnent leurs richesses, veulent les dévaliser, rôdent déjà autour de leurs maisons, ne prendraient cependant aucune mesure pour sauvegarder leur bien?

Je vous en supplie, ne soyons pas ceux-là!

Quelle que soit notre opinion politique, n'oublions pas que nous sommes Belges avant tout, que nous avons un riche patrimoine à conserver à nos enfants, un nom glorieux à leur transmettre.

Et lorsque nous entendons des marchands rapaces, toujours les mêmes, qui, se couvrant hypocritement d'un masque faussement humanitaire, médisent de notre belle colonie, disons bien haut qu'ils ont menti! Si quelques faits délictueux ont été commis, ils ont été réprimés aussitôt connus!

Quelques-uns, peut-être, auront échappé au châtiment,

mais ne faut-il pas être d'une mauvaise foi insigne pour en rendre le Gouvernement responsable? N'y a-t-il pas dans tous les pays des voleurs et des assassins?

Il ne faut pas conclure d'une rare exception à une règle générale!

C'est cependant ce que l'on veut faire pour le Congo.

Ne négligeons donc aucune occasion de démasquer la cupidité et la mauvaise foi de ceux qui nous calomnient.

N'oublions pas que leur cœur vénal ne s'émeut que pour des populations sur les territoires desquelles il se trouve beaucoup d'or, de cuivre ou de caoutchouc.

Que l'exemple de certains petits peuples qui ont tant d'affinité avec nous et qui, eux aussi, ont été diffamés et vilipendés, nous serve de leçon!

Et chaque fois que nous entendrons les bons apôtres s'apitoyer sur le sort de pauvres nègres qui sont infiniment mieux traités chez nous que dans la plupart de leurs colonies, disons-nous que le danger est peut-être proche, que des malfaiteurs veulent nous dévaliser...

A leurs yeux, nous avons deux grands torts: le premier c'est de n'avoir pas de cuirassés, le second c'est de posséder une belle colonie qui, jusqu'ici, a échappé à leur domination.

Ne cherchez pas autre chose.

Faisons tout ce que nous voulons, soyons aussi parfaits que possible ; ils n'en continueront pas moins à crier à l'abomination ; leur siège est fait.

Ne nous endormons donc pas dans une fausse quiétude, le danger est plus réel peut-être qu'on ne le croit, puisque des voraces ont faim.

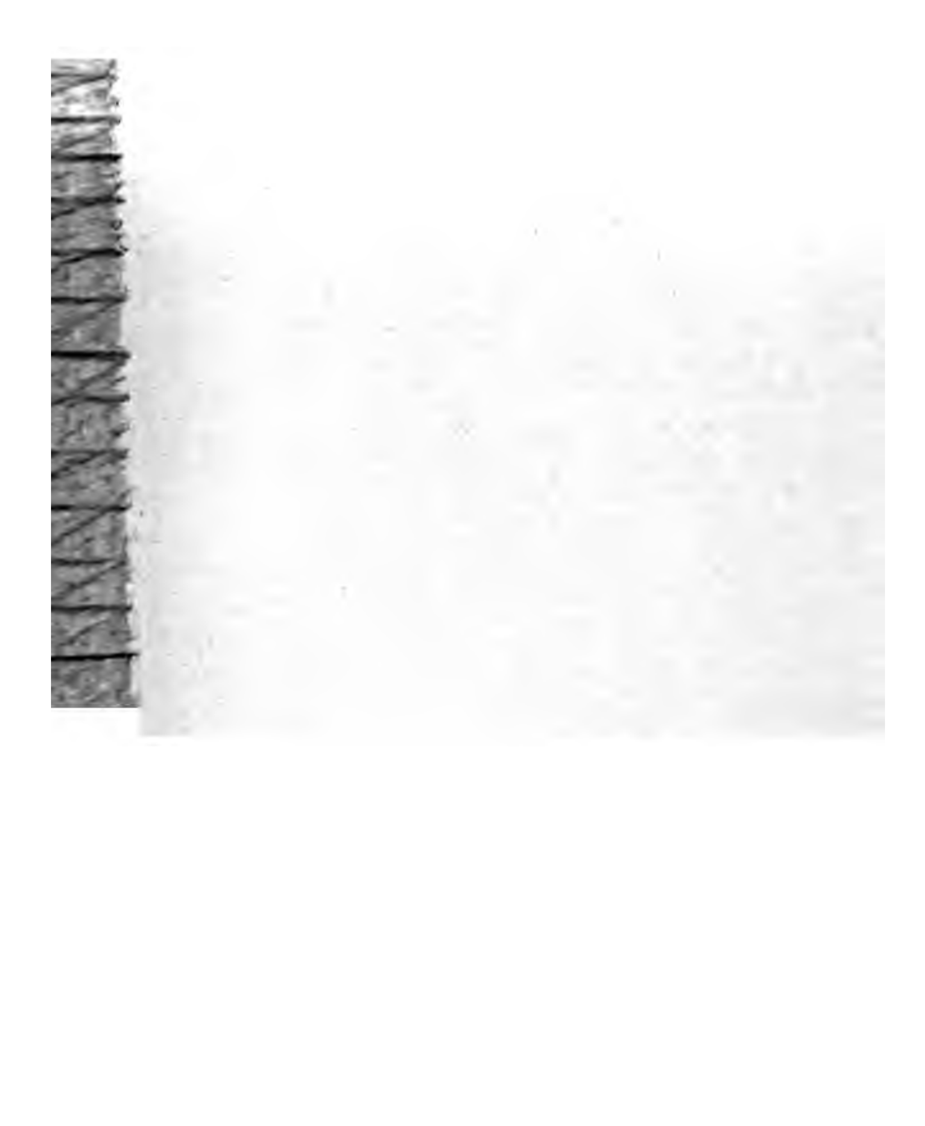




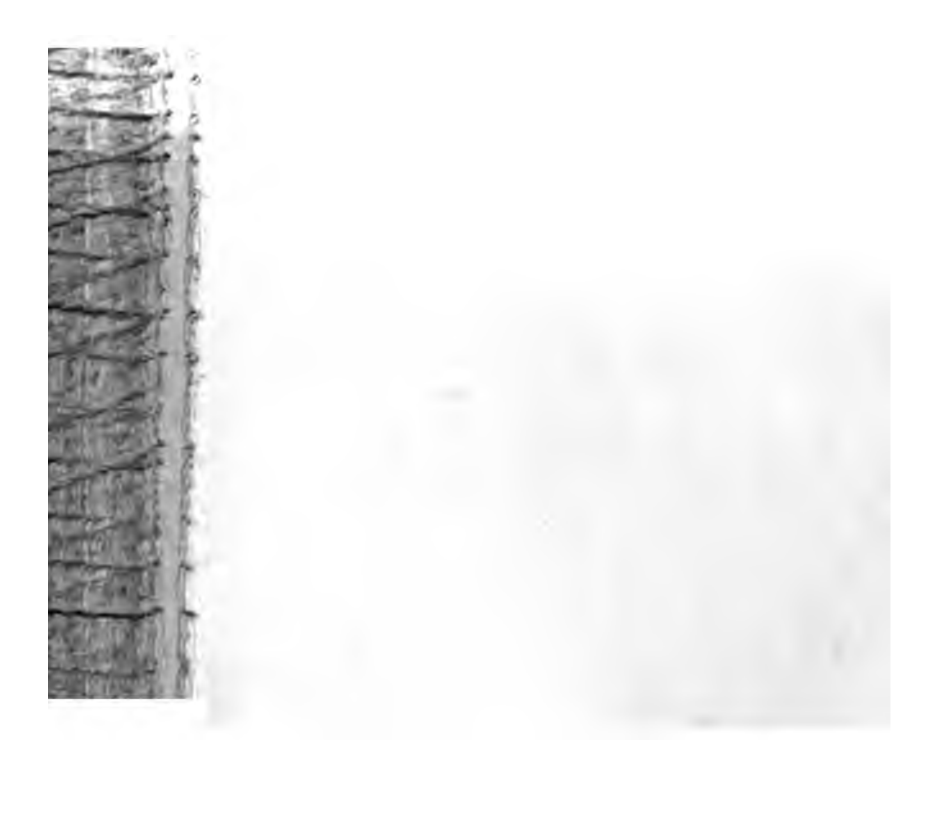
TABLE DES MATIÈRES.





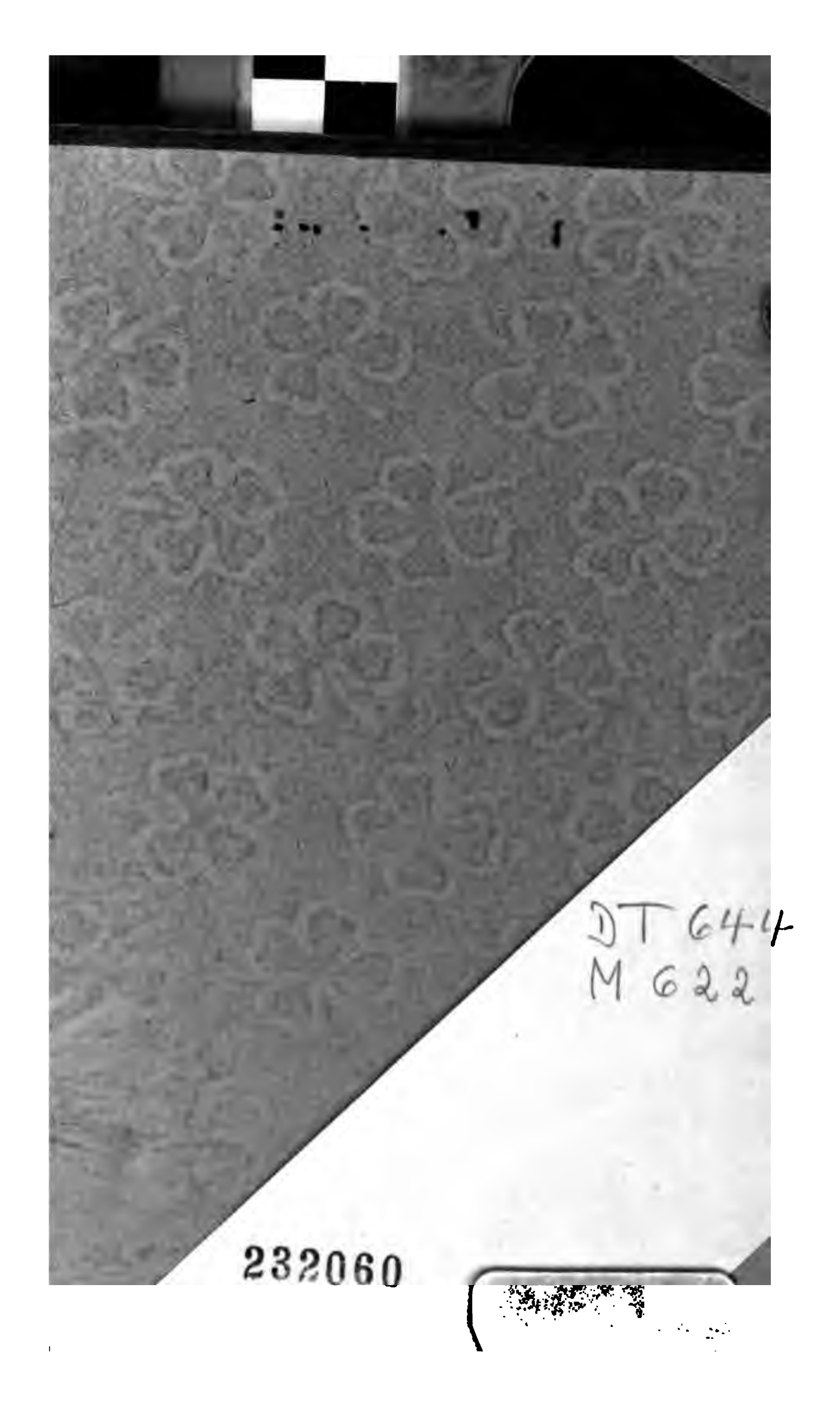


[redacted]









DT 644
M 622
232060